

NOTRE ROMAN COMPLET :
POUR SON MARI
par G. de CINTRE

p. 35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 12

Décembre 1922

15c.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va ; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie* femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses ; approuvé par les sommités médicales. *Le Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

GRANGER

LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
des
BELLES ETRENNES

Livres, Editions de Luxe, Beaux Arts,
Ouvrages illustrés pour la Jeunesse,
Livres et Articles Religieux,
Articles de Fantaisie, Parfums,
Jeux de Société, Jouets, Peintures,
Garnitures de Bureau, Encriers, etc.,
(en cuivre doré)

Plumes Fontaines, Crayons or, argent,
Boîtes de Papier à Lettre, de Cartes,
Carnets et autres Articles en cuir,
Articles pour Décorer, Drapeaux,
Cartes de Fêtes, Calendriers Français.

GRANGER FRÈRES LIMITÉ
Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

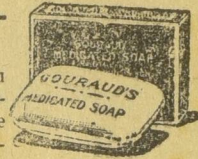
VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE ?

Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée
et un Teint Merveilleux.

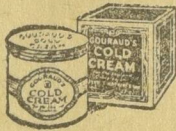
Alors essayez ceci —



Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.



Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream) Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème (Cold Cream) en couvrant la figure d'une serviette chaude.



Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce Teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.



ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS

Un tube de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cold Cream*, une bouteille de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cream* et un morceau de savon de 25 sous de *Gouraud's Medicated Soap*. ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.

Nom

Adresse

Ville

La Revue Populaire

Vol. 15, No 12

Montréal, décembre 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis :

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL

131 rue Cadieux,
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA JALOUSIE EN AMOUR

J'aime une jeune fille qui est excessivement jalouse.

Lorsque sur la rue nous nous promenons et que son bras léger s'appuie sur le mien il m'est totalement interdit, sous peine d'une scène affreuse, de jeter mon regard sur un joli minois ou de laisser errer mes yeux extasiés sur deux petits mollets ronds qui trottaient devant nous.

Lorsque la chose arrive, je reçois dans les oreilles une avalanche de reproches amers; je baisse la tête et je laisse passer l'orage.

Dans le fin fond de mon être je suis on ne peut plus heureux de ces reproches, car, on est jaloux que de qui l'on aime.

La jalousie est sans contredit le sentiment le plus humain qui soit, par contre c'est la plus terrible maladie en existence.

En effet, qu'est l'amour sans la jalousie? Sans compter qu'après la scène on se reconcentre et qui a-t-il de meilleur que les reconciliations?

La jalousie a conduit bien des amoureux dans les prisons, mais ces gens avaient une excuse: ils aimaient.

L'homme et la femme qui ne sont pas jaloux l'un de l'autre ont généralement perdu leur "enthousiasme".

Il est tout naturel pour une femme de s'inquiéter d'un cheveu blond trouvé sur la manche d'habit de l'être aimé, ou des mains enfarinées imprimées sur le dos de son veston.

La jalousie a fait beaucoup plus d'heureux que de malheureux par le monde.

Quel est l'homme qui ne se sent pas orgueilleux lorsque sa dulcinée lui fait une scène de jalousie? Il sent que quelqu'un l'aime et il est heureux comme un roi du temps jadis, car l'amour n'est-il pas le plus doux esclavage?

La jalousie est parfaitement naturelle entre gens qui s'aiment; l'indifférence n'a jamais apporté le bonheur chez des amoureux; la jalousie l'y a souvent maintenu.

Aussi j'aime bien ma petite jalouse et je lui pardonne volontiers les petites scènes qu'elle me fait, car je les considère comme des preuves d'affection et d'amour. Je n'irai même pas jusqu'à vous dire que je cherche les occasions de la rendre jalouse, mais il y a peut-être de cela.

N'allez pas le lui dire, surtout.

Paul COUTLEE

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

LA MISERE ET LE LUXE A VIENNE

Pendant que le peuple, les artistes, les hommes de profession, les fonctionnaires et anciens nobles crèvent de faim, les nouveaux riches viennois, honteux exploiters, se livrent à la débauche. — Une loi suprême ordonnant à tout homme et à toute femme de travailler huit heures par jour.

C'est particulièrement en Autriche que la guerre transforma le plus l'existence de ses habitants. Entre l'Autriche d'avant-guerre et l'Autriche d'après-guerre, il n'y a plus de comparaison possible. Les contrastes y sont tellement frappants qu'ils déroutent les plus fins observateurs. C'est à se demander comment ce pays n'est pas et n'a pas été ensanglanté par la plus effroyable révolution.

Nuit et jour, dans Vienne, les beautés à la mode, actrices, danseuses, chanteuses et grandes favorites s'amusaient follement dépensant des sommes exorbitantes, pendant que les hommes et les femmes des anciennes classes dirigeante et intellectuelle — anciens nobles, ministres et fonctionnaires, savants, banquiers, médecins, avocats, écrivains, artistes — ne peuvent trouver dans ce pays leur pain quotidien.

Les abus étaient devenus si révoltants que le gouvernement décida d'appliquer pour les réprimer une loi draconienne, la loi du travail obligatoire. Tout citoyen de Vienne, à moins qu'il n'en soit formellement

exempté, doit fournir une journée de travail de huit heures dans les usines ou les champs, dans le but de collaborer au ravitaillement de la cité et à l'approvisionnement général de denrées alimentaires, de vêtements, de bois et charbon, etc. Autant cette loi fit le bonheur des intellectuels et ouvriers, autant elle jeta les noceurs dans la consternation. C'était arrêter les honteuses spéculations des profiteurs qui, comme tout le monde, sont désormais obligés de travailler pour le salut public au lieu d'exploiter un peuple qui crève de faim.

Ces profiteurs font à Vienne des sommes fabuleuses en faisant une espèce de pacte de famine, pacte qui réussit à une bonne partie de la noblesse française, sous Louis XV. Ils s'emparent de tout le blé, par exemple, et sous prétexte de disette, le revendent à des prix fabuleux.

Or, ces profiteurs voulaient dépenser largement l'argent qu'ils faisaient en abondance. Et au lieu de le reverser dans des fonds de secours, de le faire servir aux besoins du peuple, ils le dépensaient dans des orgies honteuses.

Pendant qu'au dehors règne la pire misère, les cabarets de Vienne restent ouverts toute la nuit. Les plus belles filles du pays y sont engagées comme chanteuses et danseuses et les nouveaux riches y dépensent des fortunes.

L'après-midi, tous ces messieurs et toutes ces nouvelles grandes dames vont se promener sur les boulevards

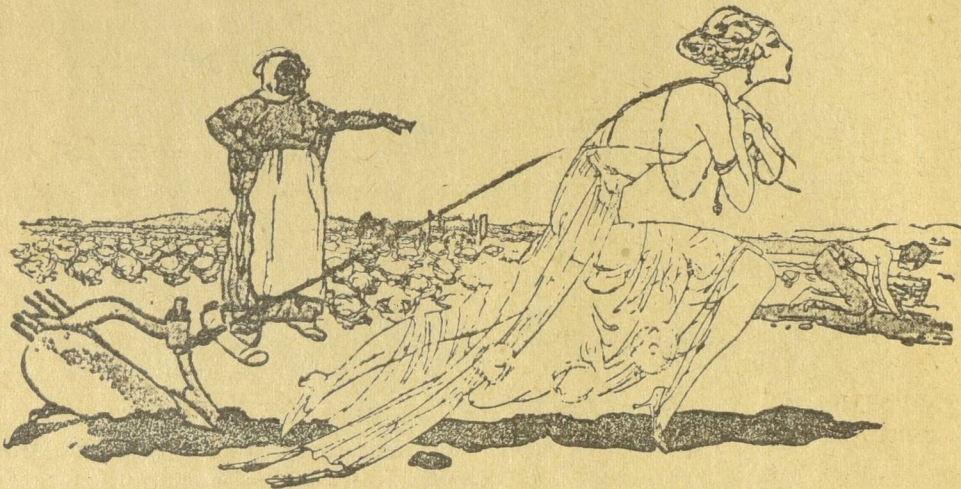
dans de somptueuses limousines, narquant les anciennes vraies grandes dames qui sont maintenant confondues avec les plus vulgaires piétons.

Chose étrange, plus la misère générale est grande et plus il se vend de bijoux et d'objets de luxe dans les grands magasins de Vienne. Le Palais Impérial où l'empereur recevait les ambassadeurs étrangers a été converti en un théâtre où l'on donne les opéras-comiques de Mozart, Meyerbeer, Rossini, Haydn, etc. Sur les murs de ce théâtre pendent des Gobelins, les plus belles tapisseries du monde, et des lustres éclairent ce théâtre dont les

ils et elles travaillent comme gouvernantes, sténographes et commis.

Les savants, les professeurs, les hommes de profession ne peuvent tirer de leurs travaux leur subsistance. Un médecin arrive encore à vivre s'il peut devenir le médecin en titre d'un profiteur, mais s'il ne compte que sur ses petits clients, lesquels n'ont pas d'argent eux-mêmes, il crève de faim.

Les avocats manquent de cause, leurs seuls clients riches, les profiteurs réglant toutes leurs petites et grosses affaires hors de cour. Cependant, un mouvement contre les nouveaux riches et exploiters du peuple, a beau-



côtés offrent aux auditeurs nonchalants une profusion presque ridicule de magnifiques divans recouverts de draperies rouges et blanches.

Mais si les spéculateurs audacieux peuvent devenir dans ce pays colossalement riches, par contre les classes cultivées de la vieille civilisation sont dans un état lamentable. Les gens qui vivaient de revenus sont réduits à la mendicité. Les officiers et fonctionnaires vivant d'une retraite ou d'une pension sont obligés de chercher du travail. Plusieurs archiducs et archiduchesses se sont sauvés en Suisse où

coup de chances de réussir, étant donné que les classes ouvrières s'entendent parfaitement avec les classes intellectuelles.

La présente loi qui est l'oeuvre des hommes de profession et des ouvriers porte que toute femme qui n'est pas soutien de famille ou ne remplit pas quelque part un travail honorable, devra accomplir ses huit heures de travail par jour, comme les hommes, dans les ateliers, usines ou aux champs.

Si elle ne trouve pas d'emploi dans le fermage ou le jardinage, la femme

oisive devra confectionner des vêtements ou faire le ménage des maisons privées ou des édifices publics.

Cette mesure énergique permettra à tout le monde de vivre honorablement et réprimera les honteux désordres qui allaient bientôt faire de Vienne une moderne Sodome.

Le coût des vivres à Vienne, quand on nous le répète, nous semble aussi prodigieux qu'un conte des Mille et Une Nuits. Un petit poulet coûte 28,000 couronnes — alors qu'une couronne valait avant la guerre 20 cents. Pour 5,000 couronnes vous pouvez vous procurer un petit bifteck dans un restaurant ordinaire. Le moindre repas se chiffre à cinq mille couronnes.

Un pauvre cigare coûte 400 couronnes; il coûtait une demi-couronne avant la guerre. Au mois de juin dernier, une simple fraise fut payée 1,500 800 couronnes.

Un morceau de pain vaut mille couronnes.

Bien que la vie soit si chère, les riches Viennois trouvèrent moyen, lors du dernier Derby, de payer leurs sièges d'amphithéâtre, 250,000 couronnes, c'est-à-dire \$25.

— o —

LE CANADA EST LE PAYS DU TELEPHONE

—

Le Canada est de beaucoup le second pays du monde pour l'emploi du téléphone. On y compte 37 téléphones par mille habitants. Disons que dans les villes comme Montréal et Toronto, le téléphone est aussi commun, sinon plus, qu'à New-York et Chicago. Vous trouverez d'ailleurs les chiffres comparés, ci-dessous.

Il est curieux de relire, à propos de la mort de Graham Bell, inventeur du téléphone, ce que les savants officiels dirent, jadis, du téléphone. Telle l'appréciation que l'on trouve dans un vaste ouvrage encyclopédique, il y a quarante ans : "Le téléphone est-il appelé à rendre de sérieux services ? Il est permis de douter. Mais il semble, du moins, qu'il pourra servir à établir des communications très commodes à de faibles distances... (sic). En tout cas, dût-il être abandonné au point de vue de l'utilité pratique, il n'en restera pas moins comme une des conceptions les plus ingénieuses et les plus étonnantes de l'esprit humain."

Il est vrai que M. Thiers ne croyait pas à l'avenir des chemins de fer et que M. Bouillaud, membre de l'Académie des sciences, entendant pour la première fois un phonographe, croyant à une plaisanterie de ventriloque!

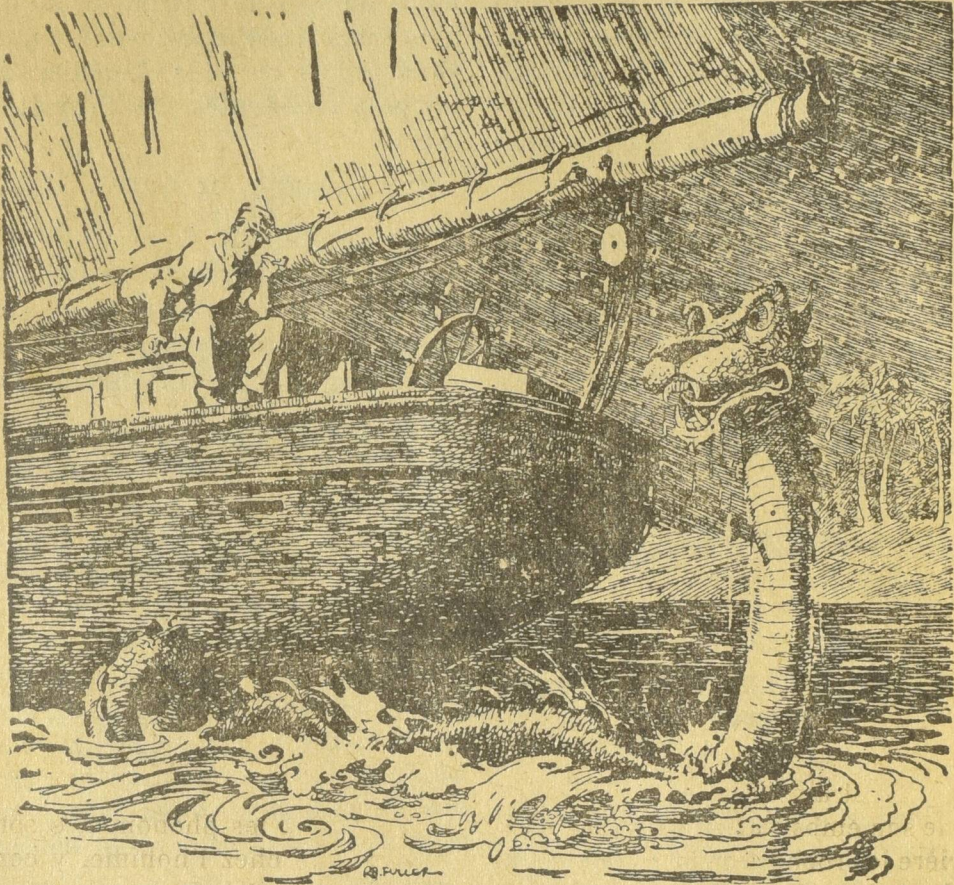
Le progrès n'est pas toujours compris à l'origine. Mais rien ne peut l'empêcher de se développer. On sait, par exemple, ce qu'est devenu le téléphone de nos jours. Aux Etats-Unis, on compte 81 appareils pour 1,000 habitants; au Canada, 37; au Danemark, 35; en Suède, 34; en Norvège, 26; en Suisse, 21; en Allemagne, 16; en Angleterre, 14; en Hollande, 11. La France et la Belgique viennent ensemble au dixième rang avec 6 appareils seulement pour mille habitants.

La France qui, dès 1855, connaissait, grâce à Charles Bourseul, les merveilles du téléphone, devrait logiquement occuper sur cette liste une place plus prépondérante. Mais la logique, on le voit, n'est pas de ce monde.

Le serpent des mers et l'homme-poisson

Par une nuit étouffante, l'homme se tenait assis, fumant sa pipe, à la proue de sa goélette qui fendait les eaux calmes de l'océan Pacifique. Le ciel tournait à l'indigo avec quelques pointes d'argent. La nappe des eaux était polie comme un miroir. L'air était chaud

pent, que l'on prétend avoir aussi souvent aperçu sur les côtes d'Amérique. Il brisa si soudainement, de son long corps sinueux, la ligne de l'horizon qu'il pensa d'abord rêver. La tête lui apparut très nette à quelques pieds de la sienne, avec ses plumes d'écume



et parfumé, de ce parfum particulier au sud de l'océan Pacifique. Tout à coup, surgit à ses yeux un gigantesque serpent de mer, nom donné aux serpents de la famille des hydres, énorme animal marin ressemblant au ser-

agités de chaque côté. Le monstre atteignit le bateau et essaya de se dresser à sa hauteur pour y monter. Sa tête dépassa bientôt le niveau de la goélette. Les quatre marins qui se portèrent tout de suite aux côtés de leur capi-

taine étaient figés de terreur. Le capitaine n'avait pas du tout perdu son sang-froid. Le serpent de mer les regarda ainsi fixement, pendant quelques minutes qui leur parurent une éternité, puis replongea dans la mer. Cet animal devait avoir quarante pieds de longueur et dix pieds de tour — avec l'aspect d'un super-python (grands serpents, très voisins du boa, et qu'on rencontre aux Indes orientales) et une tête se rapprochant curieusement de celle du cheval.

Avant de voir de ses propres yeux un pareil monstre, M. Davies, tel est le nom de ce capitaine qui passe son existence à des milliers de milles de tout pays civilisé, avec quelques indigènes, sur une petite goélette, M. Davies, disons-nous, avait souvent entendu les indigènes des îles du Pacifique du sud parler de monstres marins de toutes sortes qui peuplent ces régions. C'est ainsi qu'une autre fois, une vague jeta sur la grève de l'îlot dont il est le propriétaire dans les mers du sud et sur lequel il va s'approvisionner avant chaque croisière, le corps d'un animal marin, d'une espèce inconnue, mesurant cinquante-trois pieds de longueur et douze pieds de tour!

Mais M. Davies, dans toutes ses pégrinations à travers ces mers quasiment inconnues des blancs, rencontra des créatures plus extraordinaires encore. C'est ainsi qu'un jour, il aperçut de son embarcation, se dissimulant derrière les rochers de la rive, une forme humaine. C'était un homme complètement nu, avec de longs cheveux embroussaillés pendant sur ses épaules. Ses jambes étaient très longues ainsi que ses bras. Ses doigts se terminaient en ongles longs et crochus. Quand la goélette fut à quelques ver-

ges de l'homme, il plongea dans l'eau comme un poisson.

Cet homme ne pouvait être qu'un descendant dégénéré d'un mutin de l'armée d'occupation des îles Pitcairn. Aucun doute là-dessus, mais comment cet homme pouvait-il se transporter d'une île à l'autre, alors que des distances de quarante à cent milles les séparent? A la nage. De l'île Pitcairn, il nagea à une île située à quarante milles de là et c'est ainsi qu'un jour il atteignit l'îlot de M. Davies où on le garda quelque temps. Des indigènes racontent qu'il fut vu sur une île séparée de toute autre par une distance de cent milles. Avait-il traversé cette distance à la nage? C'est ce qu'on raconte dans ces régions... Qu'est-ce qu'on attend pour lui faire traverser la Manche?

— o —

BETES ET HYPNOTISME

—

Il n'y a pas très longtemps qu'il était parlé des curieuses expériences d'un savant anglais, qui avait réussi à hypnotiser un homard.

Si nous en croyons une publication scientifique américaine, beaucoup d'animaux sont susceptibles de subir l'influence hypnotique, et l'on peut citer parmi eux le crabe, l'écrevisse, le lézard et la grenouille, la tortue, le crocodile, etc.

Chez tous, les phénomènes sont les mêmes que chez l'homme, y compris l'abolition de l'énergie, de l'instinct, de la volonté, etc...

On se demande pourquoi les dompteurs ne tenteraient pas de recourir à ce procédé pour venir à bout des lions, des tigres et des panthères qui leur jouent parfois de si mauvais tours.

LE GILET

Le gilet, vêtement bien modeste aujourd'hui, a été, au siècle dernier, un objet de luxe insensé. On a fait des folies pour le gilet, si l'on en croit le "Journal des Débats".

L'élégant qui se respectait comptait ses gilets par dizaines, par centaines. Nous parlons de l'élégant français, car à l'étranger, en Allemagne, par exemple, c'était bien autre chose. Le luxe de la toilette était à l'apogée le plus idéal. Un ministre de la monarchie saxonne possédait 300 gilets et autant de perruques.—Tant de perruques, disait le grand Frédéric en parlant du comte de Bruhl, et si peu de tête!

C'était donc un musée de gilets qu'il fallait posséder au dix-huitième siècle pour être un homme à la mode. On le faisait en drap, en soie, en bou-racan, en velours, en tissu d'or. Ce vêtement était une oeuvre d'or, une toile de peinture enrichie à l'infini. On brodait du haut en bas de petits personnages galants, des scènes comiques, des chasses, des pastorales, les Fables de La Fontaine, etc.

Sur telle poitrine privilégiée appartenant à un financier, à un fermier général, à un Jourdain quelconque, s'étaient les amours de Mars et de Vénus; sur celle d'un maréchal de camp, en disponibilité, une revue de cavalerie. On citait tout particulièrement le gilet d'un petit-maitre, un type de ces petits-maitres rimant des bouquets à Chloris; ce gilet, qui causait des distractions à la cour de Louis XV, représentant des scènes d'opéras en vogue: le "Huron", le "Tableau parlant", la "Folle par amour", la "Folle Journée".

Cette mode de gilets à tapisseries dura jusqu'à la fin du règne de Louis XVI.

Que dire des boutons attachés à ces gilets? Ils avaient la circonférence d'un écu de six livres, pièce légèrement plus large que notre pièce de 1 d. Ils étaient en acier travaillé, en marcassite, en pierre fine et même en diamant.

Le comte d'Artois, celui qui fut plus tard Charles X, se faisait remarquer par ses boutons en pierre ou en émail, et couverts de miniatures reproduisant les beautés célèbres, des bustes antiques, des métamorphoses des dieux. Enfin, les musqués et les coureurs de ruelles portèrent sur leurs boutons le portrait de leurs belles et leur chiffre.

Quand vint l'époque révolutionnaire, les sujets d'ornementation changèrent avec la forme du gilet, qui se raccourcit. Le bouton porta les scènes de la Révolution, les portraits des hommes éminents du jour; Robespierre, l'homme le mieux poudré de France; Couthon, coiffé à l'oiseau royal; Henriot, Saint-Just, Fouquier-Tinville, Joseph Lebon, Jourdan, Marat, etc.

Sur quelques gilets intransigeants, on voyait de charmantes petites guil-lotines, encadrées dans des verres de montres bombés. Enfin, les habitués des jardins de plaisir, des Folies d'Orléans, des Folies Saint-James et autres lieux d'orgies mythologiques sous le Directoire, portaient des boutons sur lesquels était peint le portrait d'une danseuse belle comme le jour, qui figurait dans les gloires et apothéoses de l'Opéra.



L'ambition de beaucoup de femmes est de voir le monde à leurs pieds; d'être couvertes de fleurs et de pierres... précieuses. — Pour cela, il n'y a qu'à faire du cinéma ou du théâtre. — Mais est-il si facile de chanter dans une troupe d'opéra?

L'argent peut tout ou à peu près. C'est une baguette magique, le Sésame, ouvre-toi. Pour continuer cette énumération, nous pourrions ajouter que l'argent est le levier d'Archimède, capable de soulever le monde. L'argent fait les guerres et ramène la paix. Cependant, il paraît que l'argent ne peut gagner le cœur des artistes, surtout des artistes d'opéra qui touchent des cachets fantastiques, mais ne se laissent pas corrompre facilement. Ainsi, une femme bien protégée veut-elle devenir sans avoir le talent voulu une grande prima-donna et son protecteur essaie-t-il d'acheter le chef d'orchestre et le ténor, tous les artistes se révoltent en bloc, repoussent les sommes folles qui leur sont offertes et répondent à la femme et à l'homme qu'on ne s'improvise pas artistes, que l'argent ne fait pas le talent et qu'un ténor a trop le respect de son art pour chanter avec une femme qui a avalé des rasoirs!

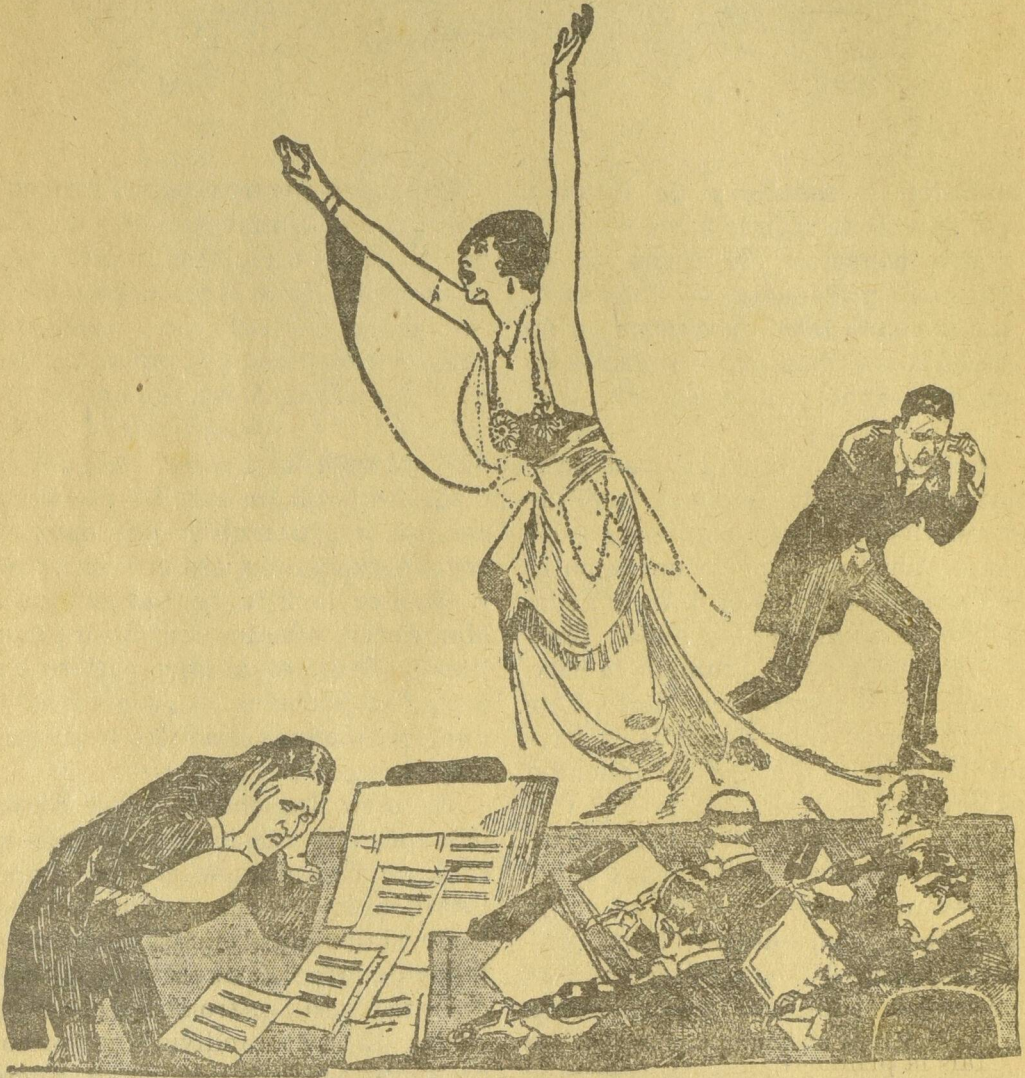
L'histoire que nous avons à raconter n'a rien d'absolument nouveau. Chaque jour, les directeurs d'opéra ont à se quereller avec leurs commanditaires, leurs bailleurs de fonds, leurs amis et connaissances qui voudraient, comme au Parlement, donner une position à leurs parents et amis, c'est-à-dire un rôle à chanter. A quoi bon d'ailleurs avoir un cavalier ou un cousin qui a son mot à dire dans une grande troupe d'opéra si l'on ne peut y chanter le rôle de Carmen ou de Marguerite, afin de recevoir des quantités de fleurs et de faire parler de soi dans les journaux. L'argent achète une voix, comme il achète toute autre chose!

Eh bien, les choses ne se passent pas toujours ainsi. Quand nous aurons au Canada une troupe d'opéra installée à demeure, nous pourrions parler de ce qui s'y passe, mais en attendant, force nous est de parler des deux troupes d'opéra américaines, les seules du continent, le Metropolitan de New-York et le compagnie d'opéra de Chicago.

Madame Ganna Walska, une américaine de la haute société, plusieurs fois divorcée, naturellement, cherchait par tous les moyens à tenir les plus grands rôles dans l'une ou l'autre

de ces compagnies d'opéra. Mais, malgré les influences formidables qu'elle pouvait faire jouer et qu'elle mit d'ailleurs en oeuvre, pas un directeur, pas un chef d'orchestre, pas un ténor ne lui permirent de jouer à leurs côtés

Mais, la soi-disant prima donna Walska ne songea pas une seconde à se retirer au couvent par désespoir; son public n'avait pas su la comprendre et l'apprécier, voilà tout. Il est vrai qu'elle avait fait "crac" dans les notes



tés ou sous leur direction. La seule fois qu'elle parut sur la scène dans un grand rôle, ce fut un tolle général. Le public hua, siffla, fit un train de tous les diables et les propriétaires du théâtre durent faire la remise des billets. Comme début, ç'aurait pu être mieux.

hautes, mais un petit peu d'entraînement lui permettrait d'atteindre les notes les plus élevées. Avec beaucoup d'argent, il n'y a pas de notes qui comptent.

Pour parvenir plus vite au faite de la gloire, elle épousa, après deux ou

trois autres, un directeur de l'opéra de Chicago, M. McCormick. Avec lui, se dit-elle, ça ira tout seul. D'ailleurs, son mari s'était engagé à la faire accepter par ses co-directeurs et à la lancer, dût-il pour y arriver dépenser des millions.

Mais la première fois qu'il s'ouvrit de son projet aux autorités du théâtre, il fut reçu avec éclats de rire! La réputation de sa femme était déjà faite, mais pas de la manière qu'il le croyait.

Il s'en retourna en colère, car il croyait, lui aussi, au talent vocal quasi-extraordinaire de sa jeune femme. Il avait assez d'argent pour former lui-même une troupe, construire un théâtre, dans lequel sa femme serait la reine. Le public y serait admis gratuitement, même, si le public ne venait pas en nombre, il pourrait payer les gens pour assister à ses représentations et applaudir la prima-donna. Il confia ces projets à sa femme qui ne voulut plus en entendre parler. Ce serait trop facile d'avoir son opéra et d'y tenir les premiers rôles.

Elle voulait triompher à l'opéra de Chicago ou nulle part! Le mari, M. McCormick, se remit sur la route et essaya de gagner ses co-directeurs, le chef d'orchestre et tous les artistes de la troupe avec de grosses sommes d'argent, mais tous lui représentèrent qu'ils avaient trop de dignité personnelle, trop de respect pour leur art pour jouer et chanter auprès d'une personne absolument incompétente.

Mais la prima-donna et son mari ne sont pas abattus par tous ces succès. "Il faut que je chante, répète à tout le monde Madame Ganna Walska, je ne puis priver mon pays du son de ma voix." En quoi elle répète les paroles d'un cabotin fameux, l'empereur Néron.

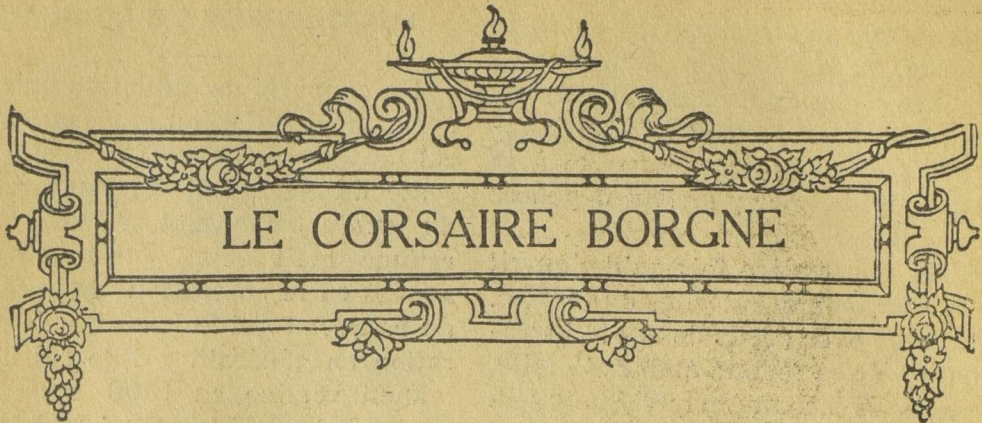
LE COUPERET DE LOUIS XVI

Un couperet de guillotine qu'on dit avoir servi à l'exécution capitale du roi de France, Louis XVI, a été présenté dernièrement au conservateur du Musée Carnavalet, à Paris. Cette relique était depuis de nombreuses années en la possession de la famille du bourreau qui la transmet de génération en génération. Elle fut finalement vendue en 1893 à un antiquaire belge qui la paya 1,200 francs.

Depuis cette année-là, le couperet a changé de mains pour devenir la propriété d'un Français qui la restitua au Musée. On pensa d'abord qu'elle eût pu servir à la double exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais on ne peut le croire vraisemblablement.

Que dit-on encore? Que Louis XVI lui-même approuva l'invention de la guillotine et y contribua. Le docteur Guillotin (le soi-disant inventeur, alors que d'autres autorités attribuent au docteur Louis la paternité de la guillotine), se rendit un soir aux Tuileries avec un modèle de sa machine, découragé des premiers essais qu'il avait tentés. Le taillant de son couperet était alors rectangulaire. Louis XVI qui, comme on sait, (que ne sait-on pas?) était mécanicien et serrurier fort et adroit, se rendit compte tout de suite que le couperet, descendant horizontalement, trouvait trop de résistance chez l'individu à "amoindrir". Il conseilla donc au docteur Guillotin de faire son couperet triangulaire, tel qu'il est aujourd'hui.

Et c'est de cet instrument, ainsi perfectionné, que mourut le plus grand martyr de la Révolution française.



LE CORSAIRE BORGNE

Galères et galériens au XVe siècle.

Les galères, au moyen âge et jusqu'à la fin du dix-septième siècle, étaient manoeuvrées par des rameurs, criminels condamnés à la chiourme. Mais il n'y avait pas que des criminels. D'ailleurs, ces façons de recruter les rameurs varièrent suivant les pays. En France, on eut longtemps pour principe de louer à des entrepreneurs les galères toutes fournies d'hommes et de matériel, commandées aussi par des gens de mer mercenaires. Au XVe siècle, on commença à embaucher des rameurs soldés; et dès lors s'établirent trois modes de recrutement: on levait des hommes libres, on mettait sur les bancs des condamnés ou forçats enchaînés, et on leur adjoignait des esclaves. L'habitude de composer les chiourmes avec des criminels provient sans doute des chevaliers de Rhodes. Quand les Turcs eurent une marine dans la Méditerranée, ils ne firent que suivre cet exemple. A partir de la fin du XVe siècle, la France eut une marine nationale; il fallut pourvoir alors les galères de rameurs, et comme les engagés volontaires ne suffisaient pas, on condamna les criminels aux galères. On achetait aussi

des esclaves russes, nègres, etc. Dès le règne de Louis XIV, les généraux des galères se plaignaient de la mauvaise qualité de ces rameurs; ils demandaient des hommes libres. Mais, jusqu'à la fin de la marine à rames, les hommes libres ne furent qu'un appoint; le principal élément de la chiourme était toujours fourni par les condamnés. En 1754, on gracia les derniers rameurs galériens.

La galère était un type de bâtiment employé surtout dans la Méditerranée et construit d'après les mêmes principes que la trirème antique. Les galères de premier rang avaient 160 pieds de longueur en moyenne, 30 à 35 de largeur. Elles possédaient 26 avirons de chaque bord, appuyés sur une lisse en saillie au-dessous du pont. Les formes étaient fines et élancées. Les bancs des rameurs réservaient entre eux, au milieu du bâtiment, un passage appelé coursier, à l'extrémité avant duquel se trouvait la coulisse pour le canon de chasse de vingt-quatre livres flanqué de chaque bord d'un canon de huit, tirant sur l'avant. Le logement du capitaine était un carrosse situé derrière, et, entre cette chambre et les bancs des rameurs, se trouvait l'escalier, estrade ou espace carré,



Le Corsaire Borgne, la terreur des galères de la Méditerranée.

portant des bânes appelés bandins ou bondiniets; une échelle, établie sur cet escalier, permettait d'entrer et de sortir de la galère.

Le gréement consistait en deux ou trois mâts. Chaque mât portait une voile appelée voile de mestre ou voile de trinquet. Par calme, on se servait d'une autre voile très grande, appelée

marabout; par grand vent, on mettait la bouffette.

Les galères étaient décorées superbement. Leurs équipages changèrent souvent de composition; tantôt ce furent des condamnés, comme nous le disions tout à l'heure, tantôt des hommes levés quand il n'y avait pas assez de galériens, mais, en somme, en

France ce fut la chiourme qui en fournissait toujours la grande totalité, c'est-à-dire que presque tous les galériens français furent des criminels. Dans les pays barbaresques, les chrétiens amenés en captivité étaient soumis à ce pénible labeur sur les galères des pirates et des Turcs. Ces bâtiments furent supprimés en France à la fin du XVIIIe siècle et, à partir de cette époque, ils ne sortirent plus de la Méditerranée. Les Russes et les Suédois en avaient dans la Baltique, et l'Espagne, Naples, la pape, Venise furent les dernières puissances à en posséder.

Mais ce n'est pas pour rien que nous avons parlé aussi longuement des galères et des rameurs de la chiourme, leurs infortunés habitants. Le dos courbé sur les rames rouges sang de boeuf, les muscles gonflés par l'effort, bien qu'ils fussent condamnés à ramer ainsi jusqu'à leur mort, les galériens conservaient dans leurs malheurs un suprême espoir, celui de pouvoir un jour, de complicité avec les quatre rameurs du même aviron tordre le cou au garde-chiourme et se jeter à la mer, non loin des rives, à la faveur de la nuit ou d'un incendie. Ces galériens échappés du bagne devenaient alors les pires pirates. Ayant longtemps navigué sur la mer Méditerranée, ils connaissaient pratiquement l'itinéraire et l'importance des bâtiments du pays pour lequel ils avaient servi involontairement et devenaient des auxiliaires précieux pour les forbans et les corsaires.

C'est ainsi qu'un galérien français, d'origine italienne, Julien Pantera, échappé de la chiourme au milieu d'une rixe qui lui avait coûté l'oeil droit, fut recueilli par un bâtiment de pirates qui ravageaient les côtes et devint leur capitaine. Le Cosaire Bor-

gne, comme on l'appelait, devint la terreur de toutes les galères françaises qu'il attaquait à l'abordage pour s'emparer du butin et délivrer le plus grand nombre de rameurs qu'il put. Il s'était juré de vider avant de mourir les chiourmes de la Méditerranée; il ne réalisa pas son rêve, bien entendu, mais il réussit tout de même à rendre à la liberté et à attacher à sa personne des centaines de malheureux galériens. Il est probablement très grand le nombre de pirates qui avaient été rameurs, et ceux-là étaient surtout redoutables. Ils combattaient, la rage au coeur, dans un seul but de vengeance, leurs anciens bourreaux.

— o —

— o —

AU PARADIS BOLCHEVISTE

Tout n'y est point parfait encore, assurément, mais il est du moins un crime que le régime soviétique n'a pas été long à supprimer, alors que l'on ne parvient pas à l'extirper des pays capitalistes.

Il arrive souvent, en effet, dans ces pays arriérés, qu'il faille se méfier des billets ou des pièces que l'on vous donne, car d'adroits filous ne cessent de fabriquer de la fausse monnaie.

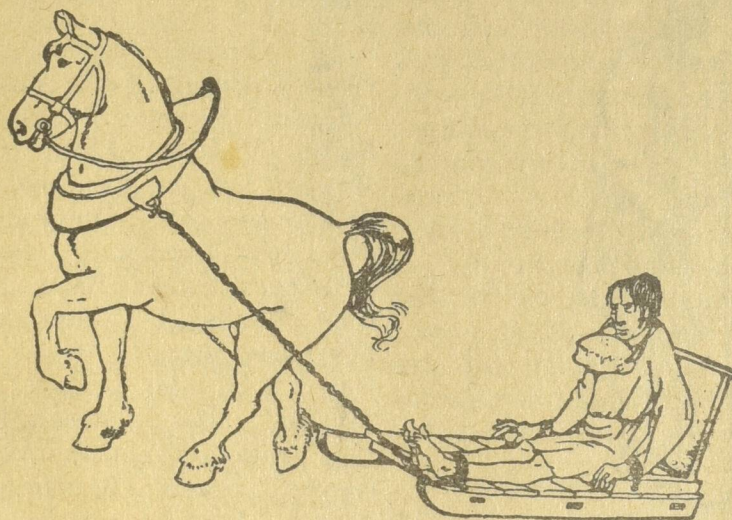
En Russie, rien de pareil à craindre: l'idée ne vient plus à personne de contrefaire les roubles—et pour cause! D'abord, le papier est hors de prix, et l'on a les plus grandes peines à s'en procurer: puis les frais de fabrication seraient tels que le métier ne nourrirait plus son homme. Il n'y a donc plus de faux monnayeurs au pays des Soviets.

Il est vrai qu'au prix dont on paie un si beau résultat, il n'y a guère lieu de se réjouir.

Les châtiments des profiteurs dans la vieille Angleterre

Les profiteurs, chose curieuse à constater dans une époque où l'on faisait si peu de cas du tiers état, ou pauvre peuple, étaient punis beaucoup plus sévèrement au douzième siècle, en Angleterre, qu'ils le sont de nos jours. Pour une offense minime, on les ligotait au pilori, sur une place publique, pendant toute une journée, exposés aux insultes et aux coups de la foule qu'ils avaient exploitée. Pour

francs-tenanciers, 23,000 fermiers, 109,000 vilains ou roturiers, que l'on appelait aussi tenanciers parce qu'ils étaient inscrits au rôle du receveur du domaine, 90,000 paysans ou petits tenanciers et seulement 25,000 serfs. Les 5,000,000 d'acres de terre cultivée était divisés en comtés, les comtés en hundreds et les hundreds en manoirs. Les hundreds contenaient à l'origine cent familles, ou cent hom-



des offenses plus graves, ils étaient ficelés à un traîneau, des poids aux mains et au cou, et promenés ainsi dans la ville où ils faisaient leurs affaires, du lever au coucher du soleil.

Quoi de plus curieux que d'étudier les conditions de la société à cette époque! L'Angleterre comptait alors 300,000 familles — moins que le Canada en comporte aujourd'hui. Sur ce nombre, il y avait 9,300 propriétaires et ministres du culte, 12,000

mes d'armes, ou bien encore cent manoirs. Les seigneurs tenaient les manoirs du bon plaisir du Roi. Le vilain servait les intérêts du seigneur du manoir comme ce dernier servait ceux du Roi, mais avec moins de satisfaction. Au printemps, il devait labourer quatre acres de terre de son seigneur et chaque vilain fournissait deux boeufs aux charrues du seigneur pendant trois jours en hiver, trois au printemps et un en été. En plus, il était tenu de

travailler pendant trois jours par semaine sur le domaine du seigneur ou payer une taxe de deux shillings et de seize oeufs. Il devait en plus suivre son seigneur à la guerre.

Il n'était pas purement un serf, malgré toutes ces obligations, car il pouvait travailler trois jours par semaine sur sa propre ferme et posséder du bétail. Dans ces villages, il n'y



avait pas que des paysans, mais aussi des hommes d'affaires qui se débrouillaient assez bien et faisaient de l'argent, bien qu'il fût interdit de prêter à intérêt. Ceux qui prêtaient ainsi de l'argent à intérêt encouraient les peines dont nous parlions au commencement de cet article et le seigneur n'admettait aucune excuse en faveur des délinquants.

Rien ne suffit à l'homme dans cette vie: c'est là sa grandeur et sa misère.

DE QUELLE NATIONALITE ETAIT LE PREMIER HOMME ?

La création du premier homme se trouve entourée de ténèbres. "Ruy Blas" apporte un démenti formel aux gens qui voudraient faire croire que le premier homme est de la Jamaïque. Adam est Français.

Pour ne laisser aucun doute dans l'esprit de nos lecteurs, nous donnons ci-dessous les noms des communes de France où le Créateur commanda les matériaux à la construction de son image:

Pau (Basses-Pyrénées), Teste (Gironde), Aureil (Haute-Vienne), Naix (Meuse), Servelle (Côtes du Nord), Barbe (Vosges), Front (Charente), Menton (Alpes-Maritimes), Laives (Saône-et-Loire), Cheveuges (Ardenes), Coux (Dordogne), Gorges (Somme), Sens (Yonne), Sand (Bas-Rhin), Osse (Doubs), Les Côtes (Hautes-Alpes), Les Grandes Côtes (Marne), Ners (Calvados, Gard), Venues (Doubs), Dos (Basses-Pyrénées), Poil (Nièvre), Ventron (Vosges), Lissieux (Calvados), Hanches (Eure-et-Loire), Jambles (Saône-et-Loire), Genou (Indre), Molay (Calvados), Cheville (Sarthe), Piets (Basses-Pyrénées), Tallon (Nièvre), Bras (Meuse, Var), Coudes (Loir-et-Cher), Maing (Nord), Roix (Vendée), Ongles (Basses-Alpes), Rains (Marne), Foix (Ariège), Datte (Saône-et-Loire).

Professeur Nebulus,

de la Faculté de Mettachussette
(Ohio), U. S. A.

LE FORÇAT MILLIONNAIRE

Un gentilhomme anglais hérite d'une immense fortune, mais ne peut la toucher, étant, par une condamnation infâmante, frappé de mort civile, d'après le droit anglais. — Quel fut son crime?

Un homme vient d'hériter de cinq millions de dollars... Et cet homme est emprisonné pour la vie! Que fut le supplice de Tantale à côté de celui-là? Les millions, automobiles, châteaux, bijoux, toutes les jouissances enfin que procure la richesse, il les voit miroiter sous ses yeux, entre les barreaux de fer de sa cellule. Au lieu d'un forçat, il eût pu être un lord anglais; au lieu d'une prison, sa maison eût pu être un château; au lieu d'arpenter sa cellule ou les couloirs de la prison, il eût pu se promener dans le monde entier; au lieu d'un numéro matricule, il aurait un titre!

Le docteur Walter Raleigh Amesbury, ancien médecin très avantageusement connu de la Nouvelle-Angleterre, devenu le forçat 18708 se trouve l'héritier d'une fortune de cinq millions de dollars et ne peut la toucher, parce qu'il est regardé en Angleterre comme mort civilement. La loi ne reconnaît même pas son existence; s'il était libre, la loi lui conférerait elle-même cette fortune.

Le docteur Amesbury est un descendant direct de Sir Walter Raleigh, célèbre explorateur et aventurier du seizième siècle, ami des rois et compagnon des poètes, galant homme qui jeta un jour son manteau sous les

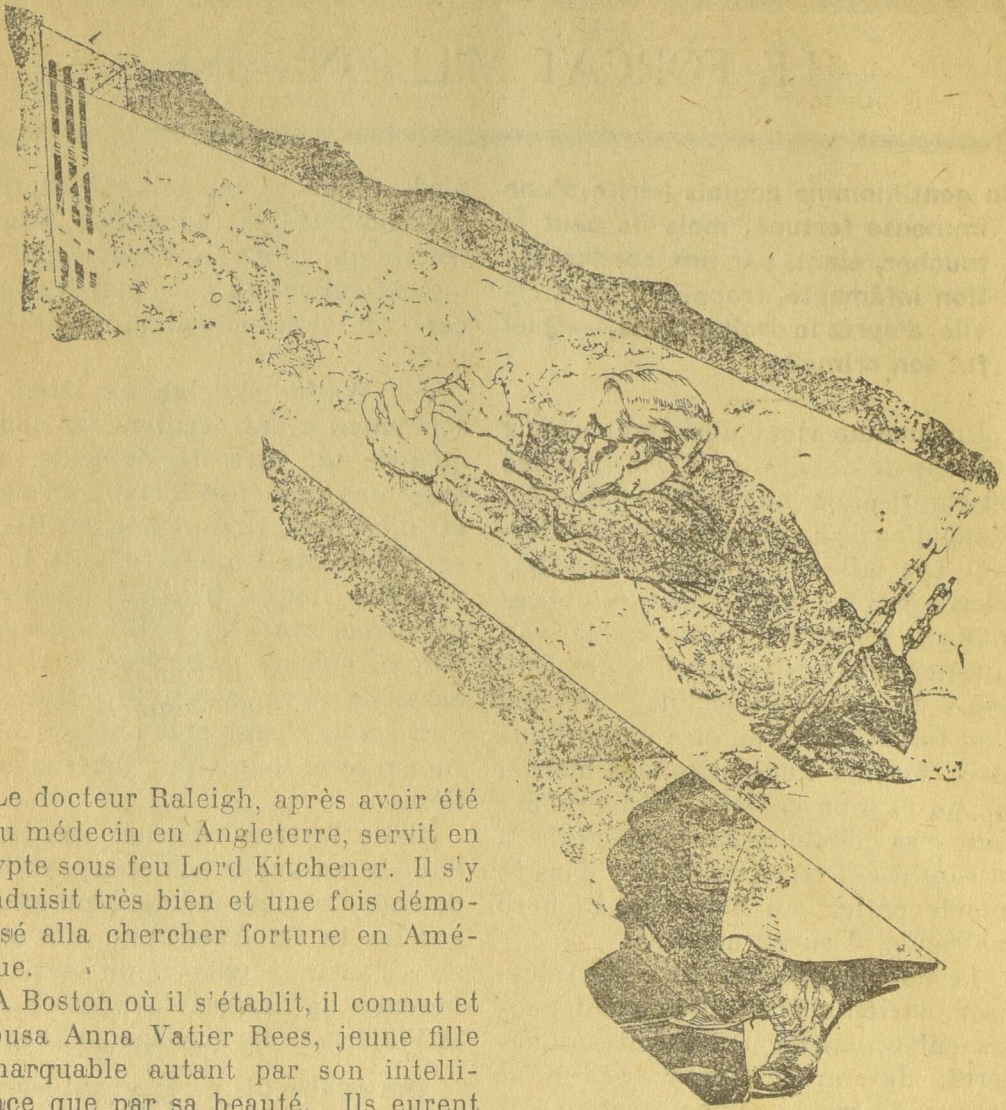
pieds d'une reine, vaillant capitaine qui combattit la redoutable Armada, rêveur qui fonda la Virginie, homme violent qui refusa d'écouter les caprices d'un roi et mourut pour cela décapité.

Sir Walter Raleigh ne laissa pas seulement à ses héritiers un nom de qualité, un titre de noblesse, mais aussi une immense fortune en nature et en espèces. Le domaine des Raleigh se trouve en Angleterre dans le Devonshire. Il appartient à la famille depuis trois cents ans. Il comprend la ville historique de Dartmoor, 164,000 acres de terre, quarante fermes, des terrains de chasse et le château Mount Bloom avec toutes ses richesses mobilières.

Cette fortune revenait aux quatre fils de la maison de Amesbury, petit-fils de Lady Caroline Raleigh, qui en 1825 épousa le Dr Amerbury, chirurgien dans l'armée anglaise, qui servit vaillamment la Reine aux Indes et gagna la Victoria Cross au siège de Lucknow.

Ses quatre fils partageront les vingt millions qui composent cette fortune et le titre devait aller à l'aîné, précisément le docteur Walter Raleigh Amesbury, de Boston, aujourd'hui en prison pour la vie.

La famille, apprenant qu'une pareille infamie était survenue dans son sein, demanda tous les renseignements nécessaires aux autorités de la prison. On voulut savoir comment un Raleigh avait pu être condamné à la détention perpétuelle!



Le docteur Raleigh, après avoir été reçu médecin en Angleterre, servit en Egypte sous feu Lord Kitchener. Il s'y conduisit très bien et une fois démobilisé alla chercher fortune en Amérique.

A Boston où il s'établit, il connut et épousa Anna Vatieer Rees, jeune fille remarquable autant par son intelligence que par sa beauté. Ils eurent deux fils. La clientèle du docteur se faisait de plus en plus grande. Mais le ciel de leur bonheur se couvrit de nuages. Ils eurent quelques querelles à la suite desquelles l'épouse quitta le toit conjugal.

Excellente musicienne, elle fut tout de suite choisie pour professeur de musique au collège de Danville. Le docteur, quelque temps après, le coeur brisé, la conscience bourrelée de remords, supplia sa femme de lui revenir. Elle consentit à le revoir chez sa

mère, en présence de leurs fils. Le docteur emporta des cadeaux pour sa femme et ses fils, dont un petit revolver que l'un d'eux demandait depuis longtemps.

On laissa les époux ensemble et la grand'mère passa avec ses petits-fils dans la chambre voisine où était dressé un arbre de Noël, abondamment chargé de brimborions. Quelques minutes se passèrent puis l'on entendit un coup de feu. La vieille grand'mère

et les fils se précipitèrent dans la chambre où ils virent la femme gisant dans une mare de sang et le docteur au-dessus d'elle, le revolver encore tout fumant à la main.

Le docteur Amesbury jura que son coup de feu avait été accidentel. Il déclara que pendant l'entretien qu'ils avaient eu, il avait supplié sa femme de lui revenir, mais qu'elle avait refusé, sous prétexte de ne pas briser son contrat avec le collègue qui avait retenu ses services. Une lutte s'ensuivit et un coup de feu partit. Comment? Mystère.

Mais les médecins qui firent l'autopsie du cadavre de la femme déclarèrent que le coup de feu n'avait pu être accidentel. Tout indiquait un meurtre prémédité.

Le docteur se déclara coupable, au second degré. En 1909, il était condamné à la détention perpétuelle. Il implora deux fois sa grâce et deux fois elle lui fut refusée.

Le docteur a soixante et un ans aujourd'hui et il implore encore son pardon qui, grâce aux nombreuses influences en jeu, lui sera peut-être accordé. Mais tout cela n'est pas certain. En attendant, il caresse des rêves impossibles...

— o —

LE CHARLATANISME AU TONKIN

Dernièrement, dans une humble pagode de la rue Jules-Ferry à Hanoï, un bonze, qui se faisait passer pour sorcier, exhibait à qui voulait les voir deux vipères blanches. Ces serpents appartenaient précédemment à une vieille femme de Nam-Dinh qui comptait plus de 106 ans d'âge.

Naturellement, la croyance populaire leur attribua le don de prolonger la

vie et même celui de guérir les maladies. Aussi vit-on les indigènes venir en grand nombre admirer les deux phénomènes et ceux d'entre eux qui possédaient quelque argent se disputaient l'eau dans laquelle les reptiles aimaient à se baigner.

Une légende annamite prétend en effet que l'eau dans laquelle nagent les serpents blancs guérit toutes les maladies incurables. Et le rusé sorcier, abusant de la naïveté traditionnelle de ses compatriotes, les trompait odieusement, en usant du truc suivant pour se faire payer.

Les indigènes qui se présentaient à la pagode devaient au préalable faire acquisition de feuilles dorées, de baguettes d'encens et d'une fiole ; ils étaient ensuite introduits auprès du disciple d'Esculape qui les interrogeait sur la nature de leur maladie et leur faisait payer selon leur apparence l'eau miraculeuse dont il remplissait la fiole qu'ils avaient apportée.

Le prix d'une petite bouteille allait jusqu'à dix piastres, mais certains clients payèrent beaucoup plus cher, témoin ce pauvre M. A. Tien, Annamite fort honorablement connu à Hanoï où il est à la fois banquier et négociant. M. Tien, qui fut aussi conseiller municipal, vieillit et s'en attrista. Il envoya chercher un plein bol du précieux liquide et l'avalala d'un trait.

Quelques heures plus tard, l'eau de serpent exerçait sur l'estomac du malheureux banquier les plus déplorables effets. M. A. Tien, sur son lit de souffrance, a sans doute regretté les cinquante piastres que cette eau souveraine lui avait coûtées.

Mais cela n'a point servi de leçon aux Annamites et il y a encore de beaux jours là-bas pour les charlatans.

LES BATTEURS D'ENFANTS

Nous avons eu notre scandale, l'an dernier, alors qu'une femme fut arrêtée et condamnée à la détention perpétuelle pour avoir entraîné la mort de son enfant, à la suite de mauvais traitements.— C'est au tour de l'Ontario.— Une brute immonde.

effrayée, mais elle était jolie malgré que sa jeune beauté semblât horrible-

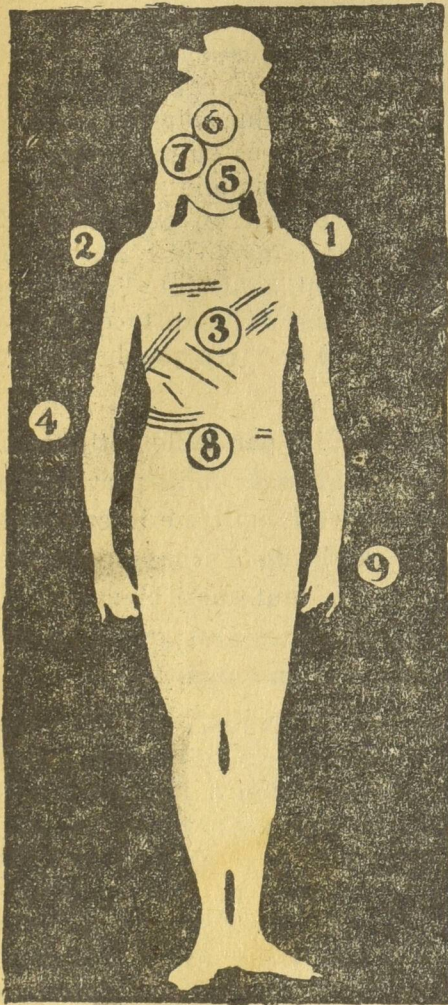
“Vous êtes le plus lâche et le plus brutal individu qui ait jamais comparu devant moi. Je regrette que la loi ne m'autorise qu'à vous condamner qu'à six mois de prison. Si je le pouvais, c'est bien à six ans, et non à six mois, que je vous condamnerais.”

C'est en ces termes qu'un magistrat de Toronto s'adressa dernièrement à un colosse de six pieds qui se tenait devant lui, la tête rentrée dans des épaules qu'un ours aurait enviées, les biceps gonflés sous sa sale chemise de coton. A quelques pas de ce géant ainsi fustigé, se tenait une petite fille. Ses cheveux étaient de filasse, sa mine



La brute et sa victime.

ment défigurée. Des cicatrices striaient sa figure et son cou, et le médecin venait de témoigner que tout son jeune corps était couvert de plaies. Le géant était le père de cette enfant. Il était en même temps son bourreau. Il la



Relevé des plaies que portait la malheureuse enfant sur son pauvre petit corps meurtri.

battait avec une corde nouée jusqu'à ce qu'elle tombât sans connaissance à ses pieds, couverte de sang.

Cette brute, âgée de quarante-sept ans, est un plombier, vivant de son travail. Il habitait une sorte de taudis

avec sa femme, un fils, neuf ans, et trois filles, dont deux travaillaient et Agnès, la plus jeune, treize ans, qui restait avec sa mère à la maison.

Le géant conduisait la maisonnée en tyran. Les voisins le savaient mais n'osaient pas se mêler à ses affaires par crainte d'être brisés en morceaux. McCauley, tel est son nom, pouvait en effet rompre en deux un almanach du téléphone avec ses mains.

Mais si les voisins n'intervenaient pas dans ses affaires, ils voyaient et entendaient ce qui se passait chez lui. Plus d'une fois, ils firent venir la police. Mais la mère allait au-devant des agents et quand ils lui demandaient pourquoi sa figure saignait et pourquoi ses poignets étaient tout bleus, elle répondait qu'elle avait fait une chute qui avait failli lui coûter la vie. Et les agents n'avaient plus qu'une chose à faire, de partir.

McCauley ne fut arrêté qu'une seule fois. Quand l'aînée des filles avait onze ans, l'ambulance vint la chercher. A l'hôpital où elle fut conduite, elle avoua que son père était responsable des maux dont elle souffrait. L'homme attrapa deux ans et demi de prison, mais quand il en sortit, sa femme était là qui l'attendait. Il retourna avec elle à la maison et bientôt le scandale recommença. Les garçons prirent le large et les filles se mirent en pension pour éviter ses coups. Un jour, May et Agnès étaient seules à la maison, la mère étant allée au marché. Il appela Agnès et lui dit d'aller téléphoner pour lui à l'épicerie. Elle revint en disant qu'on ne répondait pas à cette adresse. Il était alors assis près de la fenêtre, une bouteille à la main. Il se leva, puis lui cria : Tu mens ! May qui était dans la chambre voisine accourut en criant : Père, ne la battez

pas ! mais celui-ci la renversa par terre et tout ce qu'elle vit quelques minutes plus tard fut sa pauvre petite soeur étendue sans connaissance, la tête toute saignante contre une patte du poêle. Elle se releva et appela au secours. Une petite troupe se rassembla devant la porte. Une cinquantaine de personnes se groupèrent autour de May. Tous ensemble se mirent à la fenêtre pour regarder ce qui se passait à l'intérieur. McCauley avait fermé les fenêtres mais pas assez pour qu'on ne pût pas voir. La foule entendait parfaitement les coups de fouet tomber sur la malheureuse enfant et la voyait se tordre de douleur. Bientôt une femme arriva sur les lieux. Voyant tout ce monde elle se couvrit la figure de son châle. C'était la mère. Elle comprit tout de suite quelle tragédie se déroulait chez elle, mais tremblant de tous ses membres, elle n'osa pénétrer dans sa propre maison.

Bientôt les coups cessèrent et un homme parut sur le seuil de sa porte. Il se tint devant la foule, la regardant avec des yeux rouges de colère. Il tenait à la main son instrument de supplice. Il traversa la foule qui s'écarta pour le laisser passer. Puis, la mère avec la foule entra dans la maison. Ils trouvèrent la pauvre Agnès sous le lit. Elle était inconsciente. Sa robe était déchirée en lambeaux. Et c'est après cette scène horrible que la mère osa, pour la première fois, porter plainte contre son mari.

La police arrêta l'homme dans un tripot.

—o—

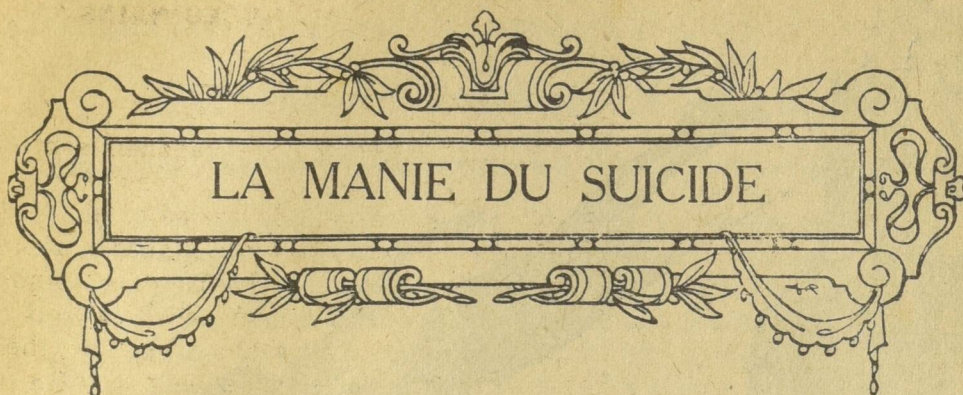
Il y a de violents outrages que l'on oublie, et des paroles maladroites que l'on ne pardonne jamais.

DES ARBRES NAINS

On sait que les Japonais sont des spécialistes—les seuls peut-être—de la culture des arbres nains qu'ils "fabriquent" selon des procédés demeurés secrets. Les horticulteurs nippons obtiennent, dit-on, ces végétaux en semant une graine d'arbre (chêne, érable, tuya, syprès ou pin) dans une coquille d'oeuf emplie de terreau. Puis ils effectuent un pincement de racines, déterminant une espèce de rachitisme qui contraint l'arbre en puissance à ne s'alimenter que chichement et à ne vivre que de presque rien.

C'est ensuite par mille petits soins de tous les instants qu'ils parviennent à concilier ce rachitisme intentionnel avec la santé de l'arbre minuscule, animé de vie tout aussi bien que les plus grands et les plus gros qu'il dépasse souvent en longévité.

Il existe à Nantes, en Bretagne, deux de ces arbres lilliputiens. Mais ils ne doivent rien à l'industrie des spécialistes nippons et tout à la nature qui les a faits ce qu'ils sont et les a façonnés avec la toute-puissante fantaisie qui lui est propre. En effet un orme très vieux, arbre très complet bien que sa hauteur n'atteigne pas cinquante centimètres, a poussé sous un balcon de l'immeuble portant le n° 12 de la rue Henri-IV. Un autre arbre nain, aussi complet que le précédent et âgé de vingt-cinq ans, a choisi pour habitat les interstices d'une muraille de l'observatoire du Petit-Pont contre laquelle il s'élève parfaitement.



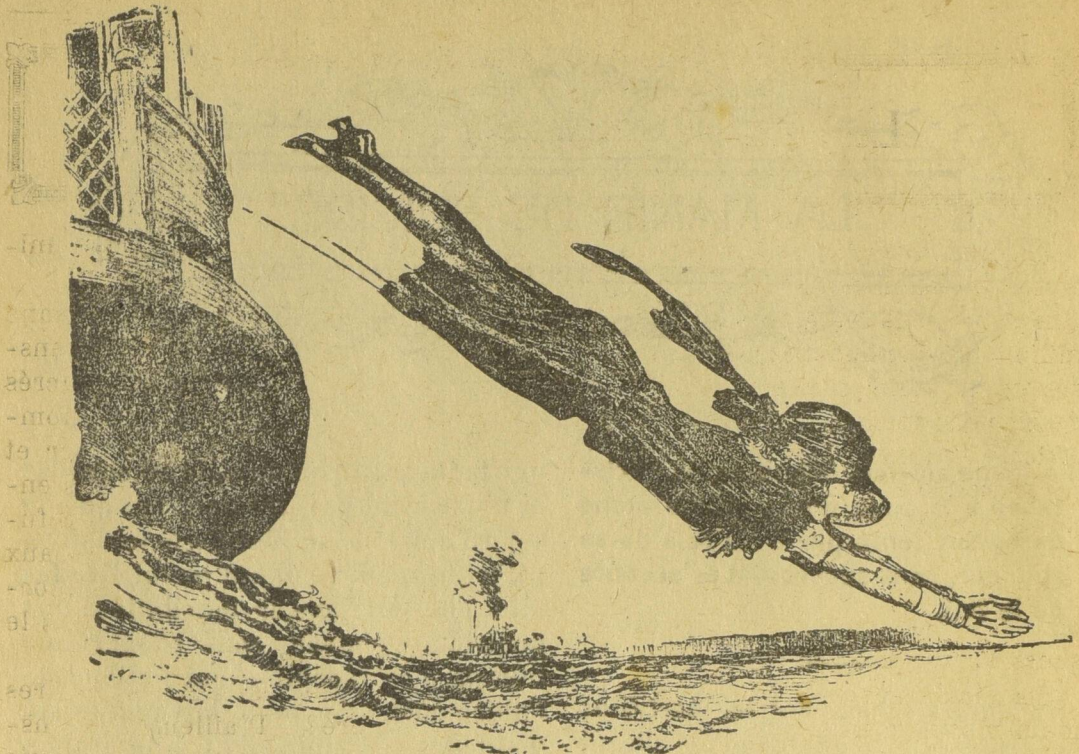
Une jeune actrice, dégoûtée de l'existence à la suite d'une grosse peine de coeur, tente par trois fois de se suicider, sans succès.—Les secours de la Foi.

En quoi se trompent les écrivains moralistes chrétiens quand ils disent qu'une nation incrédule est vouée au divorce et au suicide, deux facteurs de dépopulation? Les journaux américains qui recherchent en tout événement de quoi satisfaire la curiosité malsaine de leurs lecteurs, représentent-ils l'opinion générale de ces mêmes lecteurs à ce sujet? Nous ne pouvons le croire, sachant le très grand nombre de catholiques qui vivent aux États-Unis. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'indifférence en matière religieuse est commune à certains milieux de la société américaine et que cette indifférence se manifeste surtout à l'endroit du suicide. C'est à peine si la loi sévit contre les personnes qui attentent à leurs vies. La vie du citoyen lui appartient et il a droit d'en agir à sa guise avec elle, sans se préoccuper des considérations de religion ou de patriotisme.

C'est ainsi qu'on parle beaucoup en ce moment d'une actrice de cinéma

qui tenta par trois fois de se suicider et n'y parvint pas. Aujourd'hui qu'elle est rétablie de sa dernière tentative, celle qui réellement eût pu lui être fatale, elle envisage la possibilité d'une quatrième chance, sans songer une minute à la réception qui l'attend de l'autre côté. Ce point de vue n'existe d'ailleurs pas pour elle. Elle a aimé un homme qui l'a trompée. Elle est maintenant seule dans la vie. Rien ne l'intéresse plus. Pourquoi vivrait-elle une vie inutile, une vie sans objet et sans but? Elle n'a pas la foi, donc ne peut chercher de consolation en Dieu. Alors que fait-elle? Elle songe à rentrer dans le néant.

Décidée à en finir, après avoir vainement tenté de s'enlever la vie au moyen du gaz et du poison, elle monta sur un traversier, résolue à se jeter dans la rivière Hudson. Avant de s'embarquer, elle avait remis à une amie son testament et papiers de famille, fait une grande toilette, mis sa plus belle robe, tout cela pour mourir en beauté. Quand le traversier fut à bonne distance de la rive, elle enjamba le parapet et sauta dans la rivière. Mais des hommes du bord l'avaient vu et un canot-automobile qui suivait de près le traversier se porta en vitesse à son secours. Elle fut rattrapée alors



qu'elle remontait à la surface pour la première fois.

A l'hôpital où elle fut portée et où elle revint à la vie, tout ce qu'elle raconta aux représentants de la presse, toujours avides de ces bonnes nouvelles, fut sa profonde déconvenue. Elle rageait d'avoir raté son coup et aussi d'avoir pris un moyen si stupide de mettre fin à ses jours.

Le seul enseignement pratique à retirer de cet article est celui-ci, qui pourrait, faute de mieux, empêcher bien des gens de faire une bêtise. Se noyer n'a rien d'agréable. Il est convenu que la mort par immersion est la plus douce. D'après cette personne qui en a fait l'expérience, il n'y a rien de plus désagréable.

LE PHONOGRAPHE ET LES PIETONS

Depuis déjà quelque temps on fait, à Paris, l'éducation des piétons. C'est ainsi que de sages avertissements, placés aux sorties du Métro, lui conseillent de regarder à gauche avant de traverser les rues.

Mais ces préceptes salutaires, pour être suivis, doivent être répétés inlassablement et sous des formes différentes.

C'est pourquoi on vient d'inaugurer

à Londres, un nouveau système d'éducation du piéton. Un phonographe haut parleur, que l'on entend à 300 verges à la ronde, monté sur une auto circule dans la rue, et, de sa voix nasillarde, invite les passants à tenir leur gauche.

Il y a vraiment là de quoi frapper les esprits, et les Londoniens qui se feront désormais écraser seront sans

Les vaisseaux-fantômes de l'Arctique

Chaque hiver, si l'on en croit les conteurs esquimaux, des navires emprisonnés dans les glaces sont vus au milieu des mers polaires, les mâts brisés et les ponts couverts de neige et de glace en forme de stalactites. C'est la flotte fantôme dont le nombre d'unités grossit avec chaque hiver. La dernière recrue est un paquebot russe, le "Polotofski", construit il y a 70 ans. Il fut découvert, au coucher du soleil, par des chasseurs de morses, des chasseurs Esquimaux.

Ils décidèrent de le visiter le lendemain matin, mais pendant la nuit, le vent chassa le bateau vers le nord dans des mers inexplorées.

Le "Polotofski", d'après le peu qu'on en sait, fut pris dans les glaces de St-Michel, en décembre 1915, et disparut le printemps suivant à la suite d'un ouragan, au large du cap Nome. On pensa tout de suite qu'il avait brûlé et coulé.

C'est ainsi que des vaisseaux, chaque année, disparaissent, depuis les premiers jours de la navigation arctique. En 1845, le "Erebus" et le "Terror" de la marine anglaise, mirent voile avec 129 marins pour tenter le passage du nord-ouest. La dernière fois qu'ils furent vus par des êtres civilisés, ce fut dans la Baie de Baffin. Plusieurs navires, montés par 2,000 marins tout au moins, à très grands frais, se mirent à la recherche des deux navires disparus, entre 1847 et 1853. Mais personne, absolument personne, n'entendit plus parler d'eux. Ils

étaient allés former les premières unités de la flotte-fantôme.

Par une nuit terrible de l'automne de 1897, une tempe effroyable transporta huit navires baleiniers ancrés dans les glaces. La plupart des hommes d'équipage purent s'échapper et gagner la Pointe Barrow et autres endroits de la côte. Quelques-uns refusèrent d'abandonner leurs vaisseaux et furent plus tard, sans doute, emportés comme des fétus de paille dans le vaste bassin polaire.

Mais où exactement ces navires ont-ils sombré? D'ailleurs, savons-nous bien s'ils ont sombré après avoir été brisés en morceaux par les vagues de glaciers? Qui sait si ces embarcations ne tiennent pas encore debout et si quelques-uns de leurs habitants n'achèvent pas de vivre dans ces régions désertiques.

Naturellement, ces questions resteront indéfiniment sans réponses. C'est très rare, excessivement rare, que de pareils disparus laissent des traces.

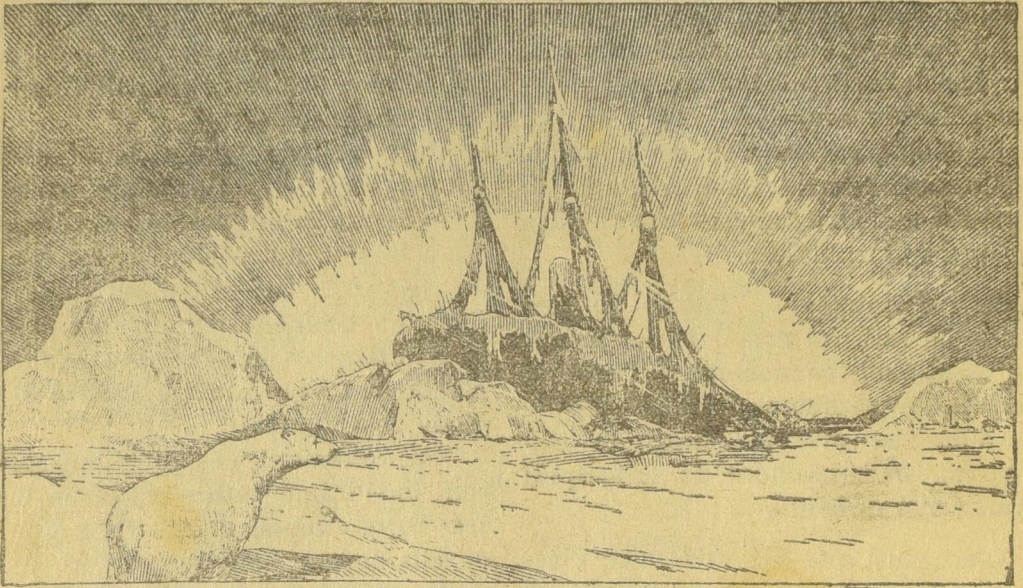
Avant que fut inventée la télégraphie sans fil, un grand nombre de navires baleiniers ou explorateurs disparurent, victimes de banquises, d'ouragans, de courants ou du feu. L'un d'eux fut le "City of Glasgow". En 1845, il mit le cap de Mersey sur Philadelphie avec 480 passagers. Il n'arriva jamais au port. Le capitaine du "Westmoreland", vaisseau qui leva l'ancre quelques jours seulement avant le "City of Glasgow", raconta à son retour que le troisième jour de son départ, il fut assailli par les glaces qui

le gardèrent prisonnier pendant 30 heures. Il démontra et plusieurs autres capitaines corroborèrent ses dires qu'à l'endroit où avait dû périr le "City of Glasgow", des champs de glaciers s'étendaient sur une superficie de 347 milles, champs fermés par des icebergs d'une taille gigantesque.

Abondamment chargé de passagers, le "City of Boston", en 1870, quitta Liverpool pour ne plus jamais y revenir. Plusieurs mois plus tard des épaves portant le nom du malheureux navire furent retrouvées.

Pendant plusieurs mois, les affréteurs de ce navire visitèrent de nombreux ports pour en avoir des nouvelles, mais inutilement. On trouva cependant, plusieurs années plus tard, dans le loch d'un navire portugais une note disant qu'un vaisseau de fort tonnage avait été aperçu dans les glaces, complètement désarmé. Cette note du livre du bord datait d'un mois après la disparition du "Président".

Se peut-il que ces vaisseaux aient été entraînés vers le nord? Font-ils partie de cette flotte de navires silen-

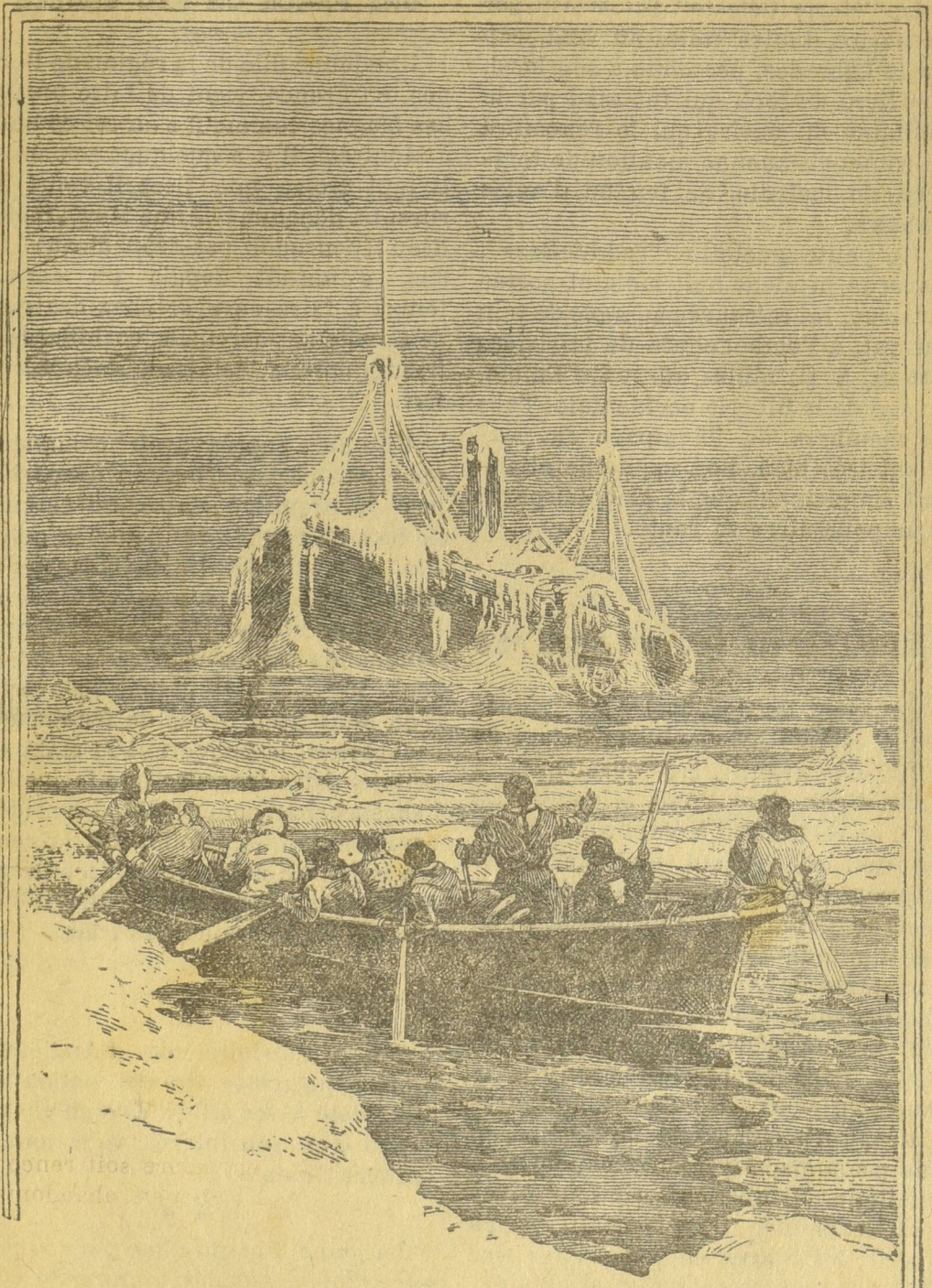


Mais pourquoi, se demande-t-on, le port où vont mourir tous les navires disparus, n'a-t-il jamais été trouvé?

Un autre mystère est celui qui enveloppe la disparition du "Président", que l'on attendait à Liverpool, en novembre 1841. L'Atlantique avait été tourmenté il est vrai par de grosses tempêtes et des masses de glaciers en quantité extraordinaire étaient signalées à de basses altitudes.

cieux immobilisés dans le champ des glaciers géants, tout blancs de gelée et de givre et hantés par des équipages glacés?

Il arrive qu'un navire soit rencontré en mer, complètement abandonné, sans qu'on puisse trouver sur lui les raisons de cet abandon. Tel fut le cas du "Yula Maru", navire japonais trouvé au milieu de l'océan avec huit cadavres sur son pont.



Vers le soir, des chasseurs de morscs Eskimos virent se dresser devant eux un superbe navire tout recouvert de glace et de neige. Le lendemain, un ouragan l'avait envoyé rejoindre la flotte des vaisseaux-fantômes.

Le "Marie Céleste" fut croisé par un navire, toutes voiles au vent, cap sur le Labrador, personne à son bord. Son livre de loch qui fut saisi par le capitaine du navire qui le rencontra ne contenait aucune mention de tempête, de maladie, de feu ou d'autre désastre.

La petite goélette "Teddy Bear", disparue pendant huit mois et portée disparue, fut retrouvée au mois de juin suivant, à l'embouchure de la rivière Potem, à 12 milles au sud d'Emma, village de la Sibérie occidentale. Tous les membres de l'équipage se portaient très bien. Son capitaine attendait simplement que la glace disparût pour poursuivre sa route.

— o —

UNE VILLE VIEILLE DE 4,200 ANS

On vient de découvrir les ruines d'une colonie babylonienne datant de 4,200 ans avant l'ère chrétienne à Koisa Nyck, dans l'Asie Mineure. Ce qu'il en reste suffit à établir que la population qui y vécut était de moitié militaire et commerciale. Des inscriptions cunéiformes fournissent une multitude de détails curieux sur l'organisation de la cité qui était gouvernée par un prince et un préfet, assistés par une princesse et une femme préfet, dont les pouvoirs contre-balançaient ceux des deux dignitaires mâles. Cette cité semble avoir été l'un des premiers foyers d'émancipation féminine. D'autres inscriptions révélèrent l'existence d'un parfait service postal; les lettres étaient écrites sur des tuiles cuites de forme circulaire. On y connaissait le système des lettres de change et de tous autres effets de commerce.

UNE FARCE UN PEU VIEILLE

Une jeune fille de la région de Rennes, en France, vient de faire une de ces blagues comme il s'en est commis à Montréal, il y a quelques semaines. Il faut croire que l'esprit court les rues. La dénommée Anne Marie Suau-deau (pourquoi pas seau d'eau), 21 ans, s'amusait depuis un certain temps à faire envoyer chez des gens de sa ville des cercueils, corbillards et tributs floraux, cela sans aucune raison.

Une fois, après avoir commandé pour une certaine maison un corbillard de première classe, un cercueil de bois de rose et des fleurs en quantité, elle se ravisa et fit envoyer au même endroit quatorze voitures de luxe pour un mariage imaginaire et commanda même à un restaurant un repas de noce de quarante couverts. C'en était trop. Après de fructueuses recherches, la police mit la main sur cette sinistre farceuse que la justice, heureusement pour elle, considéra comme une demi-folle. On la remit aux soins de ses parents, les prévenant qu'à la prochaine bêtise, c'est eux qui en paieraient les frais.

— o —

Toute l'histoire de l'Angleterre prouve que cette grande nation est très fidèle à ses alliés. Elle en change quand c'est son intérêt, voilà tout.— (Albert Guinon.)

* * *

La jeune fille qui aime pour la première fois ressemble à une auto conduite par un chauffeur amateur. On ne sait jamais jusqu'où elle ira, ni à quelle vitesse, ni où elle s'arrêtera.

FEMMES QUI SE FONT BOURREAUX

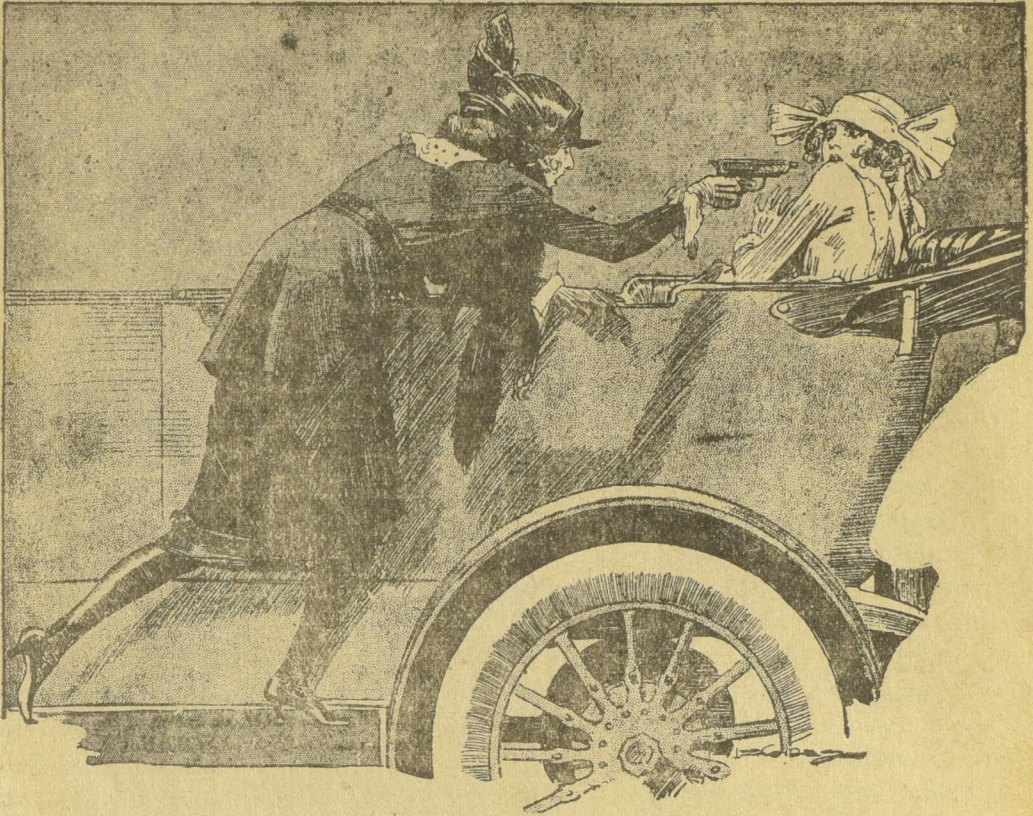
Les femmes, en s'émançant, ont adopté une façon peu banale de se venger de leurs compagnes qui viennent troubler la paix de leur ménage et jouer au Vampire avec leur mari. Entre rivales, plus besoin de tribunaux ! Les tribunaux ne peuvent qu'accorder des séparations de biens et de corps ou encore des divorcés. Mais toutes les femmes négligées ne veulent pas pour cela la séparation avec leur mari coupable. Plusieurs, et ceci se comprend parfaitement, préfèrent de beaucoup infliger une sévère correction à la rivale, de leurs propres mains, que d'attendre pendant plusieurs mois que le tribunal prononce une séparation. Elles tiennent, après l'avoir humilié, à garder leur époux pour sauver l'honneur du foyer et celui des enfants. Grâce à Dieu, nos femmes canadiennes ne manquent pas de fierté, mais la séparation leur semble dans la plupart des cas une réparation insuffisante et d'une nature à entacher l'honneur de leur nom et la réputation de leurs enfants. C'est aussi l'esprit qui anime les femmes d'un certain état américain qui, depuis quelques mois, ont pris l'habitude de "laver leur linge sale en famille". En principe, personne n'a le droit de se faire justice. Nous tomberions en pleine anarchie si tous les époux et épouses réglaient leurs petits différends à la pointe du revolver. Nous admettons bien quelques cas isolés et nous trouvons admirable la femme qui flagelle sa rivale ou lui loge une balle dans la tête. Mais si toutes les femmes fai-

saient de même, qu'arriverait-il, juste ciel ! Et que fait-on des tribunaux qui procèdent lentement, très lentement, mais rendent des arrêts dictés par une haute justice ? Et que fait-on des tribunaux qui fonctionnent pour le plus grand bien de la communauté, ainsi que pour celui de messieurs les avocats, greffiers, huissiers et autres gens de loi ?

Et il faut dire que les femmes qui se vengent de leur mari ou d'une rivale n'y vont pas de main morte. Nous avons déjà raconté le châtement qu'infligea une épouse modèle à un Vampire qui voulait lui ravir l'affection de son mari. Aidée d'une amie, elle attira la coquette dans un bois, sous couleur de lui faire admirer de beaux paysages, l'attacha à un arbre, mit bas ses vêtements et lui administra avec un fouet une fessée épouvantable.

Cette autre femme, cela est plus récent, à qui toutes les commères du village rapportaient que sa meilleure amie faisait de l'oeil à son homme et qui l'assomma à coups de marteau... sans raison d'ailleurs, puisque les commères avaient inventé cette histoire de toute pièce.

Encore une jeune fille, courtisée depuis quelques mois par un homme d'un certain âge qui lui avait promis de l'épouser. Il fixa le mariage à quinze jours de là et une semaine plus tard vint lui apprendre que ses sentiments avaient changé, qu'il aimait une autre femme. La malheureuse fille qui, par sa faute, avait laissé tomber d'au-



tres partis, perdit courage à cette nouvelle et brûla la tête de son fiancé.

Enfin, puisque nous ne pouvons énumérer tous les cas du genre que nous connaissons, ce qui serait trop long et d'ailleurs inutile, rappelons en terminant la vengeance que tira de sa rivale une femme qui jusque-là avait paru être la femme la plus douce du monde.

Apprenant qu'une amie en qui elle avait mis toute sa confiance était cause de tous les ennuis qui avaient tué son bonheur et troublé à jamais la

paix de son foyer, elle l'invita à aller faire une promenade en automobile dans la campagne. A quelques milles de la ville, elle arrêta sa voiture et sortant un revolver de sa bourse, elle le mit sous le nez de sa fausse amie en lui disant: "Tu as voulu détruire mon bonheur, tu es un animal nuisible et inutile dont on doit se débarrasser pour le plus grand bien de tous." En disant ces mots, elle pressa la détente et le coup partit. La malheureuse tomba morte...

— 0 —

S'il faut des "témoins" pour le mariage comme pour le duel, c'est que, dans les deux cas, il y a "engagement".

La femme pardonnera à l'homme qui l'aura trompée mais elle ne pardonnera jamais à celui qui fera toutes ses volutes.

UN ROMAN COMPLET

POUR SON MARI

par G. de CINTRE

I

La lettre d'adieu

A l'un des étages supérieurs de l'Hôtel de la Nation, situé rue des Vieux-Augustins, à Paris, dans une chambre dont l'ameublement était des plus modestes, une jeune femme était assise dans un fauteuil.

La gravité de son attitude annonçait qu'elle se trouvait en proie à une préoccupation douloureuse à laquelle aucune pensée riante ne semblait pouvoir faire diversion.

La tête appuyée dans une de ses mains et le regard fixé sur le cadran d'une pendule Louis XV qui ornait la cheminée, elle remuait machinalement les lèvres comme si elle eut parlé à elle-même, ou qu'un auditeur invisible eut pu l'écouter. Souvent un soupir d'angoisse s'échappait de son sein qui battait avec violence et parfois une larme, confidente indiscreète de sa souffrance, venait rouler silencieusement le long de sa joue.

Il eût été difficile, au premier abord, de deviner, quelque sagace, quelque clairvoyant que l'on fût, à quelle classe de la société appartenait la belle voyageuse.

A ne considérer que sa toilette, qui était des plus simples, on eût été tenté

de la ranger plutôt dans la catégorie des soubrettes que parmi les dames de bonne maison: sa robe de cotonnade et ses bottines de cuir napolitain formaient un étrange contraste avec le fichu de velours bleu qui ornait son cou de cygne et le tablier de soie noire négligemment serré autour de la plus charmante taille qui se puisse voir.

Mais si on laissait tomber son regard sur la noble et imposante expression de ses traits, sur la distinction toute aristocratique de ses petites mains effilées et blanches, sur tout l'ensemble de sa personne qui révélait la dignité autant que la grâce, sur je ne sais quoi, en un mot, impossible à définir, qui se trouve dans les manières, dans le geste, dans la pose que les femmes vulgaires ne parviennent jamais à imiter complètement, et qui semble être l'apanage exclusif autant que le secret des personnes de naissance, — alors, dis-je, on était confus de sa première idée, et l'on jugeait que l'inconnue devait être l'héritière de quelque grande famille, habituée des salons de Versailles ou de Trianon.

Tout à coup, le marteau de la pendule retomba quatre fois sur le timbre, et les sons aigus percèrent le cœur de notre héroïne comme autant de coups de poignard.

— Quatre heures, déjà! soupira-t-elle, et pas encore de nouvelles!... Mon Dieu, que je souffre!

Elle se leva lentement et alla jusqu'à la porte de la chambre pour mieux entendre si rien ne lui annonçait l'arrivée de quelqu'un bien impatientement attendu, sans doute. Mais son espoir fut déçu, et brisée par cette longue et cruelle incertitude, elle s'approcha doucement d'un lit qui se trouvait à l'autre bout de la pièce et dans lequel reposait un délicieux petit garçon.

— Pauvre mignon! tu dors sans savoir quel malheur te menace, fit-elle en s'arrêtant quelques secondes à le contempler en silence.

Deux grosses larmes inondèrent aussitôt ses yeux; puis, éprouvant le besoin d'épancher le trop plein de son cœur, elle continua:

— Tu dors d'un sommeil doux et paisible, et celui qui t'a donné le jour veille en proie aux plus déchirantes pensées!... Tu dors, mon enfant, et ton père s'apprête à mourir!... Des hommes barbares l'ont arraché à mes baisers, à ma tendresse, afin de le plonger dans un sombre cachot. Demain, aujourd'hui, peut-être à cette heure même sa tête va rouler sur l'échafaud!...

...Le crime qu'il a commis pour mériter cet affreux supplice, a été de servir sa patrie et son roi. On lui reproche d'avoir été vertueux. Voilà la faute qu'on lui impute et qu'on ne lui pardonnera jamais!... O mon fils! si ta mère doit succomber à son désespoir et si elle rejoint bientôt son mari au bienheureux séjour, que la voix de Dieu, à défaut de la mienne, crie sans cesse à tes oreilles: Arthur, sois digne de ton nom et rappelle-toi la fin

de ton père, car il fut un héros et un martyr.

Les sanglots étouffèrent ses paroles, et ses pleurs, jaillissant en abondance, mouillèrent le visage du chérubin. L'enfant s'éveilla et se mit à pleurer. Sa mère l'embrassa alors avec une tendresse infinie, et l'asseyant sur ses genoux fit taire son propre chagrin pour apaiser l'innocente créature.

Après avoir été bercé quelque temps, l'ange se rendormit et la jeune femme le replaça avec précaution sur son lit.

Au même moment, trois légers coups frappés à la cloison extérieure, la firent s'écrier:

— Entrez!

Elle se précipita, en même temps, au-devant d'un inconnu qui la salua respectueusement, en lui remettant deux lettres d'égal volume et dont la suscription était écrite par la même main. Le messenger se retira sans ajouter un mot.

La voyageuse prit de préférence l'écrit dont l'encre paraissait la plus fraîche, et qui, partant, devait contenir les nouvelles les plus récentes.

Voici sa teneur:

"A Madame la Comtesse de Fergenne,

"Hôtel de la Nation.

"Rue des Vieux-Augustins,
à Paris."

"Madame,

"Je regrette de ne pouvoir vous servir, si grand que soit mon désir de vous obliger. Peut-être un jour des circonstances plus favorables me permettront de vous témoigner toute l'estime et tout le respect que vous m'inspirez. J'aurai l'honneur de me présenter, ce soir, chez vous à huit heures, pour vous fournir les explications

que vous êtes en droit de me demander.

“Le messenger est sûr; mais les messages ne le sont guère.

Le docteur X. . .”

Mme de Fergence retomba atterrée. La froideur d'un ami, en qui elle avait placé ses dernières espérances lui fit comprendre qu'elle n'aurait plus rien à attendre ici-bas.

— Lui aussi me repousse! se dit-elle. . . Tout est donc perdu sans ressource. . . Mais pourquoi ai-je aussi tant compté sur ce Lucien Gervais, sur ce pauvre abandonné que la charité de mon époux recueillit et que ses largesses élevèrent à une position honorable! Ne devais-je pas croire, qu'à l'exemple des autres, il se tournerait contre son bienfaiteur, dès l'instant que les bienfaits s'arrêteraient? N'a-t-il pas été un des premiers à passer dans le camp de la Révolution?

La comtesse se recueillit une minute.

La seconde lettre du docteur frappa enfin ses yeux et la ramena à ses idées moins lugubres. La bonté de son naturel reprit le dessus.

— J'ai peut-être soupçonné à tort notre ancien protégé, continua-t-elle. Le malheur rend si injuste! Voyons cet autre billet.

Elle rompit fébrilement le cachet et une larme de bonheur perla de sa paupière. Elle avait reconnu l'écriture du comte. Au comble de l'émotion, elle lut les lignes suivantes:

“Ma chère Suzanne,

“C'est grâce à notre fidèle ami, le docteur Gervais, que j'ai le bonheur de pouvoir t'écrire et de m'entretenir une fois encore avec toi. Tu sais que la loi des suspects envoie à la guillotine

tous ceux qui entretiennent ou favorisent des intelligences avec les condamnés à mort, et je suis de ce nombre! . . . sans doute cette fatale nouvelle est déjà venue jusqu'à toi; mais ce que tu ignores probablement, c'est le jour fixé pour l'exécution.

“Jeudi, à cinq heures du soir, je ne serai plus! . . . Que ne suis-je tombé en défendant mon Roi! . . . Un trépas glorieux eût terminé ma carrière, et maintenant le supplice des malfaiteurs va trancher le fil de ma vie! . . . Mais, au milieu de ma douleur, une pensée me reste pour me consoler, pensée qu'un de nos poètes a dignement exprimée et dont je puis faire l'application à ma situation actuelle.

“Le crime fait la honte et non pas l'échafaud!

“Quoi qu'il en soit donc de mon supplice, j'attends la mort avec calme, je la subirai avec courage et je rendrai le dernier soupir en priant Dieu pour la France et pour moi Roi.

“Mais si, m'oubliant un instant moi-même, je reporte mon esprit vers ce logement inconnu où respirent les êtres chéris que je ne peux plus revoir, oh! alors un nuage de deuil voile mes yeux, et une torture poignante me déchire l'âme. Je voudrais briser ces barreaux de fer qui me retiennent captif et m'échapper de cette sombre et froide prison pour voler près de toi, ma Suzanne, et t'embrasser une dernière fois avant de mourir. Cette consolation suprême me sera refusée, je le sais; mais jamais peut-être ton image n'a été aussi présente à mes yeux, à ma pensée, à mon cœur surtout. Jamais, comme maintenant, je n'ai senti ce qu'il y a de dur et d'amer à se séparer de la femme que l'on aime.

“Allons, je tâcherai d’avoir du courage. Pour toi, ma chérie, il faut que tu vives pour notre enfant, pour notre petit Arthur qui n’a pas d’autre protecteur que toi.

“Fuis donc sans retard ce Paris, cette ville maudite. Retourne dans le château de nos pères, goûter le calme après la tempête. Là-bas, du moins, on honore toujours la vertu, on respecte encore l’infortune. Ne laisse pas à nos ennemis le temps de frapper une victime de plus. Aujourd’hui, tu le peux encore; demain, peut-être, il serait trop tard. Ne me refuse pas cette grâce suprême. Si je vous sais en sûreté, le sort qui m’attend ne m’effraiera point. J’ai rempli mon devoir, et si les hommes me condamnent, ma conscience m’approuve: je paraîtrai sans remords devant le juge du ciel, plus équitable que les juges de la terre.

“Adieu donc, Suzanne, ma Suzanne, ma chère Suzanne! Adieu, mon Arthur bien aimé, sois la consolation de ta mère et rends-lui un jour ce qu’elle a fait pour moi... Adieu tous les deux, seuls objets de mon affection et de mes regrets. Priez Dieu pour moi...

“Joseph de Fergenne.”

La comtesse s’abandonna quelques minutes au recueillement et à la méditation. Puis, émue et fière, heureuse et désespérée, elle colla ses lèvres tremblantes sur le billet que les larmes du comte avaient arrosé, et le pressant sur son cœur:

— Joseph, dit-elle, l’échafaud ne te déshonorerait point. La mort sera pour toi, comme pour tant d’autres grandes âmes que la postérité pleure, l’aurore de la gloire et de l’immortalité.

Après quoi, elle lut et relut vingt fois l’épître de son mari: elle s’asseyait

dans le fauteuil, se levant après en sursaut, et courait embrasser son fils; elle marchait à pas précipités dans la chambre, s’arrêtait soudain, et se portait ensuite vers la fenêtre pour voir passer la populace. Seulement, elle ne pleurait pas. On eût dit que toute sensibilité s’était émoussée en elle. Mais son oeil fixe et terne, ses lèvres décolorées et sèches, sa respiration agitée et le rouge vif qui pourtrait ses joues, indiquaient que la jeune femme infortunée était en proie à une fièvre ardente, et que, ce premier mouvement de surexcitation passé, elle n’en éprouverait que davantage tous les déchirements de la séparation et toutes les douleurs de la solitude.

Elle ne fut pas longtemps sans s’apercevoir elle-même qu’une force factice l’animait, et, passant la main sur son front brûlant:

— Ma tête souffre! exclamait-elle.

Reprenant alors la lettre de Joseph de Fergenne:

— O mon noble ami! ajouta-t-elle, que n’es-tu près de moi! O mon Joseph! ne faudra-t-il donc plus jamais nous revoir!

Au nom qu’elle venait de prononcer, à la pensée affreuse exprimée à sa suite, Mme de Fergenne parut agitée comme par une commotion électrique. Son oeil devint hagard et sa bouche s’entr’ouvrit convulsivement.

— Mourir! s’écria-t-elle avec un frisson d’horreur, mourir, lui!... oh! ce n’est pas possible.

Elle demeura quelques instants immobile; puis, comme si une idée nouvelle se fut présentée à son esprit, elle se jeta à genoux, et joignant les mains avec un geste de supplication indécible:

— Merci, mon Dieu! fit-elle, j’accepte la pensée que vous m’avez ins-

pirée; donnez-moi la force nécessaire pour l'accomplir.

Elle appela de la chambre voisine une vieille femme qui servait, pour le moment, de garde au petit Arthur et lui dit:

— Veillez sur mon enfant pendant mon absence; je ne serai pas plus d'une heure dehors.

Enfin, jetant une mante sur ses épaules et nouant à la hâte les brides de son chapeau, elle embrassa une dernière fois son enfant, sortit de l'appartement et descendit avec précipitation les degrés de l'escalier.

II

Le cabinet du docteur Gervais

Elle marchait d'un pas allègre et rapide.

N'eût été le voile épais que, par une pensée pudique d'amour pour son mari, elle avait abaissé sur son visage, pour mieux en dérober la beauté aux regards des curieux et des indiscrets, on eût pu voir, au feu ardent qui brillait dans ses yeux, aux tons rouges et mâts qui enflammaient son front, au léger frémissement de ses lèvres et à l'air de résignation calme et tout à la fois pénible qui animait toute sa figure, le combat douloureux qui se livrait au-dedans de son âme.

Pareille à ces génies de l'Orient qui, suivant la tradition du pays, errent invisibles au milieu de la population, Mme de Fergenne parcourut une enfilade de rues sans attirer l'attention de la multitude des espions et des délateurs que soudoyait le comité révolutionnaire, et parvint, au bout d'une demi-heure de marche, à une maison d'apparence bourgeoise de la rue de la Pépinière. Avant d'y pénétrer, elle

s'assura par un rapide coup d'oeil que personne ne l'avait suivie et que le trouble de ses sens ne l'avait point égarée. Satisfaite de son double examen, elle franchit résolument le seuil de la porte qui était ouverte sur l'allée.

Après avoir traversé un couloir sombre et étroit, et monté un escalier tortueux, la comtesse s'arrêta devant une lucarne en oeil-de-boeuf assez basse, qui portait le numéro 3.

Un individu à la mine étrange, mi-domestique, mi-carabin, la toilette en désordre et affublé de l'ignoble carmagnole, vint ouvrir à Mme de Fergenne, qui avait frappé à la porte.

— Que veux-tu, citoyenne? lui demanda-t-il d'un ton bourru.

— Le docteur Gervais, répondit la jeune femme, sans paraître s'apercevoir de l'impertinence, du reste alors à la mode, du survenant.

— Je vais m'enquérir s'il peut te recevoir, reprit le quidam sans plus de façons.

Il s'avança lentement vers la porte d'une chambre voisine, et l'ayant ouverte:

— Maître, dit-il, une citoyenne te demande.

— Qui est-elle?

— Je n'en sais rien; ça m'a l'air d'une ci-devant.

— Demande-lui son nom.

— La comtesse de Fergenne, répondit notre héroïne, qui, impatiente de voir le docteur, avait suivi les pas de l'officieux sans qu'il s'en fût aperçu.

— Vous ici, madame! s'écria Gervais au comble de la surprise, tandis que se levant vivement de son fauteuil, il s'avançait respectueusement vers sa noble visiteuse.

— Oui, monsieur, répliqua la comtesse. Etes-vous libre? ajouta-t-elle, en même temps qu'elle se retournait

du côté du domestique comme pour l'engager à sortir.

— Laissez-nous, Colin, fit le docteur.

Et quand celui-ci fut retiré.

— Veuillez lui pardonner sa rusticité, reprit Gervais; le pauvre garçon est idiot.

La comtesse ne l'écoutait pas.

— Docteur, lui dit-elle, il m'a été impossible d'attendre froidement l'heure que vous m'avez assignée... Vous n'avez pas osé, vous, en plein jour, venir me trouver; moi, une pauvre femme, je n'ai pas eu les mêmes appréhensions que vous.

Gervais sentit toute l'amertume du reproche.

— Madame, répondit-il avec douceur, si, à vos yeux, j'ai manqué aux devoirs de l'amitié, vous m'excuserez lorsque je vous aurai appris les circonstances impérieuses qui, seules, ont pu m'empêcher de satisfaire mon vif désir de vous être utile.

— Soit; mais ce billet si laconique, si sec?

— S'il eût été découvert, j'étais perdu, et inutilement pour vous. Il est passé le temps où Lucien Gervais avait quelque empire sur l'esprit des membres du gouvernement. La modération de ma conduite fait douter de la sincérité de mes principes; je ne suis pas proscrit encore, mais je suis suspect.

— Et c'est ainsi que la révolution récompense ses plus chauds partisans?

— Votre langage, madame, m'afflige outre mesure, vous me confondez avec cette tourbe de mauvais citoyens qui ne reconnaissent plus rien de grand, ni de généreux.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous mis dans leurs rangs?... Pourquoi les

avez-vous appuyés de votre influence? Pourquoi leur avez-vous prêté le concours de votre talent?

— En agissant comme je l'ai fait, j'ai cru servir la France, et non quelques ambitieux cruels et pervers. En cela, je ne suis pas plus coupable qu'un grand nombre de membres de la noblesse, parmi lesquels je puis vous citer MM. de la Rochefoucauld, de Noailles, de Clermont-Tonnerre, de Virieu, de Cazalès...

— Ajoutez-y de grâce, M. de Condorcet, M. de Sillery et surtout le régicide duc d'Orléans.

— L'assimilation, madame, ne peut m'atteindre, répondit froidement Gervais; mais libre à vous de me condamner, si vous le voulez. Cependant, vous n'ignorez pas que toujours mes intentions ont été droites et pures, que j'ai été un des plus fermes défenseurs du Roi, et que j'ai protégé, partout où je l'ai pu, vos amis politiques.

— Du reste, si vous me croyiez de ceux dont vous flétrissez à bon droit l'odieuse conduite, vous ne seriez pas ici.

Ces paroles calmes et dignes où, à côté d'une conviction ardente, perçait un grain de susceptibilité froissée, firent impression sur Mme de Fergenne. Toute sa rancune tomba devant la franchise des explications de son interlocuteur, et si sa raison n'était pas entièrement convaincue, au moins son cœur fut-il touché. Elle tendit la main à Gervais et lui dit avec une noble candeur:

— Mon ami, j'avais douté un instant de la loyauté de vos intentions... Pardonnez-moi.

Puis, comme si elle se fût reproché tout à coup le temps perdu à discourir de choses oiseuses, elle continua avec un accent d'angoisse:

— Oh! docteur, notre digression philosophique nous a écartés du but de ma visite et enlevé des minutes précieuses.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Je veux dire... que moi, la femme du comte de Fergenne, je suis libre et pleine de vie, tandis qu'il est, lui, captif et souffrant... Quoi! vous ne répondez rien? Votre amitié aurait-elle donc cessé avec son bonheur?

— Oh! madame, toujours la même pensée! répondit Gervais inclinant un genou devant elle et portant la main à son coeur. Sachez-le, tant qu'il me restera un souffle de vie, je me souviendrai des impérissables bienfaits du généreux comte de Fergenne. Jamais je n'oublierai, certes, que c'est à lui que je dois tout, position, fortune et le peu de célébrité qui s'est attaché à mon nom. Si ma reconnaissance avait pu le sauver, depuis longtemps il serait rendu à votre tendresse; mais hélas!

— Eh bien?

— J'ai tout fait, tout tenté pour sa délivrance et rien n'a réussi. On ne pardonne point à votre mari son dévouement au Roi et la résistance qu'il opposa aux révoltés, lorsque, à la tête de ses dragons, il les chargea si vigoureusement dans la nuit du 10 août. "C'est un suppôt de la tyrannie, réplique-t-on à chacun de mes prières, un égorgeur du peuple; il faut qu'il meure!"

— Ciel!... tout espoir serait-il éteint!

— Excusez ces détails que je ne vous ai fournis que pour vous montrer que j'ai rempli mon devoir jusqu'au bout, mais tout le monde a juré sa perte. Je me suis adressé en vain aux membres les plus influents du comité

de salut public; ils m'ont éconduit de telle sorte que je m'attends moi-même à être bientôt arrêté.

La comtesse, pour toute réponse, sanglota, en proie au désespoir le plus déchirant.

Le docteur courba silencieusement la tête sans rien ajouter.

— Parlez, Gervais, reprit cependant à la fin Mme de Fergenne, que ce silence effrayait encore plus que les plus mauvaises nouvelles. Mon dernier mon unique ami, conseillez-moi.

— C'est à vous d'ordonner, madame, je vous obéirai sans objection.

Il y eut un nouveau silence.

— Non, votre mission à vous est finie mais la mienne va commencer, dit avec une résolution soudaine Mme de Fergenne, dont la fièvre allait croissant.

— Quoi! vous voudriez!... Au nom de votre enfant, madame, calmez-vous... Vous êtes sur le point de vous trouver mal.

L'homme de la science reconnaissait en elle les symptômes d'une crise nerveuse. En effet, Mme de Fergenne, dont un tremblement convulsif agitait les membres, et dont l'oeil hagard et la lèvre frémissante annonçaient la surexcitation, saisit le bras du docteur avec une violence fébrile, et lui dit, avec exaltation:

— Je veux le sauver ou mourir avec lui.

Gervais, pour l'empêcher de tomber n'eut que le temps de la recevoir entre ses bras et de l'asseoir dans un fauteuil.

La force factice qui, jusque là, avait soutenu l'infortunée comtesse, l'abandonnait, et la réaction de sa faiblesse n'en était que plus terrible.

III

Retour à l'Hôtel de la Nation

Lorsque, grâce aux soins empressés de Gervais, Mme de Fergenne eut repris ses sens, elle promena quelques instants ses regards autour d'elle comme une personne qui, livrée à toutes les incohérences d'un rêve effrayant, se réveillerait en sursaut. Puis, apercevant le docteur qui se tenait à ses côtés, prévenant et affectueux, elle lui dit doucement :

— Merci, ami, de vos bons soins; l'émotion m'avait fait du mal... Cela va mieux.

Et après une pause, mettant la main sur son cœur :

— Oh! si vous saviez ce que je ressens là!... soupira-t-elle douloureusement.

— Madame, répondit le docteur, ému lui-même, ne vous troublez pas outre mesure; tout n'est pas perdu pour vous. Songez à celui qui vous reste... votre enfant.

— Mon enfant?... Mais ne lui dois-je pas compte de son père?

— Vous devez avant tout vous conserver pour lui.

— Et que dirait-il si un jour, il apprenait que je n'ai pas tout tenté pour sauver l'auteur de son existence?

— Il saura plus tard qu'il est permis à l'homme le plus dévoué de céder devant l'impossible.

— Une femme ne pense point ainsi. Quand elle aime, elle oublie les conseils d'une vaine prudence ou plutôt les suggestions d'une pusillanimité égoïste: quand elle aime, pour elle l'impossible n'existe plus.

La comtesse se leva.

— Qu'allez-vous faire, madame? lui demanda Lucien Gervais.

— Je vais où le devoir m'appelle.

— Non, madame; vous resterez ici tant que je ne vous laisserai pas partir.

— Quoi! vous prétendriez m'ôter ma liberté?

— Oui, tant que je le jugerai nécessaire. Ce n'est plus un ami qui vous parle. C'est le médecin. Vous pourriez mépriser les conseils du premier; vous ne pouvez, sans manquer à votre conscience, désobéir aux prescriptions du second. L'état présent de votre santé exige des soins que seul je puis vous administrer parce que seul je sais le remède qui vous convient.

— Demeurez ici jusqu'à ce que vous ayez retrouvé le calme; car, sachez-le, pour réussir, il faut beaucoup de sang-froid: et le dévouement de l'exaltation serait plus funeste au comte qu'il ne lui serait utile.

Mme de Fergenne, qui connaissait le tact médical de Gervais et savait l'estime que son mari professait pour son talent, n'osa plus soulever aucune objection. Un soupir pénible s'échappa de sa poitrine, et, se laissant retomber dans le fauteuil, elle s'absorba tout entière dans ses cruelles réflexions. Le docteur n'eut garde d'ajouter une parole. Il s'assit non loin de la jeune femme pour veiller sur elle comme sur sa fille, et un long silence, un silence de mort, succéda à leur entretien...

Cependant, la nuit était tombée insensiblement, et ses ombres envahissaient peu à peu la chambre. Gervais se leva et se mit en devoir d'allumer sa lampe; ce mouvement arracha sa noble cliente à sa rêverie léthargique. Elle s'élança de son siège, et joignant les mains.

— Docteur, s'écria-t-elle, je vous ai obéi comme un enfant; puis-je enfin retourner chez moi?

— Si je vous ai retenue, madame, soyez persuadée que je n'ai eu en vue que votre intérêt; l'irritabilité nerveuse qui vous dominait tout à l'heure pouvait avoir pour vous les plus funestes conséquences; maintenant que vous voilà redevenue raisonnable, je puis sans danger vous laisser partir.

— Merci, et pour m'obliger tout à fait, accompagnez-moi. Je ne tiens pas à traverser sans guide, à cette heure, les rues de Paris.

— J'allais vous proposer de vous reconduire.

Lorsqu'ils eurent quitté la rue de la Pépinière, la comtesse reprit, avec des larmes plein la voix :

— Docteur, j'avais fait un vœu ce matin... Je m'étais promis de sauver mon époux, de donner, s'il le fallait, ma vie pour la sienne; la journée est passée et je n'ai point tenu mon serment.

— Que pouvez-vous pour lui, faible femme, si je n'ai rien pu, moi?

— Je ferai tout ce que mon amour m'inspirera... J'irai me jeter aux genoux des juges.

— Ils vous repousseront, ils insultent à votre douleur; — trop heureuse si vous échappez à leurs prisons.

— Je supplierai le peuple de m'accorder sa grâce.

— Le peuple! — s'emporta Gervais avec un ricanement amer qui fit malgré elle, frissonner Mme de Fergenne, — le peuple! pour vous écouter, il faudrait qu'il lui restât encore du cœur! Le peuple! ce n'est plus une société d'être humains, c'est une bande de bêtes féroces.

— Vos paroles, Gervais, me déchirent le cœur...

— Pourquoi me taire, madame? Je souhaiterais pouvoir vous convaincre. Au moins, si je n'y réussis pas, con-

naîtrez-vous les dangers qui vous menacent.

— Ils ne m'effraient nullement. Je suis résolue à tout... Quels sont les principaux membres du comité qu'il me faudrait voir pour essayer de les toucher?

— Ce sont des monstres, et il vaudrait mieux tenter d'attendrir un tigre.

— Cela ne m'apprend pas leurs noms.

— Ils s'appellent Robespierre, Couthon, Saint-Just...

— Demain, j'irai les trouver.

Ils étaient arrivés devant la porte de l'Hôtel de la Nation. Le docteur n'avait pas répondu à Mme de Fergenne, espérant que, faute de renseignements suffisants elle n'aurait pu mettre en exécution son généreux projet; mais il fut aussitôt détrompé.

— Gervais, reprit la comtesse, il ne me manque plus que l'adresse des juges de mon mari.

— Vous voulez donc décidément vous perdre, hasarda une dernière fois le docteur.

— Je veux sauver Joseph, répliqua Mme de Fergenne avec l'impatiente ardeur du dévouement.

— Soit, madame, puisque telle est votre volonté. Ecoutez-moi donc. Il est inutile que vous parliez à Robespierre et à ses collègues; je me suis, comme je vous l'ai dit, chargé de ce soin, et tous ont juré la mort du comte. Il n'est qu'un membre du comité que je n'ai pas vu ou plutôt que je n'ai pas voulu voir: c'est Saint-Just.

— Un tout jeune homme, je crois? Il doit être bon celui-là.

— Il est jeune d'années, effectivement, mais passé maître en fait de crimes. C'est peut-être le plus odieux des terroristes. Il a la cruauté de la lâcheté, en dépit de tous les éloges dé-

cernés à son courage, à son civisme, comme ils disent.

— Eh bien! c'est par lui que je commenceai.

— Vous avez tout à craindre...

— Une femme qui aime son mari est toujours forte, répondit en rougissant Mme de Fergenne, sans laisser au docteur le temps d'achever. Où demeure-t-il?

— Il habite une modeste mansarde dans une maison garnie de la rue Ste-Anne, non loin du logis du menuisier Duplay, partagé par son ami sanglant Robespierre.

— Au revoir, docteur; à demain les nouvelles, dit la comtesse avide d'aller embrasser son enfant.

— A quelle heure irez-vous faire votre démarche? reprit l'obstiné Lucien.

— Mais... je ne sais trop... le plus tôt possible dans la matinée.

— Je m'y attendais... Mais ces messieurs — pardon ces citoyens — n'aiment guère à se déranger ni à être dérangés au lever de l'aurore. D'ailleurs, on ne parvient pas facilement en leur présence.

“Quoi qu'ils se doivent entièrement à la prospérité de leur République, n'a pas accès qui veut près d'eux. Vous n'auriez pas fait antichambre à la cour; vous le ferez peut-être, si le régicide Saint-Just est mal disposé, pendant deux ou trois heures au seuil de son ignoble taudis. Lorsqu'on a renversé la Tyrannie, n'est-on pas flatté de pouvoir à son tour jouer un peu au despote?”

— N'importe! A quel moment pourrait-il me recevoir? demanda timidement Mme de Fergenne, que les sarcasmes du docteur affligeaient sans l'ébranler.

— Vous le saurez demain matin, fit celui-ci en lui prenant la main par un élan spontané; j'irai moi-même m'en informer.

IV

L'amour au couvent

Le docteur n'avait pas tort.

La comtesse de Fergenne était une de ces créatures d'élite telles que l'on en rencontre de loin en loin dans l'histoire, et qui sont l'ornement du siècle qui les a produites, à quelque rang du reste de la société qu'elles aient appartenu.

On a déjà vu l'amour profond qui l'unissait à son mari. En dire la cause, c'est raconter son histoire; et puisque cette histoire est intimement liée au fond de notre sujet, nous ne pouvons nous dispenser de la rapporter ici brièvement.

Trois ans avant les événements qui nous occupent, alors que les premiers organes de la Révolution grondaient sur la France, vivait au couvent des Urselines de B... une jeune fille qui répondait au nom de Suzanne de Thival.

Tout jeune encore, son père, un des plus braves officiers de l'armée, était tombé sur le champ d'honneur en défendant le drapeau de la patrie, et sa mort avait réduit sa femme, privée de toute fortune, à un état voisin de la misère. Pour comble de malheur, une maladie aiguë minait la santé de la pauvre veuve, et un jour arriva où Suzanne, doublement orpheline, fut confiée à la charité des bonnes religieuses de B...

Elevée avec leurs autres pensionnaires, et traitée avec les mêmes égards, malgré l'infériorité de sa posi-

tion, elle demeura au couvent jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, profitant des leçons de ses maîtresses avec toute l'attention et l'assiduité d'une pauvre jeune fille qui n'a d'autre avenir à attendre que celui qu'elle-même pourra se créer.

Seule sur la terre, sans appui, sans protection, n'ayant que des parents éloignés qui ne la réclameraient point, parce qu'elle eût été pour eux une gêne, un embarras, un sujet de dépense, en un mot, Suzanne savait qu'elle n'avait rien à espérer de personne.

Pourtant, bien qu'elle ne fût pas fortunée, aucun objet nécessaire ne lui manquait; les vénérables religieuses étaient bonnes pour elle, comme de véritables mères.

Malgré cela, Mlle de Thival ne voyait pas sans une certaine appréhension s'approcher ce terme fatal de vingt ans, où il lui faudrait quitter la maison hospitalière qui l'avait recueillie pour se suffire à elle-même. L'indépendance, cette liberté du cœur après laquelle soupirent tant de jeunes âmes qui ne voient dans la sortie du couvent que le moment de la délivrance, cette indépendance l'effrayait.

Cependant Suzanne devait bientôt subir la loi commune; car telle est la règle: les orphelines que la charité avait nourries et élevées, recevaient quand sonnait leur vingtième printemps, une petite somme d'argent, plus la bénédiction de leurs pieuses institutrices; puis on les confiait à la garde de Dieu.

Mais la Providence avait réservé une autre destinée à notre héroïne.

Le lecteur me pardonnera de la laisser parler elle-même un moment ici.

Un heureux hasard m'a fait retrouver dans une liasse de papiers de fa-

mille l'original d'une lettre que Mme de Fergenne écrivit à une de ses amies peu de temps après son mariage, et dans laquelle elle donne sur l'épisode qui décida de sa vie des détails autrement plus intéressants que tout ce que je pourrais dire à ce sujet:

"Un jour, profitant d'une de ces belles journées d'avril où la nature entière semble se réveiller pour chanter les louanges du Créateur, nous étions allées nous promener dans la campagne, et nous avions perdu la route connue, que nos conductrices, désolées, cherchaient vainement à retrouver.

"Cependant la soif arrivait, et la fatigue nous gagnait peu à peu. Espiègles et insoucieuses comme des pensionnaires, mes compagnes s'amusaient de l'embarras des religieuses et caressaient déjà l'espoir de dormir dans une ferme ou dans un endroit quelconque, au lieu de l'insipide dortoir du couvent. Pour moi, qui subissait l'empire d'une mélancolie habituelle, suite de la position douteuse dans laquelle je me trouvais, j'étais moins disposée à me divertir; et, comme je préférais, d'ailleurs, un asile assuré à un gîte incertain, je partageais toutes les perplexités de mes bienfaitrices.

"De guerre lasse, nous allions frapper à la porte d'une chaumière pour trouver un guide qui voulût nous reconduire chez nous lorsque nous entendîmes résonner soudain sur le pavé de la route le galop de plusieurs chevaux.

"Notre curiosité fut aussitôt éveillée, et nous avions à peine tourné la tête dans la direction de cette cavalcade, qu'un cavalier en costume de chasse sur un andalou magnifique et suivi de plusieurs piqueurs, s'offrit à nos regards surpris.

“A sa vue, la mère Gabrielle—c'était notre supérieure—poussa un soupir de soulagement, et, marchant vers ce gentilhomme qui s'était arrêté tout court devant nous, nous saluant d'un air de dignité respectueuse et bienveillante, elle lui dit :

“—Ah! monsieur le comte, c'est le ciel qui vous envoie à notre secours.

“—En quoi puis-je vous être utile, bonne mère? demanda l'interpellé; parlez.

“—Je me suis égarée avec mes élèves, et il m'est impossible de rencontrer quelqu'un pour nous remettre dans la ligne droite.

“—Vous voulez retourner maintenant à B...? Vous n'y songez pas! Vous êtes à plus de deux lieues de votre résidence et il est déjà fort tard.

“—Mon Dieu, que faire?

“—Je vous offre à toutes l'hospitalité dans mon château de M..., proposa l'inconnu en nous passant pour ainsi dire en revue du regard, tandis que nous baissions les yeux, lassés de le contempler immobiles et silencieux.

“—Oh! c'est trop de bonté, M. le comte, reprit la mère Gabrielle, mais on nous attend au couvent, et nous ne pouvons, sans de graves motifs, passer la nuit dehors.

“Après quelques mots échangés encore de part et d'autre, le comte donna l'ordre à l'un des gardes de nous mener par des chemins de traverse jusqu'à notre petite ville; puis il descendit lui-même de cheval et nous accompagna l'espace d'une demi-lieue.

“Je ne dois point vous faire le portrait de M. de Fergenne, que je voyais pour la première fois. Comme moi, vous avez subi le charme de cette noble et belle figure, jeune encore mal-

gré ses quarante-cinq ans, de ces traits imposants où la bonté se reflète tout entière, de ce regard doux et vif en même temps, qui fait naître la sympathie, de cette parole enfin, flexible et vibrante, qui vous captive et vous émeut. Tel il est aujourd'hui, tel il était à ce moment. On se sentait porté vers lui par je ne sais quel irrésistible attrait; et jamais, que je sache, personne ne l'a connu sans l'aimer.

“Le comte ne voulût pas nous quitter sans que notre supérieure ne lui eût promis d'aller faire avec nous une excursion sur ses domaines, au premier congé qui se présenterait, et d'y établir pour un jour l'ordre et la règle du couvent. Nous attendîmes la Fête-Dieu—c'était le jour fixé—avec une impatience assez excusable pour des jeunes filles enfermées toute une année, et plus encore chez des orphelines qui avaient rarement l'occasion de quitter les quatre murs de la cour de leur récréation.

“Laissez-moi donc, chère amie, m'arrêter un instant à ces doux souvenirs; il y a un nouveau bonheur à se rappeler les heureux moments de sa vie.

“Le comte de Fergenne, qui était un des bienfaiteurs de notre maison de refuge, avait, comme par enchantement transformé son manoir féodal en une succursale de notre couvent, pour nous recevoir.

“Nous entendîmes d'abord la messe, chantée par le chapelain du château, et nous assistâmes au salut, auquel officiait un cardinal légat, parent de M. de Fergenne, dans une chapelle au moins deux fois grande comme notre oratoire de B... La procession, à laquelle se mêlèrent les pieuses gens du pays, contourna avec des châtoie-

ments pleins de grâce les méandres infinis du superbe parc que vous connaissez. Mais je ne vous décrirai pas en détail cette journée, qui fut pour nous une surprise continuelle; je ne vous parlerai pas davantage des plaisirs multiples que la munificence de notre hôte nous ménagea avec une profusion et une variété vraiment orientales.

Hélas! les meilleures choses ont une fin; ce beau jeudi avait passé comme un rêve, et ce fut avec un véritable sentiment de chagrin que nous entendîmes sonner l'instant du départ. Mais alors il prit fantaisie au comte d'entendre une dernière fois un cantique à la Sainte-Vierge, que nous avions chanté au salut, et les religieuses n'eurent garde d'opposer un refus à une telle demande. Dès les premières mesures, — mon Dieu! à ce souvenir, je me sens encore toute troublée! — Mère Gabrielle vint me prendre, du fond du groupe des pensionnaires où je m'étais blottie, et me mena devant M. de Fergenne et le légat. C'était moi qui étais chargée du solo!... Malgré l'émotion compréhensible qui me saisit et qui se refléta dans mon chant, le comte eut la complaisance de trouver ma voix charmante, en vanta l'ampleur et la sonorité, et le cardinal voulut bien joindre ses éloges aux siens et louer la manière remplie d'onction avec laquelle, prétendait-il, j'avais rendu les paroles sacrées.

«Peu habituée aux compliments, je ne sus que répondre; mais le lendemain quelques-unes de mes compagnes, jalouses peut-être de la distinction dont j'avais été l'objet la veille, eurent soin de m'apprendre que je m'étais montrée d'une gaucherie incroyable. Quoi qu'il en soit, l'excellent comte de Fergenne eut l'indul-

gence de ne pas s'en apercevoir, car plus on est généreux pour ceux qui ne le sont point. Après avoir encouragé ce qu'il daignait appeler mon talent, il m'avait demandé mon nom.

«—Suzanne de Thival, lui répondis-je timidement.

«—Vous êtes Mlle de Thival? s'écria-t-il avec étonnement.

«Puis, s'étant recueilli une seconde :

«—Votre père, ajouta-t-il avec un intérêt visible, n'était-il pas officier? capitaine aux chevaux légers?... chevalier de Saint-Louis?...

«Je répondis affirmativement.

«M. de Fergenne poursuivit.

«—J'ai eu l'honneur, mon enfant, de compter le capitaine de Thival au nombre de mes meilleurs amis. Nous avons fait plusieurs campagnes côte à côte. Jamais plus noble cœur n'a battu sous une cuirasse; c'était le type du soldat honnête homme. La mort l'a frappé au milieu de sa belle carrière; mais son souvenir est resté vivant parmi tous ses anciens frères d'armes. Pour moi, mademoiselle, je sollicite de reporter sur vous l'estime et l'affection que j'avais vouées à votre brave père, et dans quelque circonstance que ce soit, vous ne vous adresserez jamais en vain au comte Joseph de Fergenne.»

Ces quelques paroles, prononcées d'un ton simple et ému qui allait droit à l'âme me touchèrent vivement.

Il eut été difficile de faire un plus bel éloge du défunt; mais, sorti de la bouche d'un de ses camarades, cet éloge avait à mes yeux une valeur inestimable, d'autant plus qu'il pouvait en tout point, cela se voyait, s'appliquer à M. de Fergenne.

«Fière d'une louange qui rejaillissait sur moi, mais émue au souvenir

douloureux qui rouvrait une des plaies de mon coeur, je balbutiai quelques mots sans suite qui signifiaient cependant le témoignage de ma reconnaissance et regardai mon interlocuteur avec une expression de respect et de tendresse dont je ne me rendais pas compte sur le moment, mais qui avait sans doute plus de sens pour lui qu'un long et vain discours. En même temps, le comte me donna la main, ce qui acheva de me déconcerter; je ne pus que me réfugier au milieu de mes compagnes, et nous partîmes enfin.

“A dater de ce jour, il me sembla que je n'étais plus seule sur la terre. Un ancien compagnon du vaillant capitaine de Thival, un homme affable et puissant m'offrait sa protection; qu'avais-je à craindre désormais de l'avenir? Déjà, dans mes prières, j'unissais son nom à celui de mes vénérés parents et des saintes religieuses qui avaient formé ma jeunesse, tandis que, d'autre part, la malignité de mon entourage s'exerçait assez à mes dépens pour que je fusse occupée du riche comte de Fergenne plus qu'il ne convenait à une pauvre pensionnaire.

“Il est vrai que mes pensées n'avaient rien que de très modeste; peut-être, me disais-je, M. de Fergenne, dont l'influence est si étendue, pourra-t-il me procurer une place de demoiselle de compagnie ou de gouvernante dans l'une ou l'autre des familles auxquelles il est allié, et cette situation, qui convenait le plus à mes goûts et à mon genre de vie, était celle aussi à laquelle l'éducation que j'avais reçue et les connaissances que j'avais acquises me donnaient le plus de droit de prétendre.

“Depuis lors, les visites du comte au couvent furent plus fréquentes, et ses entretiens avec mère Gabrielle,

plus longs; j'y assistais le plus souvent. M. de Fergenne me parlait toujours de mon père; et en même temps qu'il déplorait sa fin prématurée, et me vantait le charme et l'intimité des relations qu'ils avaient eues ensemble il ne cessait de m'exprimer les regrets les plus vifs de n'avoir pas connu plus tôt cette jeune orpheline, pour laquelle il aurait été un second père.

“C'est ainsi que chaque jour croissaient en moi le respect et l'affection que m'inspirait cette nature d'élite. La profondeur de son intelligence me dominait; l'agrément de sa conversation me charmait; mais c'était surtout la noblesse de ses sentiments qui impressionnait mon coeur.

“Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener de changements sensibles dans mon état. Un jour, trois semaines à peine me séparaient de l'époque de ma sortie définitive du couvent, la supérieure m'appela dans sa cellule. A la gravité de son maintien, à l'air solennel dont elle me pria de m'asseoir, je pressentis qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. Je ne me trompais pas.

“—Ma fille, me dit mère Gabrielle, sans autre préambule, vous allez prochainement nous quitter. Que comptez-vous faire ensuite?

“—Dieu le sait, ma mère, répondis-je.

“—Il faudra bien le savoir vous-même, chère enfant, reprit-elle en souriant avec bonté.

“—Vous connaissez mes habitudes et mes aptitudes, ma mère; avez-vous pu me trouver une place convenable?

“—Non, point jusqu'ici... Mais, au lieu de vous mettre aux gages d'une famille quelconque, ne préféreriez-vous pas vous marier?

“— Me marier ? m'écriai-je, en rougissant comme une vraie pensionnaire que j'étais : Y songez-vous sérieusement, ma mère ?

“—Oui, ma fille : pourquoi pas ? Le mariage est un état que Dieu lui-même déclare saint dans les conditions voulues.

“—Je ne dis pas non, ma mère, mais encore faudrait-il quelqu'un qui voulut de moi... et... qui me convint ?

“—Et si ce quelqu'un existait?... Ne voyez-vous personne?...

“—Non, ma mère : personne.

Je disais vrai. J'étais à mille lieues de penser à M. de Fergenne.

“—Ecoutez, ma chère enfant, reprit la mère Gabrielle après un moment de silence, écoutez ce que je vais vous proposer et réfléchissez-y bien. Puisque votre vocation, librement mûrie, vous appelle dans le monde, il vous faut un guide qui sache captiver votre confiance et votre affection. Personne ne saurait mieux remplir cet emploi qu'un époux, s'il est en tous points digne de vous. Eh bien ! je connais un homme qui vous estime et vous aime, et qui serait fier et heureux d'obtenir votre main. C'est à vous de vous décider si cela vous agrée ou non. Le mariage est une question trop délicate pour que je vous y engage ou vous en détourne, mon caractère me le défend, d'ailleurs. Ainsi, ne prenez conseil que de vous seule... L'homme dont je veux vous parler est M. le comte de Fergenne.

“—Le comte de Fergenne ! répétais-je machinalement, en bondissant sur ma chaise.

“—Lui-même, continua la supérieure sans paraître remarquer mon trouble. Seulement, il met à son union

avec vous une condition expresse : c'est que vous l'aimiez.

“—Pourquoi ne l'aimerais-je pas ? il a été si bon pour moi !

“—Oui ; mais c'est de l'amour qu'il veut, hasarda la bonne mère Gabrielle, fort embarrassée à cette partie de son rôle.

“—J'ignore ce qu'il entend par là, me hâtai-je de dire, pour lui épargner d'autres détails. Tout ce que je puis vous assurer, ma mère, c'est que je respecte M. de Fergenne presque à l'égal de mon père, parce qu'il fut son ami ; que je le bénis chaque jour, parce qu'il n'a pas méprisé une pauvre orpheline ; que je le chéris, en un mot, parce qu'il m'a dit que je ne m'adresserais jamais en vain à lui. Sa vue m'est chère, sa présence agréable... son...

“—Assez, mon enfant, assez, interrompit la supérieure, M. de Fergenne sera mieux à même d'apprécier vos sentiments que moi.

“Sur ce, elle me quitta, fort heureuse de pouvoir terminer une négociation qui n'était guère, il faut l'avouer, de sa compétence.

“Presque à la même minute le comte parut devant moi...

“Que vous dirai-je encore ? Quinze jours plus tard, je quittais, non sans être attendrie, l'asile vertueux qui avait abrité ma jeunesse ; j'étais unie à M. de Fergenne et j'allais habiter le séjour délicieux que vous savez. Depuis cette époque, mon existence tranquille et douce n'est qu'un perpétuel enchantement : et, pour en finir, je puis la résumer dans ce mot unique : bonheur !”

Le reste du manuscrit offrait peu d'intérêt.

Ajoutons, pour terminer le récit de Suzanne, qu'aucun nuage ne vint trou-

bler la sérénité des deux époux. Le comte ne respirait que pour sa femme, et celle-ci se donnait tout entière à son Joseph. Elle n'avait qu'une ambition, qu'un désir, qu'un vœu, une éternelle pensée, c'était de plaire et de complaire à son mari... Coquetterie délicate et ravissante que M. de Fergenne excusait avec reconnaissance.

La naissance d'un fils ne tarda pas à resserrer les liens d'un couple déjà si étroitement uni.

Dès lors, un nouvel amour, mais qui ne fit que corroborer le premier surgit ardent et pur dans le cœur de la mère: un amour sans borne qu'on peut à bon droit nommer le plus vrai, le plus tendre, le plus parfait d'ici-bas. Entre ces deux êtres également chéris, son époux et son enfant, se partageait toute la vie de la comtesse.

V

La mansarde de Saint-Just

Mme de Fergenne avait éprouvé trop d'émotions diverses, durant cette longue et pénible journée, pour ne pas se sentir accablée de fatigue, lorsque Gervais l'eût reconduite jusqu'à la porte de sa demeure.

Son enfant put calmer pour un instant les transes douloureuses qui la tourmentaient: à la vue du petit Arthur si doux, si caressant, cher ange qui était le portrait et le souvenir d'un époux adoré, le cœur de la jeune comtesse débordait du plus pur amour. Mais lorsque l'heure avancée de la nuit l'eût invitée à goûter un peu de repos, et que l'inquiétude poignante de l'épopuse succéda aux tendres préoccupations de la mère, Mme de Fergenne retomba dans toutes ses angoisses et dans toutes ses perplexités.

La confiance et la crainte se partageaient son esprit, et d'incohérentes images flottaient devant son imagination fiévreuse.

Il lui semblait voir son mari échappé de prison, accourir à elle et la presser dans ses bras; puis le tableau changeant tout à coup, le bourreau, du haut de la fatale machine, montrait à la populace une tête chérie, pâle et défigurée, et des gouttes de sang jaillassaient jusque sur ses vêtements.

La nuit se passa au milieu de ses cruelles alternatives de raison et d'hallucination. Le matin venu, l'infortunée attendit avec l'impatience fébrile que peut donner un ardent désir de se dévouer, l'arrivée du docteur devenu son bon génie.

Lorsqu'il parut, elle ne lui laissa pas le temps de s'informer de sa santé, elle l'accabla de questions. Mais Gervais, dont le coup d'œil, dirigé par l'étude, avait acquis la sûreté d'une laborieuse expérience, remarqua, non sans tristesse, que cette jeune femme, dont l'organisation de sensitive était faite pour la tendresse et les divines émotions du cœur, devait se briser à la moindre secousse de la douleur et du désespoir.

—Du calme, madame, du calme, ne cessait-il de lui répéter avec l'accent d'une sincère amitié.

—Il m'est impossible d'en avoir en ce moment. Votre silence m'excite davantage... A quelle heure dois-je me rendre chez la personne en question?

—Il n'y a pas de séance aujourd'hui à la Convention; partant, à neuf heures, Saint-Just sera libre. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il vous reçoive! Vous verrez... Ayez soin surtout de ne pas prononcer mon nom, il sonnerait mal en pareil lieu; et souvenez-vous bien d'appeler Saint-Just ci-

toyen; il n'y a plus de monsieur ni de madame; vous, vous êtes la citoyenne Suzanne.

— Merci, mon ami, je n'oublierai pas vos instructions.

— Encore un mot. Si l'austère tribut vous demande quel est le crime imputé à votre mari, — ceci pour la forme, il le sait mieux que vous. — ne parlez pas de la nuit du 10 août... Et maintenant, madame, bon succès. J'attendrai l'issue de votre tentative.

Lorsque la comtesse, après l'avoir salué d'un regard où brillaient toutes les espérances renfermées au fond de son cœur, eut quitté la chambre, le docteur murmura, ému de tant de courage:

— Pauvre enfant!... Que ne sommes-nous au temps où Orphée apprivoisait les tigres!

Cette réflexion résumait les pensées du généreux Lucien, et démontrait qu'il ne partageait point, hélas! les illusions de sa noble cliente.

Le logement de Saint-Just, ou plutôt la mansarde qu'il occupait, était située, comme nous l'avons dit, rue Sainte-Anne.

C'était, à cette époque, le quartier des révolutionnaires les plus fougues; sa position centrale y faisait affluer chaque jour tout ce que Paris comptait de scélérats de toutes sortes.

C'est là que le jeune "de" Saint-Just (qui avait retranché la particule de son nom et avait conservé le saint, on ne se rend pas compte pourquoi), né en 1768, représentant à la Convention nationale le département de l'Aisne, où résidait sa famille, bientôt membre du comité de salut public et organisateur sanguinaire du règne de la Terreur, était accouru mûrir l'exaltation de ses idées subversives, la

folie de ses aspirations et la férocité de ses projets.

A peine âgé de vingt-cinq ans, il était un des nombreux Néron de la France d'alors. Pourtant, rien dans sa physionomie ne trahissait la méchanceté de son naturel. Sa figure, d'une douceur enfantine, était triste et pâle, de cette tristesse qui révèle plutôt la présence d'une maladie chronique que les souffrances d'une âme déchirée par les remords, et de cette pâleur mate et concentrée qui semble moins accuser les fatigues de la pensée que l'épuisement d'un corps usé dans la débauche.

Ses longs cheveux blond-cendré flottaient en boucles épaisses sur ses épaules et ondulaient gracieusement aux moindres mouvements que leur imprimait sa tête; ses yeux, grands et bleus, errant tantôt avec ardeur, au gré de ses langoureuses rêveries ou de ses conceptions humanitaires, n'avaient rien de cette expression dure et sombre qui caractérise les grands criminels; et sa bouche qu'un vague sourire arquait légèrement découvrait deux rangées de dents plus blanches que la nacre, plus aiguës que celles d'une panthère. Ses manières étaient en parfaite harmonie avec tout le reste, elles avaient cette grâce féline, cette souplesse caressante qui attendrit les forts et subjugué les faibles, qui captive la sympathie et désarme le ressentiment.

Mais malheur à celui que séduisait l'hypocrisie de cette figure extatique!

Sous ces dehors agréables, sous ces apparences câlines, Saint-Just cachait une des natures les plus perverses dont l'humanité ait jamais eu à rougir. Nourri de l'étude de la Grèce et de Rome, il avait puisé dans les ouvrages de leurs auteurs le germe de

ces principes exclusifs dont l'application devait aboutir à la destruction et à l'anéantissement de tout ce qui existait. Brûlant de jouer sur la vaste scène du monde moderne le rôle de quelques-uns des personnages de l'antiquité, il adopta tous les vices des héros anciens, sans prendre aucune de leurs vertus.

Il voulait l'égalité absolue dans la société, et pour réaliser cette chimère, il eut égorgé l'univers entier. Il mit au service de son utopie les arguties d'une logique de cannibale, entremêlés de théories encyclopédiques et de traits d'histoire altérés : "Le roi n'est pas un citoyen,—avait-il dit lors du procès de l'infortuné Louis XVI;—c'est un ennemi qu'il faut traiter comme tel, avec la dernière rigueur : la loi n'existe pas pour lui!"

La vue du sang, prétendait-on, lui faisait horreur, et il ne voulait pas voir les victimes qu'il envoyait à la guillotine; mais cruel par système et par manie, il signait tranquillement, avec la joie que procure un devoir rempli, la condamnation de quiconque ne pensait pas comme lui et organisait ainsi le meurtre sans relâche et sans trêve.

Il voulait l'abolition de la peine de mort, à condition de la maintenir pour les adversaires de sa politique. Il déclamaient contre les instruments du supplice employés par les tyrans mais il se servait de ceux-ci pour se faire obéir et écraser tout être ayant le malheur de ne pas partager ses opinions. En immolant impitoyablement ses ennemis, il se flattait de conserver le pouvoir : "Les gens qui font des révolutions à demi, disait-il encore, ne parviennent qu'à se creuser un tombeau."

C'est obsédé par ce désir effréné de domination, qu'il conçut l'idée sauvage et barbare, que la supposition de folie peut seule excuser, de perdre tous ceux qui lui portaient ombrage, n'eût-on point de motifs pour les suspecter.

La Providence, grâce lui en soient rendues! ne lui laissa pas le temps d'accomplir cette ignoble besogne. Le couteau égalitaire eût bientôt raison des monstres qui le maniaient si facilement.

Saint-Just avait pris à tâche d'imiter jusqu'à la singerie, mais extérieurement s'entend, les personnages de l'histoire ancienne avec lesquels il voulait s'identifier. Ainsi, il affecta une sévère rigidité des mœurs et se décerna lui-même le titre de vertueux. Toutefois, nul n'ignore que lorsqu'il rentrait dans la vie privée, cet Héliogabale et ce Caracalla au petit pied, échappé aux regards de la multitude, passait des nuits entières au milieu de la plus crapuleuse dépravation.

Il est à remarquer, raconte quelque part Charles Nodier, que ce rigoureux Spartiate n'a pas seulement sacrifié aux grâces; il a sacrifié à la volupté la plus érotique.

M. de Lamartine dit de son côté, dans son livre des "Girondins" que ce jeune homme semblait avoir dépouillé toute sensibilité humaine pour personifier en lui la froide intelligence et l'implacable impulsion de la Révolution. Il n'avait ni regards, ni oreilles, ni cœur pour tout ce qui paraissait faire obstacle à l'établissement de la République universelle.

Rois, trônes, femmes, enfants, vieillards, tout ce qui se rencontrait entre ce but et lui devait disparaître sans pitié.

Ses écrits attestent que la perturbation de son esprit ne cédaient aucunement à la cruauté du cœur.

Saint-Just, ne craignons pas de le reconnaître, fût l'apôtre du fanatisme et l'un des plus mauvais génies de 1793.

Tel était l'homme que Mme de Fergenne se flattait pourtant de pouvoir intéresser au sort de son mari. Autant aurait valu, certes, essayer de corrompre un marbre ou de couper les griffes à un jaguar.

Ainsi que l'avait pressenti le docteur, elle fut longtemps avant d'obtenir l'accès du farouche conventionnel. Lorsqu'enfin une sorte de vieille duègne l'eût introduite, elle aperçut Saint-Just, qui, assis devant une table couverte de nombreuses liasses, griffonnait de larges carrés de papier.

La figure douce et mélancolique du jeune avocat rassura d'abord la tremblante Suzanne; mais sa confiance s'affaiblit vite, quand, sans la saluer, sans même lever les yeux vers elle, l'étrange individu qu'elle venait implorer lui demanda d'un ton sec et bref:

—Que me veux-tu?

Un moment interdite, Mme de Fergenne hésita à répondre; mais rassemblant tout son courage, et se rappelant la cause sacrée qu'elle venait défendre, elle répondit d'une voix ferme:

—La grâce de mon mari, injustement condamné à mort; et elle fondit en larmes.

Saint-Just haussa dédaigneusement les épaules et continua d'écrire. Sa sollicitieuse le regarda avec inquiétude.

—Gervais, pensa-t-elle, aurait-il dit vrai?

Loin de pouvoir le toucher, ne parviendrai-je même pas à m'en faire écouter?

Elle attendit, brisée de douleur, que le tyran, importuné de sa présence, la renvoyât: elle aurait profité de cet instant pour lui renouveler sa prière.

Dix minutes se passèrent et Saint-Just, absorbé par on ne sait quel mauvais dessein, semblait ignorer qu'une étrangère se tenait debout en face de lui. La comtesse sentit les sanglots l'étouffer à sa gorge; la sueur dégouttait de son front et ses jambes s'affaissaient sous le poids de son corps; elle avait peine à se tenir droite. Enfin, n'en pouvant plus, elle s'approcha doucement de la table où se prélassait son candide bourreau:

—Monsieur, fit-elle avec humilité, si je vous gêne, je vais me retirer.

Dans son trouble, elle avait totalement oublié le "tu" officiel et le "citoyen" de rigueur.

—Citoyenne, répliqua l'aimable régicide, appuyant avec une affectation railleuse sur cette épithète, je ne t'ai pas donné cela à entendre, je suppose; mais sache que la République, à qui je consacre tout mon temps, ne peut sans moi marcher dans la voie de l'utile et du grand.

La comtesse rougit elle se rappelait les recommandations de Gervais. Elle reprit cependant:

—Oh! citoyen, je n'ai qu'un mot à dire... Si tu daignais m'écouter...

Quiconque aurait entendu Mme de Fergenne employer le langage révolutionnaire eût eu pitié des efforts de la pauvre femme, à se servir d'expressions si peu usitées par elle. Mais Saint-Just avait l'air d'y prendre un plaisir extrême. Laisser debout, pendant une grosse demi-heure, une "civedant", et insulter par de froides

railleries à la noble infortune d'une servante de l'ancien régime, n'était-ce pas mériter dignement de la patrie?

—Quel est ton nom? se décida-t-il à lui demander d'un ton patelin.

Il ne le savait que trop bien, le fourbe!

—La citoyenne Fergenne, répondit faiblement Suzanne, fidèle cette fois à l'avis du prudent Lucien.

—Ah! ah!... la citoyenne Fergenne, ricana le député de l'Aisne en se tordant sur son siège. Une "ex-de?" ci-devant comtesse, n'est-ce pas?

Saint-Just était loquace ce jour-là: d'ordinaire, muet comme oracle qui se respecte, ou, s'il parlait, sentencieux comme un axiome et sec comme une formule algébrique, il se laissait aller au courant d'une certaine façon. La joie qu'il éprouvait de voir ses pages sur les "institutions républicaines", toucher à leur terme en était cause.

Mme de Fergenne, de plus en plus troublée, répondit un oui presque intelligible.

—Et que vient faire chez l'intègre Saint-Just la comtesse de Fergenne? reprit le tribun avec un sourire diabolique.

L'infortunée ne sentit point le fiel du sarcasme et l'interrogation grimaçante de Saint-Just, ramena soudain la confiance dans son âme.

—Mon mari, dit-elle avec émotion, est prisonnier à Saint-Lazare, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il doit être exécuté demain. C'est sa grâce que je viens implorer à vos genoux.

—A-t-il conspiré contre la République?

—Non, jamais.

—Il n'a donc rien à se reprocher?

—Oh! certes, non: personne n'est moins coupable que lui.

—Pourquoi a-t-il été arrêté, alors? S'il eût été innocent, du reste, citoyenne, répliqua dogmatiquement Saint-Just, on ne l'eût point condamné. La justice préside aux arrêts de la République, et nul n'oserait la violer.

Il y eut un court silence.

Satisfait de sa phrase, l'orateur reprit avec l'entrain d'un chat qui joue avec une souris:

—Mais, voyons, ton mari n'a-t-il pas été au service du tyran Capet?... Colonel des dragons, n'a-t-il pas tiré l'épée contre le peuple? Dans la soirée mémorable du 10 août, par exemple, n'est-ce pas lui qui a chargé les défenseurs de la liberté, les ennemis du despotisme et des privilèges? N'est-ce pas lui en un mot qui a massacré l'élite des bons citoyens?

Tout cela était débité de ce ton aigre-doux qui trompe parfois les plus clairvoyants et que les malheureux interprètent toujours en leur faveur.

Mme de Fergenne, cependant, ne répondit point.

—Eh bien! continua l'hypocrite après une pause, tu ne répliques rien? Pourtant je ne demande pas mieux que de t'être agréable, si c'est possible en le sauvant.

—Le sauver!... s'écria la comtesse ivre de joie à ce mot magique, en tombant aux pieds de Saint-Just. Le sauver! répéta-t-elle en délire. Oh! oui, monsieur, faites-le... Je savais bien que vous êtes bon... Si vous le connaissiez, vous ne pourriez que l'aimer. Rendez Joseph à mon amour, et vous aurez fait deux heureux qui ne cesseront de prier le ciel pour qu'il exauce tous vos vœux.

Le mouvement suppliant de Mme de Fergenne flatta l'amour-propre du ré-

volutionnaire qui malgré la haine qu'il avait vouée à l'aristocratie, n'était pas fâché de voir un de ses plus dignes représentants dans une attitude aussi humble devant lui. Pour la première fois, il déposa sa plume, regarda sa visiteuse, et aussitôt un éclair passa dans ses yeux.

L'admirable beauté de la comtesse surprenait cette nature corrompue et blasée.

Sans relever la jeune femme, il lui prit les deux mains et les tint pressées dans les siennes. Puis il lui dit de sa voix la plus douce :

— Tu l'aimes donc bien, ton mari ?

Un regard plus éloquent que toute parole humaine fut la seule réponse qu'il obtint.

— Et tu serais grandement affligée de devoir te séparer à jamais de lui ? ...

— Je mourrais, s'il en était ainsi, répondit simplement la comtesse. Mon époux est tout pour moi sur la terre... Sans lui, l'existence ne m'offrirait plus aucun charme.

— Qu'a-t-il donc fait pour t'inspirer tant d'amour ?

— Ce qu'il a fait ? s'exclama Suzanne, que le souvenir du comte suffisait pour animer, il a été mon ange gardien depuis notre mariage jusqu'à ce jour.

Saint-Just, tout à coup, se leva et écrivit quelque chose sur une feuille de son bureau. Cette feuille de papier était la liste des victimes qui devaient être exécutées dans la journée même, — mercredi, — et ce quelque chose était le nom du comte Joseph de Fergenne. Après quoi, il revint calme et souriant près de la comtesse et lui reprenant les deux mains :

— Continue, mon enfant, fit-il, raconte-moi ton roman; il doit être touchant.

La jeune femme ne connaissait point l'ironie, Saint-Just, d'ailleurs, avait l'air si franc, si bien disposé ! Raconter son histoire, n'était-ce pas exalter son mari et lui attirer la bienveillance de son redoutable auditeur ?

— Représentez-vous, commença la comtesse enthousiasmée, une pauvre orpheliné, privée de ses parents dès l'âge le plus tendre, abandonnée du reste de sa famille, ne connaissant d'autre protection que celle des religieuses qui l'ont pieusement élevée, mais qu'elle doit quitter sous peu, et forcée de vivre parmi des inconnus d'un travail aussi pénible qu'ingrat.

— Au milieu de ces préoccupations du présent et de ces incertitudes de l'avenir, elle trouve tout à coup un ami dévoué, digne de confiance et de sa tendresse. Cet ami devient son époux. A partir de ce jour, la pauvre abandonnée est la plus heureuse des femmes et des mères. Voilà mon histoire.

— Grâce pour celui à qui je dois tout !

Mme de Fergenne était radieuse en s'exprimant ainsi. Ses beaux yeux, où se lisaient un profond amour et une tendre supplication, brillaient d'un éclat indicible et ses joues pâlies se rosaient légèrement sous l'empire de l'émotion.

Saint-Just émerveillé la contemplait avec une vive admiration non dissimulée.

— Eh bien, cela dépend de toi seule, mignonne, dit-il enfin en réponse aux derniers mots que la jeune femme venait de prononcer... Si tu voulais me prouver la reconnaissance...

— Oh ! monsieur, si vous sauvez mon mari, je vous serai reconnaissant toute ma vie, répondit naïvement Mme de Fergenne.

—Ah! vraiment! reprit le tribun. Alors, il y a peut-être moyen de s'entendre. J'ai écrit dans le livre que je viens de faire paraître: "L'homme et la femme qui s'aiment sont époux."

Instinctivement le rouge monta au visage de la comtesse qui, se rappelant les avertissements du docteur, demanda froidement:

—Que voulez-vous dire, monsieur?

—Oh! ne nous fâchons pas, la belle enfant! Ce ne serait pas le moyen de sauver ton mari. Je veux dire ceci: Je suis libre.. tu es libre... tout le monde est libre... finies les vieilles lois tyranniques qui entravaient le progrès! Rompus les liens qui ôtaient à l'homme sa dignité et son libre arbitre!.. Tu es belle, jeune, charmante, adorable, romps avec tes préjugés ridicules, divorce, et je te prends pour épouse.

"A cette condition, ton mari est libre".

Suzanne se leva, blême d'indignation, poussa un cri d'horreur et se précipita vers la porte.

—Ah! c'est ainsi que je te fais peur! reprit sourdement Saint-Just.

Il allait la poursuivre, quand une petite ouverture qui donnait sur une pièce voisine s'ouvrit brusquement et livra passage à une mégère autre que celle qui avait introduit Mme de Fergenne. Elle fixa sur la comtesse un regard hébété où perçait toute la haine de la jalousie, et s'adressant au jeune homme:

—Qu'est-ce que cette femme? demanda-t-elle avec colère.

Mme de Fergenne ne voulut point en entendre davantage, et ouvrant la porte, s'envola plutôt qu'elle ne s'enfuit de cette maudite maison, où elle eût mieux fait de ne jamais entrer.

Saint-Just était resté parfaitement

calme pendant toute cette scène. La nouvelle venue poursuivit:

—C'est sans doute quelque ci-devant qui vient demander la grâce de son frère ou de son mari?... J'ai deviné juste, je le vois, à ton rire amer. Eh bien, elle me déplaît fort cette belle... Il faut que j'en sois débarrassée, entends-tu?

En même temps, elle jetait un coup d'œil sur la liste de proscription où le nom de Fergenne était fraîchement tracé.

—Ah! je ne me trompais pas, acheva-t-elle, c'est bien une aristocrate. Il faut qu'elle meure. Pour ce qui est de l'homme qu'il vive ou non, peu m'importe! mais expédie la femme le plus tôt possible... ou élargis-les tous les deux; ils s'aiment, ils regretteraient d'être séparés de n'importe quelle façon!..

Elle eût pu continuer longtemps, si Saint-Just n'eût mis fin à sa harangue en lui disant d'un ton absolu:

—Laisse-moi; j'ai à travailler.

—N'oublie pas ce que je t'ai dit, marmotta en se retirant l'affreuse déité républicaine.

—Cela dépendra de la "petite" murmura Saint-Just à part soi, quand elle fut partie.

Et comme, en somme, il ne voulait point recevoir d'ordre de qui que ce fût, il raya de la liste funèbre le nom de M. de Fergenne.

—Demain, il sera toujours temps de m'occuper de ce traître, convint-il en lui-même, et d'ici là, j'imaginerai bien un prétexte pour captiver sa séduisante moitié.

Un soupir léonin ponctua cette espérance.

Puis il oublia l'un et l'autre, et acheva tranquillement son code de sang.

VI

La reconnaissance d'un grand cœur

Lucien Gervais, dont la raison froide et réfléchie n'avait pas pu un moment partager les illusions de Mme de Fergenne, ne s'était pas trompé sur l'issue de la démarche qu'elle allait tenter près de Saint-Just. Aussi, tout en admirant sans réserve l'héroïque résolution de la jeune femme, n'avait-il pas négligé de l'avertir loyalement des dangers multiples auxquels elle s'exposait.

—Son cœur la pousse, se disait-il, la plaignant en silence; mais aujourd'hui, plus que jamais, c'est la tête qui doit nous conduire: la Révolution a aboli le sentiment de tous les élans généreux.

Aucune considération n'étant parvenue à arrêter l'intrépide comtesse, le docteur, que l'expérience des choses et des hommes avait rendu quelque peu pessimiste, avait pressenti qu'une catastrophe résulterait de la démarche de Suzanne. Seulement, pour ne pas effrayer davantage la courageuse épouse, il eût soin de n'en rien dire et attendit patiemment son retour de chez le fameux tribun.

Il était plus de onze heures lorsque Mme de Fergenne rentra. En la voyant se jeter, défaite et abattue, sur le premier siège qu'elle rencontra et pleurer à chaudes larmes sans proférer un mot, Gervais crut inutile de l'interroger.

La comtesse rompit enfin le silence:

—Mon Dieu! mon Dieu!... soupira-t-elle avec l'accent d'un morne désespoir.

—Que ne m'avez-vous écouté!

—Hélas! oui, vous ne m'aviez que trop bien dit la vérité, mon ami. Saint-

Just est un monstre!... Je fus une demi-heure avant d'en recevoir une réponse; puis il me demanda le but de ma visite, énuméra en ricanant les prétendus crimes de mon mari, et finit par m'enlever tout espoir. Puis, changeant de tactique, il feignit tout à coup de s'intéresser à moi, me fit raconter mon histoire et m'affirma que si je voulais divorcer et l'épouser, il sauverait mon mari.

—Naturellement, je me suis contentée de hausser les épaules.

—A ce moment, entra une femme qui paraissait exercer sur Saint-Just une grande autorité. Elle était belle; mais il y avait dans son regard je ne sais quoi de dur et de cruel qui faisait mal. Dès la première parole qu'elle prononça, je jugeai ce qu'elle devait être et m'en sauvai. Connaissez-vous cette personne?

—C'est, sans doute, Henriette Lebas, la sœur du fougueux conventionnel de ce nom.

—Mais mon mari, mon cher Joseph, que va-t-il devenir maintenant? reprit la comtesse. Vous ne parlez pas, docteur? Oh! je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

—Que voulez-vous que je fasse? Je vous le demande? Vous avez tenté une démarche décisive et elle a échoué... Je l'avais essayée avant vous, sans plus de succès: Que vous reste-t-il?

—La mort! murmura Mme de Fergenne d'une voix lente et sépulcrale.

Gervais ne répondit rien.

—Oh! non; cela ne se peut pas, reprit aussitôt la comtesse avec exaltation. Le laisser mourir et lui survivre... jamais! Dussé-je me sacrifier à sa place... Mais quoi? que dis-je?... Une idée subite me vient.

Et, à travers ses larmes, étincelait de nouveau l'arc-en-ciel de l'espérance.

Le docteur ne put s'empêcher de soupirer; mais Suzanne qui, à la perspective de la délivrance de son époux, oubliait toutes ses tribulations, ne s'en aperçut point.

—Il y a un moyen, mon ami, continua-t-elle avec transport : moyen difficile, mais possible, si vous voulez bien me seconder.

—Ma vie appartient au comte comme à vous, madame, répondit Lucien avec conviction. Voyons ce moyen.

—C'est de faire évader mon mari.

Le docteur bondit sur sa chaise et regarda la comtesse d'un air stupéfait.

—C'est tout ce que vous avez à nous proposer? répliqua-t-il profondément déçu.

—Eh bien! ce moyen ne vous semble-t-il pas excellent?

—C'est un expédient bon à employer dans les romans; mais qui, en l'an II de la République une et indivisible, me paraît tout à fait impraticable.

—Vous avez donc pris à tâche de me détourner de tous les projets qui peuvent sauver Joseph?

—Non, madame; je veux seulement vous prévenir des difficultés qui les entraveront, afin que vous soyez préparée aux déceptions en cas d'échec.

—Mais pour réussir cette fois que faut-il? Gagner coûte que coûte un géôlier et procurer un déguisement au comte pour le rendre méconnaissable; le voilà libre! Rien de plus faisable...

—En théorie, soit; mais en pratique et loin des rêves de votre imagination, dans l'état actuel des choses, avec les obstacles existant et en présence des

milliers d'espions qui parcourent Paris en tous sens, une évansion est radicalement impossible. Je m'étonne même qu'une telle résolution ait pu vous venir.

—Pourtant, docteur, si vous voulez, vous pourriez tout.

—Moi, madame! Comment?

—Vous connaissez le directeur de Saint-Lazare; il vous a laissé pénétrer jusqu'à mon mari... Peut-être que grâce à lui...

—Emouvoir ce gardien... Autant vaudrait vouloir toucher Robespierre! C'est le pendant exact du savetier Simon, le tyran du roi et de la reine et le bourreau de leur jeune fils, l'infortuné dauphin.

—Cependant en lui achetant le comte son pesant d'or...

—Le corrompre!... C'est un enragé républicain dans le sens le plus mauvais du mot; il est barbare autant par goût que par habitude.

La comtesse n'insista pas; la tête cachée dans ses deux mains, elle sanglotait à fendre le cœur. Au milieu de ce déchirement suprême, Gervais l'entendit pourtant, se parlant à elle-même, s'écrier avec désespoir:

—O mon Joseph! j'avais juré de te sauver; tes ennemis sont plus forts, plus puissants que moi: pardonne-moi, si je dois manquer à mon serment!...

Emu de pitié, le docteur se repentait presque d'avoir détruit l'espoir suprême de Mme de Fergenne: l'espoir, cette consolation des affligés à laquelle ils s'attachent avec une ardeur pareille à celle du malheureux naufragé se cramponnant à sa dernière planche de salut.

Il ne voulut point se laisser vaincre en courage par une femme, et reprit

après un silence de quelques secondes :

—Je vous ai, madame, franchement exprimé mon opinion sur la ressource dont vous vouliez faire usage pour sauver M. de Fergenne; je vous le répète, votre projet est insensé; ne croyez pas pourtant que je cherche pour cela à l'entraver. Je tiens, au contraire à vous aider de tout mon pouvoir.

—Ah! merci, mon ami; je n'attendais pas moins de votre générosité. Vite, que faut-il faire?

—Etre calme d'abord, demeurer près de votre enfant et me laisser agir.

—Vous nourrissez donc encore quelques espérances?

—L'espérance que l'on ne fonde que sur une chance est bien faible. N'importe! s'il vous est agréable que cette chance soit courue, je m'en chargerai. Vous pouvez vous retirer de la scène; mon rôle commence.

—Oh! sublime ami! s'exclama la comtesse attendrie, en lui pressant les mains avec effusion: au milieu de ma douleur, vous seul me soutenez, me ranimez, me consolez. Vous modérez mon zèle quelquefois trop ardent; vous me remettez sur la voie quand je vais m'égarer, vous raffermissez mon courage quand il est ébranlé... Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas?

—Vous, madame, répondit Lucien simplement, vous ne me devez rien; c'est moi qui dois tout au noble comte de Fergenne.

Comme il se disposait à sortir:

—Encore un moment, homme généreux, ajouta-t-elle avec un accent de supplication irrésistible.

—Avant de me quitter, dites-moi, je vous en conjure, sur quoi repose votre espoir. Que pendant votre absence, je puisse avoir quelques idées riantes,

vous suivre du regard et m'associer à votre action!

—Mieux vaudrait peut-être me taire et ne pas fatiguer votre cerveau à évoquer un tableau qui émerge à peine de l'ombre; mais enfin, je me mets à votre place et comprends votre anxiété. Voici donc, madame, ce que je compte entreprendre:

—Vous vous souvenez de mon domestique Colin, l'espèce de malotru dont vous n'eûtes guère à vous louer lors de la visite que vous me rendîmes hier. Son frère, qui, au commencement de la Révolution, a adopté, selon la mode actuelle, le nom antique de Brutus, est un farouche patriote, antichrétien, antiaristocratique, antiroyaliste, ennemi juré en un mot de tout ce qui ne sent pas le régime nouveau; cruel sans méchanceté et cynique sans passions; ayant, je crois, conservé au fond du cœur un reste de droiture et de générosité que son républicanisme n'a pu entièrement étouffer.

—Quoi qu'il en soit c'est de lui que dépendra l'issue de notre projet. Trois circonstances concourent fort à propos à nous le rendre favorable. Je l'arrachai il y a deux ans, à la mort, et il me jura, dès ce jour, un dévouement absolu; je vais être à même de l'éprouver aujourd'hui.

—Ensuite, il aime passionnément la fille du geôlier de Saint-Lazare, une honnête et douce enfant que son ivrogne de père injurie, rudoie et bat sous le prétexte le plus futile. Il l'empêche même d'épouser Brutus qui, dit-il, n'est qu'un va-nu-pieds, tandis qu'il est, lui, directeur de la maison Saint-Lazare. C'est inconcevable ce que tous ces démocrates chérissent les honneurs! Ils n'ont chassé les tyrans que

pour se mettre à leur place et faire pis qu'eux.

— Pour en revenir à notre gardien, ce n'est en réalité qu'un brutal égoïste qui ne songe nullement au bonheur de son enfant, mais avant tout à ses propres aises. Toutefois, il voit d'assez bon oeil Brutus à cause de son civisme, ou pour mieux dire, de la folle exagération de ses principes.

— Enfin, et ceci est particulièrement heureux pour nos visées, Brutus, tout en se montrant partisan de l'égalité sans aucune distinction, à un faible très prononcé pour l'argent, et il se résignerait volontiers à devenir riche. Il faudra donc que je le décide à enivrer ce soir son grossier futur beau-père, afin qu'il profite du moment où les fumées du vin l'empêcheront d'y voir clair pour faire évader notre cher prisonnier. Tel est, madame, le coup de dés que je vais risquer. Réussira-t-il? Voilà la question!

— Il réussira, docteur, une voix secrète me l'affirme, répondit la comtesse pénétrée d'enthousiasme pour le chevaleresque ami qu'elle avait un instant méconnu. Oh! merci encore une fois au nom de mon mari, de mon fils, de moi surtout... et que Dieu vous conduise!

— Vous me remercierez, madame, si le succès couronne ma tentative; jusque-là, je compterai n'avoir rien fait. Maintenant, s'il vous plaît, à quel prix puis-je acheter le concours de Brutus, si tant est que je parviens à le décider en notre faveur, et si la proposition de tirer hors de péril un aristocrate ne lui répugne pas trop?

— Donnez-moi la somme qu'il fixera lui-même: toute ma fortune, s'il l'exige, pourvu que Joseph soit mis en sûreté.

— Mais l'avenir, madame...

— Il n'en est plus pour moi sans mon mari: et je sacrifierais sa vie à un misérable détail d'argent!... Qu'importe la pauvreté, si l'on est réuni à celui qu'on aime! Aussitôt M. de Fergenne sauvé, nous passerons en Angleterre; je suis jeune et n'ai point oublié les leçons du pensionnat: j'imiterai les autres émigrés, et mon travail suffira pour subvenir à notre existence. Je suis forte, docteur; et sachez bien que je le serai doublement quand je travaillerai pour mon époux et pour notre Arthur.

— Noble cœur! pensa Gervais, ému malgré lui, en entendant ces douces illusions de l'amour.

Puis il ajouta tout haut:

— Il ne me reste plus, madame, qu'à prendre congé de vous et à vous recommander le plus parfait silence. Je reviendrai dans quelques heures vous apprendre si les vents nous sont propices, et alors nous aurons à régler plusieurs autres dispositions selon ce que le sort déterminera.

— Que le ciel, ami, récompense votre superbe conduite! lui dit la comtesse pendant qu'il se retirait.

— Qu'il protège avant tout ma téméraire entreprise! répondit à part soi l'incrédule docteur, tandis qu'il se dirigeait rapidement vers son garni de la rue de la Pépinière.

VII

La... ou plutôt le mémoire d'une petite âme

— Colin! Colin!... cria Gervais en arrivant chez lui, lorsque, après avoir cherché le carabin par tous les coins et recoins de sa modeste demeure, il n'en eut trouvé nulle trace.

Le grotesque personnage parut enfin.

Le docteur ne voulut pas perdre un temps précieux à l'admonester et entra immédiatement au cœur de la question.

—Colin, fit-il, cours chez ton frère et amène-le moi le plus vite possible.

—Je suis pressé et aujourd'hui chaque minute est une heure. Il faut qu'il soit ici dans un quart d'heure au plus tard.

L'officieux sortit sans dire mot et exécuta, avec toute la promptitude dont il était capable, l'ordre de son maître. Gervais n'en eut pas moins le loisir de s'impatienter de sa lenteur et regarda mille fois par la fenêtre s'il ne voyait pas poindre le sévère Brutus se dirigeant du côté de son domicile.

Enfin, il respira; le pas lourd de Colin, retentissant dans l'escalier, lui annonça le retour de son commissionnaire, et, un moment après, un grand et fort gaillard, coiffé, comme son frère, du bonnet rouge, à l'œil farouche et à la figure rébarbative, pénétra à son tour dans la chambre.

Brutus portait dignement son nom.

Il serra familièrement la main du docteur, en se jetant sur un siège:

—Que veux-tu de moi, ami citoyen? demanda-t-il sans plus de gêne à Lucien.

—J'ai à causer avec toi d'une affaire importante, répartit Gervais, en fermant la porte à double tour.

Puis, s'asseyant tout près du sombre républicain, afin de pouvoir mieux lui parler à voix basse:

—Ecoute, poursuivit-il, voici en deux mots la chose: un de mes amis est détenu à Saint-Lazare. Il doit être exécuté demain; je voudrais le faire évader ce soir.

Le front de Brutus se rembrunit.

—C'est sans doute quelque chien

d'aristocrate? interrogea-t-il brusquement.

—Précisément, répondit le docteur, sans avoir l'air de remarquer la mauvaise humeur de son partenaire... Mais il est mon ami, et pour lui je verserais tout mon sang.

—Et qu'exiges-tu de moi?

—Que tu prêtes la main franchement et loyalement à un projet que j'ai conçu et qui ne peut réussir que par toi.

—Et quel est-il, ce projet? reprit Brutus, se rengorgeant et flatté de l'importance qu'on lui attribuait.

—Il est bien simple. Tu es l'ami de Jean Renaud, le geôlier de Saint-Lazare, et plus encore de sa fille, circonsance qui n'est pas à dédaigner.

—Ne t'amène-t-elle pas, d'ailleurs, souvent à la prison. Ce soir, tu t'y rendras donc comme d'habitude, et, tout en causant des affaires de la République, tu auras soin de verser au vieux soulard forces rasades du respectable rhum de la Jamaïque dont il aime tant à s'injecter le gosier, et que tu apporteras à cette fin. Pour activer les effets de cette généreuse liqueur, tu jetteras à la dérobée dans son verre une poignée d'une poudre soporifique que je vais te remettre, et quand l'honnête pochard sera endormi, tu prendras le trousseau de clés appendu à sa ceinture, puis tu te glisseras à pas de loup vers le guichet n° 57. Une fois en présence de mon protégé, tu lui remettras ce billet qui l'instruit de mes dessins. Il passera alors rapidement ces vêtements d'ouvrier, sans oublier la carmagnole et le bonnet rouge, tu lui ouvriras à la hâte la porte, il traversera inaperçu le groupe de soldats du corps de garde, et il sera libre.

—Parole de Brutus, s'exclama le patriote mal à son aise, c'est plus fa-

cile à dire qu'à exécuter. Se faire pincer, risquer sa peau, et tout cela pour un aristocrate!

—D'abord, mon cher, répliqua Gervais, pour Brutus il n'est rien d'impossible: et puis, en sauvant mon ami, c'est moi que tu obliges.

—C'est bien ainsi que je raisonne; mais moi, un vrai, un sincère républicain, l'ennemi des nobles et de tous les suppôts de la tyrannie, moi l'admirateur, le partisan, l'intime de Robespierre et de Marat, de Desmoulins, de Carrier, j'irais sauver un aristocrate!... Avoue que l'idée est drôle. Quel est-il au moins, cet ami?

—Nous y voilà, pensa Lucien, qui eut préféré taire le nom du condamné... C'est le comte de Fergenne.

—Le comte Joseph de Fergenne, n'est-ce pas? rugit le démocrate qui, à ce nom abhorré, grinça des dents. Cet exécration dragon, ce bourreau du peuple, ce...

Un haussement d'épaules très significatif du docteur en imposa à Brutus. Il eut honte de son emportement en se rasseyant:

—Ami citoyen, poursuivit-il, c'est cet homme-là que tu veux faire évader?

—Pourquoi pas? répondit Gervais d'un ton dégagé. S'il est mon ami, que t'importe le reste?

—Voyons, doutes-tu de la solidité de mes opinions?

—Assurément non, et voilà pourquoi je m'étonne...

—Tu devrais plutôt comprendre que j'ai des motifs impérieux, sacrés, pour agir comme je le fais.

—Soit, tu es son ami; moi je le déteste.

—Sauve-le pour m'obliger.

—Impossible.

Le docteur ne s'étonna pas de la réponse du républicain. Il l'attendait; mais n'étant pas à bout de ressources, il ne se tint pas pour battu.

—Tu aimes toujours la fille de Jean Renaud? dit-il en le regardant en face.

—Eperdûment! s'écria Brutus qui, à la seule pensée de la belle enfant, frissonnait d'amour.

—Eh bien! mets-toi à la place de M. de Fergenne et suppose que ta Claudine attende dans les larmes le moment de ta délivrance. Que ne ferais-tu pas pour l'homme qui te rendrait à sa tendresse?

—Beaucoup! répondit Brutus, visiblement impressionné.

Mais, se ravisant aussitôt, il trouva une distinction d'une subtilité toute pudique et y ajouta une réflexion digne des meilleurs républicains:

—Claudine et moi, nous sommes de vrais enfants du peuple, tandis que Fergenne est un aristocrate et sa femme aussi: il est donc juste qu'ils souffrent doublement.

—Tu n'es pas un bourreau, toi, cependant ne put s'empêcher de lui décocher le docteur révolté de cette dureté implacable de caste.

—Non, certes; se hâta d'avouer Brutus; mais je suis un bon patriote.

—Brutus! acheva Gervais, après un moment de réflexion, tu m'as parlé jadis de reconnaissance; c'est l'instant, ou jamais, de la montrer.

—Ma reconnaissance, dit vivement le républicain, est pour toi sans bornes. Jamais je ne pourrai oublier que c'est à tes soins que je dois la vie.

—Je sais que rappeler un service rendu, c'est en perdre le mérite: mais en fut-il ainsi pour moi, je le ferais pour sauver un ami, et certes, cette

considération est déterminante. Pourquoi me veux-tu du bien, dis ?

— Parce que, sans y être contraint, tu t'es intéressé à moi et as sauvé mes jours.

— Tu crois donc que cela vaut quelque gratitude ?

— Qui oserait soutenir le contraire ?

— Et tu mettrais en pratique ce que tu énonces si bien en théorie ?

— Pour toi, oui. Demande ce que tu veux je suis à tes ordres. Tiens, citoyen Gervais, si tu étais à la place de ce Fergenne, foi de Brutus ! avant trois heures tu serais libre.

— Eh bien ! si tu te crois ainsi lié envers moi, sache que je ne le suis pas moins envers M. de Fergenne. Apprends que, sans lui, je ne serais probablement pas ce que je suis. Il n'avait que dix-sept ans, quand, rentrant un soir au château, il trouva à la grille un enfant abandonné, à peine âgé de quelques jours. Il le recueillit, lui donna les noms de Lucien Gervais, l'instruisit et l'envoya plus tard suivre le cours de médecine, science pour laquelle le jeune homme montrait d'heureuses dispositions. C'est là que je me liai avec plusieurs personnages influents ont je ne tardai pas à partager les doctrines. Les bienfaits du comte ne s'arrêtèrent pas encore. Lorsque je fus en état de pourvoir seul à mon existence, et que je refusai toute pension ultérieure, il me remit une somme de vingt mille écus que je fus forcé, presque malgré moi, d'accepter. Tu vois que mon ami pour le prisonnier de Saint-Lazare n'est pas sans fondement, et que l'honneur, à défaut même d'autre mobile, me commande de tout hasarder pour son salut.

— Je ne te désapprouve pas, ami docteur ; mais les mêmes motifs n'existent pas pour moi.

— Ils existent, mais indirectement. Si, grâce à M. de Fergenne, je n'avais pas acquis le savoir nécessaire pour guérir un malade, aurais-je pu l'arracher à la mort, quand tous les médecins l'abandonnaient ?

N'eût été le fantôme d'aristocrate qui donnait le vertige au pauvre républicain, il se fut sans doute rendu aux raisons de celui qu'il considérait comme son bienfaiteur ; mais un comte, un adepte de la monarchie, ne pouvait trouver grâce aux yeux d'un Brutus ; aussi eut-il un ricanement de mauvais augure :

— Bah ! pour un homme qu'il a tiré d'affaire, il en a tué des milliers, répondit-il, faisant allusion à la noble et courageuse résistance que Joseph de Fergenne avait opposée à la populace révoltée contre le Roi.

Gervais ne put se contenir davantage.

— Brutus, je t'ai rendu la vie et n'ai jamais réclamé un liard de toi ; j'ai pris ton frère à mon service, lui qui est chassé de partout, et je le traite avec indulgence et bonté ; je vous ai procuré, à toi une place lucrative, à Colin, un asile sûr ; et maintenant je te demande à mon tour un service que tu peux me rendre, sans te compromettre, si tu veux, et tu me refuses ?... Va, tu n'es qu'un ingrat !

Brutus baissa les yeux et ne sut que répondre.

— Tu es libre, continua Gervais sur le même ton ; mais à dater de ce jour, nos relations sont rompues. Sache, mon ami, qu'avant d'être républicain, on est homme.

— Attends un peu... balbutia Brutus, tu exiges que je sauve ton ci-de-

vant... je voudrais bien le faire pour toi, mais tu n'ignores pas que je suis loin d'être riche, et que si je perds ma soirée à ne pas travailler, les vivres me seront coupés.

—Ah! rigide patriote, c'est là que je t'attendais, murmura Lucien, qui devina le sens de ces paroles... S'il n'y a plus que cela qui te retienne, tu ne dois pas craindre de perdre au change; que tu réussisses ou non, tes peines te seront largement payées.

—Vraiment? dit Brutus, dont la prunelle s'alluma tout à coup.

—Voyons, combien te faudrait-il?

—Le comte est-il bien riche?

—Passablement, avoua le docteur avec un brin de défiance.

Brutus réfléchit quelques secondes.

—Eh bien, reprit-il ensuite, non sans embarras, persuadé qu'on allait rabattre au moins le dixième de ses prétentions, qu'il me donne dix mille écus.

—Soit, répondit le docteur sans élever d'objections, tu les auras.

Brutus le regarda d'un air hébété: cette facilité de composition le surprenait et il regrettait de n'avoir point demandé plus. L'attitude de Gervais l'enhardit.

—Pardon, je me suis trompé, fit-il presque sur-le-champ avec effronterie: c'est vingt mille écus que j'ai voulu dire.

—Les honnêtes gens que ces républicains! marmotta Lucien... Soit encore! tu peux compter sur moi, dit-il tout haut au quémandeur.

Cette fois celui-ci crut que le médecin voulait plaisanter. La perspective d'une telle fortune l'éblouissait. Il jeta sur Gervais un regard oblique, et haletant comme une personne agitée par la fièvre:

—Tu me promets bien sérieusement vingt mille écus? demanda-t-il au docteur.

—Je te les promets sur mon honneur. Le salut de M. de Fergenne vaut un pareil sacrifice.

Pour le coup le républicain maudit intérieurement le manque de courage qui l'avait empêché de demander trente, quarante, que dis-je? cinquante mille écus. Il se voyait déjà, nouveau Crésus, possédant d'immenses trésors, et prêt à écraser de ses dédains de parvenu cette engeance d'aristocrates qu'il allait pouvoir dominer demain.

—Eh bien! dit Gervais qui devina ses pensées, n'es-tu pas satisfait?

—Ma foi, répondit le disciple de l'égalité, les temps sont si durs et le jeu si dangereux: vingt mille écus pour sauver la peau d'un noble, c'est peu de chose.

—Mais songe donc, répliqua sournoisement le docteur, que de portefaix que tu es, tu deviens un riche propriétaire, et, d'ailleurs, il y a des limites à tout. Cependant pour te prouver que j'apprécie ton zèle, je consens à ajouter cinq mille francs, et puis, n'en parlons plus.

—Bravo! opina Brutus, sentant qu'il ne pouvait exiger davantage. Je ferai mon possible pour les gagner. Mais si j'agis, c'est uniquement par dévouement pour toi, car tu le sais, je ne tiens pas à l'argent.

—En effet, je viens de m'en apercevoir, grommela Lucien à part lui. Mais qui me répond de ta discrétion? interrogea le sceptique docteur d'un ton ironique.

—Ma gratitude pour Lucien Gervais, fit Brutus avec une fierté toute républicaine.

—Ton intérêt plutôt, se dit Gervais... Bien, ami citoyen, très bien.

C'est à huit heures qu'il faudra te mettre à l'œuvre. N'as-tu rien oublié de mes instructions?

—Non, je ne suis pas Colin, moi.

—Voilà la bouteille et le narcotique. A ce soir, donc. Entre huit et neuf heures, je me promènerai de long en large, dans les parages de la maison de Saint-Lazare.

Brutus serra la main du docteur et sortit; mais au moment où Lucien allait refermer la porte, l'excellent patriote reparut; il était pâle...

—Citoyen, dit-il d'une voix dolente qui fit sourire le médecin, si ton compte ne voulait pas payer la rançon promise...

—Il la paiera, assura le docteur plein de dignité; dût-il pour cela vendre son dernier lopin de terre. Gervais se porte caution pour lui.

La réponse satisfit le stoïque républicain, qui connaissait depuis longtemps les principes d'honneur de Lucien Gervais, et après qu'il eût salué, cette fois avec politesse, il s'éloigna.

Le docteur, de son côté, courut chez Mme de Fergenne.

VIII

Séparation nécessaire

La jeune femme priait, lorsque Gervais vint lui rendre compte du plein succès de sa négociation. Elle n'eût pas besoin de l'interroger pour l'apprendre: la figure rayonnante du bon docteur en disait assez.

—Oh! donnez-moi tous les détails, s'écria la comtesse en proie au plus pur bonheur, lorsque son dévoué serviteur l'eût mis en peu de mots au courant de ce qui s'était passé: je veux tout savoir.

—Vous savez maintenant le plus important, madame, Brutus s'est en-

gagé, moyennant 25.000 écus, à faire évader votre époux. J'avoue que je m'étais un peu flatté à son endroit et que je dois modifier à son désavantage le portrait que je vous en avais tracé.

J'avais cru avoir affaire à un homme probe, sinon tout à fait désintéressé... Il est d'une bassesse écœurante; amitié, amour, reconnaissance, sont lettre morte pour lui. Rien n'a fait impression sur cette âme de pierre; seul, l'appât de l'or a réveillé chez lui le sentiment... C'est un vrai "sans-culotte".

—Oh! n'en dites pas de mal, mon ami, interrompit Mme de Fergenne: il est bon, puisqu'il veut bien intervenir pour sauver Joseph.

—A présent, madame la comtesse, reprit le docteur, qui détourna la conversation pour respecter les généreuses illusions de ce noble cœur, il convient de prendre à l'avance certaines précautions qui doivent assurer notre succès, si le succès arrive.

"D'abord, il est impossible que le comte vienne nous rejoindre ici; les limiers du comité du salut public sont trop nombreux et trop actifs pour qu'il puisse espérer d'échapper longtemps à leurs recherches. J'ai songé à une bonne vieille femme du faubourg Montmartre, la veuve Bastien, dont la discrétion et le dévouement sont à toute épreuve. J'attendrai moi-même le fugitif aux abords de Saint-Lazare et s'il parvient à s'échapper, je le conduirai, sans désemparer, à cette modeste retraite. C'est là que vous irez le trouver et que vous aviserez ensemble aux moyens à employer pour mieux couvrir et assurer votre départ. Je viendrai aussi vous prendre, si vous le désirez.

—Noble ami! Comment pourrions-nous jamais reconnaître tant de dévouement? dit Mme de Fergenne chez qui se confondaient le bonheur, la gratitude et l'admiration.

En même temps, elle tendit sa main à Gervais qui la baisa avec respect.

—Il n'est pas question de reconnaissance entre nous, madame, reprit ce dernier avec la brusque franchise qui le caractérisait, mais bien du salut de mon propre bienfaiteur. D'ici là, nous ne devons pas nous occuper d'autre chose.

—Eh bien! quand le frère de Colin ne veut pas s'exposer sans compensation, vous ne demandez rien, vous, pour vous-même?

—Fi! madame! interrompit Lucien presque offensé. Ce républicain est une brute; moi, je suis un homme. Au reste, rendre un service vénal, c'est trafiquer de l'amitié, et n'est-ce pas vous, en somme, qui sauvez votre mari?

—Moi, mon ami! mais c'est vous qui vous êtes chargé de tout.

—Ce n'est pas moins vous, madame, qui êtes l'âme de notre entreprise; nous ne sommes que vos instruments. A force de prévoir les dangers et de calculer les obstacles, le plus fort devient pusillanime; il faut la tendresse d'une femme pour aborder et vaincre les difficultés... Mais revenons à nos moutons...

—Ne suis-je pas entièrement renseignée?

—Vous ne connaissez que le premier mot. Ce soir, il sera impossible d'agir avec le calme et la prudence nécessaire pour sauvegarder à la fois tous les intérêts qui sont en jeu. Il est indispensable, pour commencer, que votre fils soit au plus tôt porté chez la veuve Bastien.

—Me séparer de mon Arthur, docteur!...

—La situation l'ordonne, madame. La présence de cet enfant et les soins incessants qu'il réclame entreverraient plus tard notre marche et, pour réussir, il nous faudra la rapidité de l'éclair. Si nous étions poursuivis, ses cris nous trahiraient. D'ailleurs, Mme Bastien est mère elle vous remplacera près du petit Arthur.

—Puisqu'il le faut, soupira Mme de Fergenne, je ne m'y oppose point.

Elle appela la vieille et dévouée servante qui était chargée du bambin, et, le prenant pour un moment dans ses bras, elle dit à sa surveillante:

—Ma chère Jeannette, le docteur va vous indiquer où vous devez vous rendre avec Arthur. Différentes causes m'empêchent de vous suivre maintenant; mais ce soir, nous serons réunis.

Là-dessus, elle embrassa le doux ange avec ce transport absolu qui, chez certaines mères, devient un culte, et le remit enfin à sa gardienne.

—Je vous recommande encore une fois, le calme et le repos, intervint à son tour Gervais à voix basse. C'est à neuf heures que le comte peut être libre, si Brutus reste fidèle à son serment; je viendrai immédiatement vous l'annoncer. Préparez-vous en conséquence. Si à minuit je ne suis pas ici, il ne faudra plus m'attendre. Ce sera signe, hélas! que tout espoir est perdu.

—Non, ne songeons pas à cela, nous réussissons, fit Mme de Fergenne avec la confiance sereine de la jeunesse et de l'amour. Allez, mon ami, je vous attends, dans l'impatience et l'anxiété; et vous, ma bonne et fidèle Jeannette, veillez sur le trésor que je vous confie; je n'ai rien de plus pré-

cieux; mais je serai tranquille en le sachant près de vous.

Néanmoins par une de ces contradictions étranges de la nature humaine que le hasard n'explique point, et qui naissent le plus souvent d'un sentiment secret du cœur, au moment où la vieille servante, précédée du docteur, allait quitter la chambre, Mme de Fergenne s'élança d'un bond jusqu'à elle et, lui arrachant son enfant et le pressant sur son sein avec ivresse:

—Non, dit-elle, non, tu ne partiras point... Si j'allais ne plus te revoir!

—Mais, madame, objecta Lucien Gervais avec une douceur affectueuse, vous venez d'en convenir: près de nous, il n'est pas en sûreté.

—C'est vrai; folle que je suis! murmura la comtesse s'efforçant de sourire et essuyant ses pleurs en les dissimulant de son mieux.

Se faisant alors violence pour surmonter son émotion, elle rendit son fils à sa femme de confiance; puis, elle les suivit des yeux jusqu'au bas de l'escalier et rentra dans sa chambre, sans chercher à arrêter davantage les larmes qui s'échappaient en abondance de ses paupières.

Elle rassembla ensuite machinalement le peu d'objets qu'elle avait apportés de son château, les réunit en un paquet, et, pour vaincre cette agitation insurmontable qui s'empare instinctivement de chacun à l'approche d'un événement d'où dépend une destinée, elle se jeta à genoux, la tête plongée dans les deux mains afin de mieux s'abstraire dans sa méditation, et pria longtemps avec ferveur pour la délivrance de son mari.

Lorsqu'elle se releva, l'obscurité la plus complète l'environnait. Son esprit, dégagé de la terre et planant dans

les régions célestes, n'avait plus songé au cours rapide des heures, et le salutaire recueillement de la prière avait pour quelque temps versé sur son âme le baume consolateur de l'oubli. Elle tressaillit involontairement en se ressouvenant de la grave affaire dont le dénouement approchait à grands pas et alluma sa lampe à tâtons.

La pendule sonna neuf heures.

—Mon Dieu! s'écria Mme de Fergenne, respirant à peine, que ta force soutienne ceux qui sont mes amis et que ta bonté fasse triompher la justice et l'innocence.

L'émotion la força de s'asseoir.

Elle pria longtemps encore; mais à cette oraison sublime du sentiment vinrent se joindre quelques pensées pour l'avenir.

La prière, cette infatigable consolation qui ranime l'espérance dans le cœur, ramène aussi le calme dans l'esprit, et il semble que l'homme ainsi rasséréiné, chasse plus aisément les vagues terreurs et les sombres appréhensions qui le troublent.

Il en fut ainsi pour Mme de Fergenne. Déjà, dans son imagination, elle bâtissait tout un nouveau roman de félicité.

—Il est impossible, se disait-elle à part soi, plongée dans une de ces vagues somnolences qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, il est impossible que la combinaison du docteur échoue: tout est si bien prévu, pesé, calculé... Oh! quel bonheur quand nous serons réunis!... avec quelle ardeur je presserai Joseph dans mes bras!... Alors, nous fuirons au plus vite, loin de ces lieux maudits, ma pensée franchit l'espace, et je me vois déjà à Londres, la ville refuge de tous les proscrits. Là, plus d'espions à éviter, plus de sicaires à craindre.

« Nous serons pauvres, nos biens vont être mis sous séquestre ; mais qu'importe ! nous serons libres, du moins, et liberté passe richesse. Une petite mansarde suffira pour nous abriter. Nous y coulerons des jours exempts de soucis et de chagrins. Je m'offrirai à travailler dans les magasins ; je serai couturière, et Joseph que fera-t-il ? Oh ! mais rien ; je gagnerai assez pour nous trois... Ne dois-je pas maintenant bénir Dieu de m'avoir fait naître sans fortune et forcée ainsi dès mon enfance au travail ? Née dans l'opulence, je me serais peut-être adonnée à la paresse, et la misère devrait être notre partage.

« Ah ! maintenant, à mon tour, je pourrai faire quelque chose pour M. de Fergenne, pour celui qui fut mon protecteur, mon soutien, jusqu'ici. Comme le besoin me semblera être agréable ! Il sera sans cesse auprès de moi, pour m'animer par sa présence, par son amour surtout !... De temps en temps, un regard, un sourire, une parole trompant la monotonie de ma tâche me paieront au centuple les peines que je me donnerai.

« Et puis, notre cher petit Arthur assis sur les genoux de son père, viendra enlacer ses petits bras autour de mon cou pour m'embrasser... Oh ! Joseph ! que nous serons heureux !... »

En ce moment la pendule sonna dix heures.

— Déjà ! s'écria Mme de Fergenne. Une heure encore me sépare de notre réunion.

Et elle retomba dans les rêveries qu'elle caressait avec tant de confiance.

Soudain, deux coups discrets frappés à la porte l'arrachèrent brusquement à ces doux songes.

Elle se leva en sursaut et son visage s'anima d'une expression de joie indicible.

— Joseph est sauvé ! s'exclama-t-elle folle de bonheur.

Sa première pensée était pour son mari.

— C'est le docteur qui vient m'annoncer la bonne nouvelle et m'inviter à l'aller rejoindre.

Elle courut légèrement à la porte et l'ouvrit.

A peine eût-elle jeté un coup d'œil sur celui qu'elle s'était empressée de regarder comme le messager ardemment désiré, qu'une pâleur cadavérique envahit ses traits. Ses lèvres, qui venaient de proférer une joyeuse exclamation, firent entendre un cri horrible de désespoir.

Ses yeux hagards s'injectèrent de sang et parurent sortir de leurs orbites. Sa main retomba inerte à son côté, et par un mouvement de répulsion instinctive, elle recula de quelques pas et alla s'affaisser dans un fauteuil, découragée, anéantie.

L'homme qui se trouvait devant elle était Saint-Just.

IX

L'évasion

Dans la rue du Faubourg-Saint-Denis on voyait, à la fin du dix-huitième siècle, un grand édifice, à l'aspect sombre et hideux. C'était la prison Saint-Lazare.

Ancien prieuré, où les rois de France s'arrêtaient parfois en se rendant à Saint-Denis, l'informe bâtiment avait successivement été transformé en caserne royale, en prison d'Etat et enfin en maison de correction.

La Révolution, qui avait aboli les saints, l'appela la maison Lazare, et y

entassa par centaines, suspects, proscrits et condamnés à morts.

Cet établissement était bien propre à inspirer la terreur aux infortunés qu'il recélait. C'était de sa cour centrale même que partait chaque jour la fatale charrette où les victimes étaient entassées pêle-mêle, pour être conduites au lieu du supplice.

Quatre étages, divisés chacun par trois corridors, longs et étroits, ne recevant d'autre lumière que celle d'un quinquet fumeux et où aboutissaient toutes les cellules des condamnés, renfermaient une multitude de malheureux sacrifiés à la haine d'un gouvernement inhumain dans son principe et inexorable dans ses décrets.

Ces couloirs éclairés, même en plein jour comme nous venons de le dire, par de rares réverbères qui exhalaient une odeur infecte, semblaient avec les lueurs rouges qu'on voyait y vaciller, rappeler à chaque minute, aux habitants de ce lieu, que la République avait soif de leur sang.

C'est dans cet antre hideux et effrayant, bien plus fait pour servir de cage à des tigres et à des ours qu'à abriter des créatures humaines, qu'on avait jeté le noble comte de Fergenne.

Il était environ huit heures du soir.

Un individu dont le costume, la démarche et toutes les allures dénotant un "pur" du meilleur aloi, traversa le corps de garde de l'air d'un habitué et sonna à la grille de l'ancien cloître.

Bientôt un battant de la lourde porte bardée de fer tourna sur ses gonds, et le guichetier, vieux loup à la face rubiconde, se montra aux regards du nouveau venu.

—Ah! c'est encore toi, Brutus, dit-il d'un ton mécontent. Du diable si tes assiduités ne me fatiguent pas!

—Tout doux, père Jean, tout doux! dit le frère de Colin de sa voix la plus mielleuse; car il importait de ne point froisser le grognard... Si tu savais comme je suis las!

Et sans plus de façon, il pénétra dans la geôle et se laissa tomber sur une chaise, en feignant une sorte d'abattement complet.

Le cynique gardien l'avait suivi.

—Hé! qu'as-tu donc, mon garçon, pour être ainsi sur les dents? lui demanda-t-il un peu radouci. On dirait que tu as fait le labeur de dix chevaux.

—Oui, père Jean, j'ai couru, vois-tu, les quatre coins de Paris: affaires urgentes, affaires nombreuses, grandes affaires, petites affaires; je suis chargé de tout, foi de Brutus!

—Et qu'est-ce que ce bagage? fit le vigilant geôlier, regardant d'un œil scrutateur le mince paquet que le républicain avait apporté, et qui n'était autre que le déguisement qui devait servir à favoriser l'évasion de M. de Fergenne.

—Rien que de nouveaux habits, père Jean; un léger cadeau de mon ami le docteur Gervais, un brave homme celui-là, qui ne veut jamais rien pour rien, et donne toujours au-delà de ce qu'on mérite.

Le guichetier, satisfait de l'interrogation et des réponses, s'assit à son tour.

—Oh! père Jean, ce n'est pas tout, poursuivit l'émissaire de Lucien, désormais tranquille de ce côté; pour surcroît de sa gentillesse, le digne docteur m'a offert une excellente bouteille de rhum authentique de la Jamaïque, quelque chose qu'on ne rencontrerait pas facilement dans tout Paris, et qu'un capitaine au long cours de ses clients, grand négrophile, a ap-

portée des contrées où se fabrique cette liqueur d'or. Si c'est un bonheur de la recevoir, quel bonheur ne sera-ce pas de la vider?

Dès les premiers mots, la figure du vieux Jean s'était animée par degrés; peu à peu, à l'énumération des qualités de la dive bouteille, ses yeux avaient pris une expression suppliante; aux dernières paroles de Brutus, le geôlier se pencha insensiblement sur le jeune démocrate, et lui serrant la main avec force:

—L'as-tu ici, ami Brutus, cette fameuse bouteille? demanda-t-il presque avec tendresse.

—Oui, certes: et je veux t'en faire goûter, répliqua le républicain que la perspective des écus rendait pour ainsi dire fou.

En même temps, il dénoua le paquet, et en tira l'objet tant convoité. La poitrine de l'ivrogne bondissait de joie, ses yeux brillaient d'une satisfaction gourmande que rien ne peut définir; avec l'attention minutieuse d'un buveur de profession, il examina l'étiquette un peu passée et le bouchon corrodé par le temps, puis remit la bouteille à Brutus. Celui-ci, sans plus tarder, en fit sauter le goulot.

—Eh! Claudine, des verres! s'écria le gardien que le parfum fortement prononcé du rhum excitait à ne plus tenir en place.

—Il est inutile de la déranger... je connais le chemin aussi, moi. Claudine est sortie d'ailleurs, observa Brutus en s'acquittant de la commission, et fort heureux de la circonstance, songeant alors plus à ses écus qu'à son amour.

Il approcha la bouteille de Jean, pour le distraire encore un peu, et prit deux verres dans un bahut qui occupait un coin de l'étroite pièce;

ensuite par un mouvement plus rapide que la pensée, il jeta dans l'un d'eux une forte pincée de la poudre du docteur, reprit la bouteille que le vieux Jean ne quittait pas des yeux, emplut les verres et présenta celui où il avait versé quelque chose à son ami déjà aux trois quarts aviné.

—A ta santé, père Jean, et à la prospérité de notre République, une et indivisible! dit gravement Brutus.

—A la tienne, citoyen-camarade et à la mort de tous les ennemis du peuple, tyrans et aristocrates, répondit plus par habitude que par méchanceté le geôlier de Saint-Lazare.

Sur quoi il vida son verre d'un trait. Brutus l'imita.

—Peste, mon verre n'était pas lavé, il y a de la vase au fond, maugréa l'ivrogne entièrement abruti.

—C'est le rhum qui dépose, père Jean, excellente preuve de la vieillillesse de la liqueur, répartit Brutus qui avait peine à contenir sa joie.

—Foin de ta liqueur, Brutus; elle est amère!

—Non, père Jean; seulement, tu n'es pas fait à son goût; ici, à Paris, nous ne possédons que de la drogue fabriquée en France et qui nous brûle les entrailles... Mais un gourmet émérite ne doit jamais juger d'après le premier verre... Un second va te faire trouver mon rhum délicieux.

Et il versa de nouveau. Cette fois, père Jean, pour soutenir sa réputation de fin connaisseur, but par petites gorgées, en savourant chacune longuement. Après ce profond examen, il se rangea à l'avis de Brutus.

—Tiens, c'est drôle, reprit-il tout étonné, la liqueur ne dépose plus.

—En vérité?... Alors, il faut que ton verre ait été malpropre; je ne

m'en étais pas aperçu, riposta effrontément le jeune homme.

—Et le goût est meilleur.

—Qu'est-ce que je te disais? Plus la bouteille avancera, et plus tu la trouveras bonne... et forte, ajouta Brutus, simulant déjà un commencement d'ivresse et reposant sa tête sur la table pour dormir plus à son aise.

—Oh! le conscrit! ricana Jean, le voilà qui tombe sur la table pour deux pauvres verres qu'il a bus. J'avalerai dix litres, moi, sans m'en apercevoir. C'est de l'eau claire que cette prétendue liqueur forte.

—Bois à ta soif, père Jean, se disait à part soi le malin dormeur: rira bien qui rira le dernier.

—L'appétit vient en mangeant, continua le geôlier, tandis qu'il engouffrait verre sur verre, sans plus se soucier de son compagnon... Holà! Brutus! tu ronfles?... Bon, le voilà parti.

—Vingt-cinq mille écus, poursuivait de son côté le jeune homme, cela vaut bien la peine d'enivrer quelqu'un, fut-ce mon meilleur ami et le père de Claudine.

Et levant imperceptiblement le bras, il regarda du coin de l'œil si le cerbère de Saint-Lazare résistait encore aux pavots de Morphée. Jean ne tenait plus son verre que d'une main mal assurée.

—Au fait, marmottait-il, buvant toujours; Brutus n'a pas tort... C'est bon... non... exquis... je veux dire... délicieux... Il m'en faudrait beaucoup de cette qualité.

Il s'approcha de l'ivrogne et le secoua rudement. Encore quelques minutes, se disait le frère de Colin, et j'aurai gagné ma fortune. Riche, riche, quelle aubaine! Je serai tenté d'embrasser le ci-devant qui me la procure... Que fait le vieux!...

—Brutus! à moi, je dégringole... Tu dors, vilaine brute, et Jean est au fond de son verre... Eh! moi, le service...

Tout à coup, le guichetier se tut. Brutus le contempla avidement, tremblant toujours de manquer son coup. Il vit le père de Claudine renversé dans son fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine. Le rhum, ou pour mieux dire, le narcotique, avait enfin produit son effet.

—Eh! père Jean! lui cria Brutus à l'oreille, en se levant brusquement: je crois que tu dors aussi, toi, et je me réveille déjà, moi; serais-je donc plus fort que toi?

Il s'approcha de l'ivrogne et le secoua durement pour mieux s'assurer de la torpeur de son ami. Jean ne donnait plus aucun signe de vie.

—Diantre! serait-ce un poison que ce diable de docteur lui a administré par mon entremise? se demanda l'amoureux de Claudine, un instant effrayé.

Une réflexion opportune vint le tirer de cette fâcheuse idée.

—Sauvons, avant tout, la somme qui nous a été promise, continua-t-il avec le calme de la confiance, puis nous reviendrons à cet incorrigible soûlaud... Le reste est l'affaire de Gervais: je m'en lave les mains.

Il secoua une fois encore plus fortement que jamais le père Jean, pour bien se convaincre que son engourdissement n'était pas joué; puis, détachant à la hâte de sa ceinture les clefs qui y pendaient et prenant le paquet qu'il avait apporté, il se glissa promptement, mais avec des précautions infinies, vers la cellule de M. de Fergenne.

Tout avait marché à souhait, jusqu'ici; mais il restait énormément à

faire. En effet, pour parvenir à son but, Brutus devait traverser le long corridor du premier étage, monter l'escalier menant au second et arriver au numéro 57, sans être aperçu ou entendu des autres gardiens.

Ces derniers, dont l'office consistait surtout à passer la nourriture aux détenus et, pour mieux les surveiller, à se promener tout le jour dans les couloirs, ainsi qu'à ouvrir les portes sur un ordre supérieur, pouvaient, au moindre bruit, concevoir des soupçons, donner l'alarme et faire ainsi avorter toute l'entreprise.

Il est vrai qu'au moment où la République avait le plus droit de compter sur leur zèle, c'est-à-dire, le soir, ils s'amusaient à boire et à jouer, et passaient souvent une partie de la nuit en excès.

Brutus connaissait leurs habitudes, et il se flattait, à l'aide d'un peu d'adresse, de faire faillir leur vigilance. Il ne se trompait pas. Il entendit les éclats de rire goguenards des gagnants et les blasphèmes de leurs adversaires malheureux; il passa même tout près de la salle où ils se tenaient, mais parvint pourtant sans encombre, à la porte du numéro 57.

Respirant à peine, quoique toujours calme, il introduisit doucement la clef dans la serrure, puis tourna deux fois. Le pêne cria un peu et la porte livra enfin passage au frère de Colin.

Le noble prisonnier sommeillait quand Brutus entra :

—Que me veut-on encore, mon ami? lui demanda-t-il avec douceur. Je croyais que ce n'était que demain.

—Tiens, lis ceci, répondit brusquement le jeune patriote, et dépêche-toi, car le temps presse.

En même temps, il leva sa lanterne à la hauteur du visage du comte et at-

tendit avec anxiété que le condamné eût fini.

—N'est-ce pas un rêve? fit M. de Fergennes lorsqu'il eût parcouru le billet du docteur, dites, mon ami, suis-je bien éveillé?

—Voyons, citoyen comte, pas de phrases, murmura Brutus avec l'impatience d'un avare qui guette un trésor; hâtons-nous, si nous ne voulons pas être surpris.

M. de Fergenne ne répondit rien. Trop ému, trop troublé pour pouvoir se rendre compte d'un bonheur si inattendu, il passa avec précipitation les vêtements de prolétaire que le prévoyant Gervais lui envoyait, endossa, non sans répugnance, l'affreuse carmagnole des exaltés de la Révolution, et acheva cette toilette toute républicaine en s'affublant de l'ignoble bonnet phrygien de rigueur.

Tout cela s'était exécuté en silence; les deux personnages étaient trop préoccupés pour avoir le loisir de parler. M. de Fergenne dit pourtant à la fin :

—Si je parais si heureux, mon ami, de pouvoir m'échapper d'ici, ce n'est point par crainte de la mort; non, mais j'ai une famille que j'aime, une femme et un enfant qui m'attachent à la vie.

—Que m'importe? se dit Brutus; donne-moi mes écus, et pends-toi après si tu veux.

Sur le point de quitter sa froide cellule, M. de Fergenne s'arrêta :

—Quel est ce bruit? demanda-t-il à son libérateur.

—Ce sont des patriotes qui font du vacarme, selon leur habitude sans savoir pourquoi, répondit Brutus, que ces lenteurs mettaient sur des épines et qui tremblait, non de ne pouvoir sauver le comte, mais de voir lui

échapper les beaux écus attachés à sa délivrance.

—Écoutez mon ami, continua le gentilhomme avec résolution, s'il y a quelque danger pour vous à me laisser évader, je resterai prisonnier; je ne veux compromettre personne en me sauvant.

—Non, mille diables! non, te dis-je, grommela sourdement Brutus, que la magnanimité du condamné mettait à la torture; non, encore une fois, pourvu que tu sois plus preste. Nous devrions déjà être hors d'ici. D'ailleurs, je ne te sauve pas gratis.

—Ah! le docteur vous a promis... s'écria d'un ton étrange M. de Fergenne, qui s'expliquait enfin le dévouement fabuleux du sans culotte... Fort bien, je l'approuve; combien a-t-il dit?

Un combat terrible se livra dans l'esprit de Brutus. Il pouvait d'un mot doubler, tripler, quadrupler la bienheureuse somme; et, d'autre part, il craignait les reproches et les sarcasmes de Gervais: il faut le dire à sa louange, cette dernière considération l'emporta.

—Ne déshonorons pas la République, dit-il fièrement en guise de consolation.

Alors, s'adressant au comte, il ajouta tout haut:

—Le docteur m'a promis vingt-cinq mille écus.

—Eh bien! mon ami, il vous en sera compté trente mille, et quand les temps seront meilleurs, je ne vous oublierai pas.

—Parole de Brutus! s'exclama le jeune homme ahuri, tu es un véritable comte, toi, et je m'estime vraiment heureux de pouvoir te sauver la vie.

Les deux hommes sortirent du cachot.

—Écoutez, mon ami, le bruit approche.

—Ce n'est rien, citoyen... comte, tu... vous n'avez rien à craindre, balbutia Brutus, pour se donner du cœur; car il en avait plus besoin que M. de Fergenne.

Mais, cette fois, le bruit venait d'autre part que des guichetiers. Des coups nombreux et violents résonnèrent sur la porte de la prison. Brutus frissonnait de la tête aux pieds; il croyait tout perdu.

Le comte demeurait impassible.

—Cache-toi là, lui cria le républicain, pâle d'effroi, en lui indiquant la geôle... J'ouvrirai.

Des imprécations horribles et des cris de mort se joignaient à cet infernal tapage.

On frappait toujours.

Brutus ouvrit machinalement.

Quatre soldats, précédés d'un membre de la police secrète, amenaient une nouvelle victime à Saint-Lazare.

La malheureuse victime était une femme recouverte d'un ample manteau, dont le capuchon abaissé dissimulait les traits.

—Ferme la porte, imbécile; le peuple n'entre pas ici... hurla le sbire à Brutus.

Celui-ci s'empressa d'obéir. Puis le triste cortège traversa la cour en silence sans que personne parmi les nouveaux venus remarquât que le vieux Jean manquait à son poste.

—Nous l'avons échappé belle! souffla le républicain rassuré à l'oreille du gentilhomme. Profitons de la bagarre pour décamper. J'ai assez d'une aussi chaude alerte... Maison Lazare, adieu!

—Suzanne!... Arthur!... je vais donc pouvoir vous embrasser, s'écria

le comte en aspirant, tout étourdi, l'air du dehors. Merci, mon Dieu!

X

Le vice et la vertu

Si la foudre fût tombée aux pieds de Mme de Fergenne, elle n'eût pas été saisie d'une terreur plus grande qu'à l'aspect du cruel Saint-Just. Pourtant rien dans la personne du tribun ne semblait propre à inspirer l'effroi.

Sa figure était plus douce encore que de coutume, sa mise était plus recherchée sa tournure plus élégante. Ses longs cheveux fraîchement pommadés et ses habits exhalant une odeur fine de parfumerie, accusaient chez le jeune terroriste un intention délicate de plaire. Ce n'était pas un de ces "sans-culottes" hideux et repoussants, scandale des rues de Paris et instruments fanatiques des oppresseurs de la France; c'était un cavalier aimable et distingué, un roi du bel air et de la galanterie.

Cependant le cœur de la comtesse se serra à la vue de ce scélérat musqué plus qu'il n'aurait fait peut-être en présence d'un de ses sinistres complices.

De quel mauvais augure n'était pas effectivement, pour elle, la venue en sa chambre de ce génie du mal, alors qu'elle attendait à la même heure l'arrivée, d'un ami sincère et éprouvé?

Le docteur avait dit: l'évasion du comte est possible, mais non certaine; et les événements lui donnaient encore une fois raison! Ainsi, ce plan si heureusement conçu, si péniblement élaboré, ces mesures combinées ayant tant de prévoyance et d'adresse, tout cela était donc inutile!

Saint-Just, sans être troublé de la fâcheuse impression qu'il produisait sur Mme de Fergenne, ferma froidement la porte à double tour, prit une chaise et s'assit cavalièrement à côté de la comtesse.

Celle-ci, trop atterrée pour pouvoir parler, le laissa faire et baissa les yeux.

Au bout de quelques secondes de muette contemplation, le tribun prit la parole:

—Ma belle enfant, dit-il d'un ton doucereux, tu ne m'attendais guère ici, n'est-ce pas?

Madame de Fergenne frissonna. Cet homme qui donnait à son langage l'accent d'une bonté ingénue, n'était-ce pas le tigre qui caresse sa proie avant de l'étrangler? Suzanne, que cet exorde tira de sa prostration, regarda douloureusement autour d'elle, pour voir si aucune issue, par où elle pût s'échapper, ne s'offrirait à sa vue. Hélas! la seule issue possible était la porte, et Saint-Just en détenait la clé dans sa main.

Mme de Fergenne, prisonnière dans son propre logement, était donc à la merci de son redoutable visiteur.

Eperdue, stupéfiée, elle joignit convulsivement les mains, et dans un élan de supplication indicible:

—Monsieur, dit-elle, par pitié, laissez-moi.

Cette voix douce et mélodieuse eut attendri tout autre que Saint-Just; mais la pitié peut-elle jamais se glisser dans un cœur de roc?

—Voyons, fit-il en ricanant, je t'effraie donc bien?

—Non, monsieur... reprit Suzanne avec effort.

—Alors, petite, pourquoi me demandes-tu de te laisser seule ici?

—Parce que tel est mon désir, monsieur, et que j'y suis habituée, répondit la comtesse d'un ton ferme.

—Ah! fort bien; la solitude est peut-être la sauvegarde de ta vertu.

Ce cynisme outrageant rendit à Mme de Fergenne toute son énergie.

—Monsieur, répliqua-t-elle, indignée, je vous prie de cesser ce langage. D'abord, si vous voulez le savoir, je vous dirai qu'une femme honnête a une double sauvegarde; l'amour qu'elle porte à son mari et l'attachement qu'elle a pour ses devoirs.

—C'est beau, cela, ma belle, c'est très beau, riposta Saint-Just d'un ton de persiflage... plus je te vois... plus je t'admire et plus je suis décidé à poursuivre mon dessein... nous y reviendrons.

Quelque répugnance qu'éprouvât la comtesse de Fergenne à converser avec cet homme, elle prit patience. Au reste, gagner du temps, n'était-ce pas tout gagner? Il n'était pas encore onze heures, et, d'un moment à l'autre, son protecteur Gervais pouvait survenir et la délivrer des importunités de cet odieux compagnon.

—Mais je présume, continua le "vertueux" Saint-Just, que la visite d'une autre personne ne te serait pas aussi désagréable que la mienne?

—Que voulez-vous dire, monsieur?

—Oh! ne t'offense pas mignonne; il est permis d'avoir des amis, surtout quand ils sont aussi dévoués et aussi sûrs que le docteur Gervais, dit Saint-Just en l'examinant bien en face.

—Sait-il quelque chose? se demanda Mme de Fergenne un peu troublée, ou parle-t-il au hasard?

—Tiens! dit tout à coup Saint-Just, jouant la surprise, ne devait-il pas venir ici, ce soir?

La comtesse tressaillit; le tribun remarqua ce mouvement.

—N'est-ce pas cela? Je suis bien informé, reprit-il, donnant pour une certitude ce qui n'était qu'une hypothèse.

—Qu'est-ce qui vous porte à croire, monsieur?... balbutia Suzanne de plus en plus déconcertée.

—Mes renseignements privés, répondit le tribun avec aplomb... Oh! ne t'inquiète pas, mon enfant, ajouta-t-il d'une voix caressante; je ne te veux pas de mal, non plus qu'au docteur.

La comtesse crut prudent de se retrancher derrière un mutisme complet.

—Et ton époux, reprit Saint-Just avec une expression satanique, ne devait-il pas s'évader cette nuit?

Un cri de douleur, que Mme de Fergenne ne put étouffer, s'échappa de son sein.

Saint-Just eut un sourire de hyène.

—Tu vois que je sais tout, murmura-t-il en se rapprochant de la jeune femme prête à s'évanouir... Tu n'as pas eu confiance en moi, acheva-t-il d'un ton de doux reproche; c'est mal, et tu vois ce qui arrive.

—Monsieur, que voulez-vous?... Expliquez-moi...

—C'est cela; tu me demandes de te raconter ce que tu sais mieux que moi. Mais qu'importe... Il était donc convenu que ton mari s'échapperait ce soir. Tout marchait à merveille, d'abord; mais on s'est heureusement aperçu de son escapade, et le voilà de nouveau sous les verrous en attendant la fournée de demain... N'est-ce pas prodigieux, après une pareille tentative, que je sois accouru auprès de toi pour te sauver?

—Mon Dieu! mon Dieu! protégez-moi, sanglota la pauvre Suzanne, écrasée sous cet échafaudage de preuves accablantes.

—Il n'y a plus de Dieu ! reprit Saint-Just dans son orgueilleuse folie. C'est nous qui sommes les dieux du monde.

Puis se radoucissant soudain :

—Ce bon Gervais, continua-t-il, se promenait tout près de la maison Lazare, lorsque je l'abordai sans qu'il m'eût aperçu. Il ne lui fut pas possible de m'éviter; et sur deux ou trois paroles sévères que je lui adressai, comme il y allait de sa vie, il m'avoua toute la trame.

—Vous calomniez mon ami, interrompit courageusement Mme de Fergenne, que ces mensonges révoltaient; le docteur n'est pas un lâche.

—Comme tu voudras, petite, consentit Saint-Just sans paraître froissé. Mais vas-tu laisser périr le père de ton fils?...

La comtesse ne répliqua pas : ce dernier trait lui coupait la gorge.

—Si tu l'aimes autant que tu t'en vantes, poursuivit le tribun, fais un sacrifice pour le sauver: l'amour qui ne se dévoue pas est un amour nul.

—J'ai l'intention de me marier, de me créer un intérieur... J'aime la famille, moi!... Tu me plais, tu es belle et vertueuse, ton mari est perdu pour toi de toutes façons. Sacrifie-toi pour lui sauver la vie. Je le fais évader... il fuit à l'étranger, tu demandes le divorce et je t'épouse. Tu consens?...

Saint-Just se rapprocha de la jeune femme qui suffoquait de honte et de douleur.

—Monsieur, dit-elle en pleurant, ayez pitié d'une mère infortunée qui doit se consacrer tout entière à son fils.

—Ton fils sera le mien, répondit le monstre avec emphase. Pour la dernière fois, acceptes-tu ma proposition.

—Et mon mari serait sauvé? interrogea Suzanne en rougissant.

—Oui, je te l'assure, ricana le fourbe.

—Eh bien! dans un instant je vous répondrai, dit Mme de Fergenne qui ne pleurait plus.

Et s'éloignant de quelques pas, elle se précipita à genoux, sans prendre garde à l'athée qui la contemplait d'un œil stupidement cruel, et pria Dieu de lui envoyer force et courage.

Au bout d'un instant, elle se releva, l'œil calme, mais brillant de courage et de détermination, et s'avançant vers Saint-Just avec une majestueuse dignité :

—Monsieur, lui dit-elle, si c'est ma vie qu'il vous faut, jetez-moi en prison et tuez-moi avec mon mari. Mais contrairement à ce que vous affirmez, le lien qui attache les époux ne peut être rompu que par Dieu. Et moi je serai fidèle à mon mari jusqu'à la mort.

Saint-Just ne répondit point : l'étonnement autant que la colère l'empêchait de parler; mais son regard sombre, lançait des éclairs.

Il murmura une imprécation sourde, ouvrit la porte et se retira.

La comtesse était perdue.

A peine eut-elle le temps de jeter un coup d'œil sur la pendule, qui allait sonner onze heures, que Saint-Just reparut suivi de dix soldats.

—Garrottez cette ci-devant, fit le tribun d'une voix métallique; elle conspire contre la République en faveur des tyrans.

La jeune femme qui, quoique un peu pâle, avait conservé tout son sang-froid, crut indigne d'elle de répondre.

Les soldats exécutèrent brutalement l'ordre qu'ils venaient de recevoir et mirent les menottes de fer à ces mains blanches que Suzanne leur abandonna sans résistance.

Lorsque, sous le commandement du sergent, les soldats qui entouraient Mme de Fergenne furent sur le point de quitter la chambre, Saint-Just s'approcha de la malheureuse, et, avec une ironie atroce, lui glissa à l'oreille :

—Tu vois qu'il n'y a aucun moyen de m'échapper.

—Que Dieu vous pardonne, comme je vous pardonne moi-même ! répondit la comtesse avec une angélique mansuétude.

On descendit lentement et en silence.

Au moment où soldats, tribun et captive allaient franchir la porte, un homme se dirigeait à grands pas de l'autre côté de la rue, vers l'entrée de l'hôtel.

Il n'eut que le temps de s'élaner sous le porche d'une maison voisine et de s'y blottir jusqu'à ce que le sombre cortège fut passé. Une sueur froide lui baignait les tempes.

—C'est la comtesse qu'on emmène ! murmura-t-il hors de lui. Pauvre enfant, elle ne s'échappera pas, elle !... Et que va dire le comte ?... Mon Dieu, inspirez-moi !...

XI

Les palmes du martyre

Le lendemain, entre trois et quatre heures du soir, une foule compacte inondait les rues de Paris.

On avait pompeusement célébré le matin même, au Champ-de-Mars, une fête au nouveau culte de la déesse Raison, et la garde, dite nationale, était

chargée de contenir les flots tumultueux de la populace, toujours prêts à saisir la moindre occasion de se livrer aux derniers excès.

Et le soir, pour compléter la fête, on envoyait à l'échafaud des charretées de victimes.

Les voitures où étaient entassés les condamnés avançaient lentement, arrêtées qu'elles étaient à chaque instant par des hommes et des femmes du plus bas peuple, qui trouvaient un plaisir cruel à insulter au malheur de prisonniers sans défense.

Ceux-ci, les yeux tantôt baissés, tantôt levés au ciel, comme pour implorer son secours, opposaient le silence d'une sainte résignation aux imprécations de leurs obscurs ennemis.

Une jeune femme, assise à l'extrémité de la dernière charrette, excitait surtout la fureur des tricoteuses.

Sa touchante et chaste beauté allumait dans le cœur de ces créatures souillées de tous les vices, la haine d'une jalousie impitoyable, que ne parvenaient à désarmer ni sa pâleur, ni l'air de souffrance répandus sur ses traits. Dans leur rage aveugle, elles l'accablaient d'épithètes obscènes et ne craignaient pas de salir son visage virginal de honteux crachats.

A la vue de ces ignominies, un homme, qui portait le costume des sans-culottes, fendit la foule, et s'adressant à ces mégères :

—Citoyennes, s'écria-t-il avec une courageuse fermeté, au moment où vous insultez des condamnée qui ne peuvent se défendre, les soldats de notre République tendent généreusement la main aux prisonniers qu'ils ont vaincus. Agir comme vous le faites, ce n'est pas humilier les malheureux qui vont mourir, c'est avilir la République aux yeux de ses propres

partisans. Après avoir renversé les tyrans, allez-vous les imiter, en vous montrant plus barbares qu'eux encore ?

Ce discours, empreint d'une mâle énergie, en imposa à la multitude, qui, mobile et impressionnable, cède toujours devant les élans généreux.

En même temps, l'inconnu se tournait vers quelques gardes nationaux, témoins de cette scène :

—Mes amis, leur dit-il en élevant la voix, quelles que soient les circonstances c'est à vous de maintenir l'ordre qui seul peut faire fleurir le règne de la liberté et rendre la France puissante au dedans comme elle est glorieuse au dehors... Je rendrai compte à Robespierre de la manière dont vous vous acquitterez de votre tâche.

Son regard, son attitude et le nom redouté qu'il a soin de jeter à la fin de sa harangue, tout concourt à le faire obéir. Tous le considèrent comme un membre de la police secrète, déguisé, afin de mieux surprendre les perturbateurs et personne ne songe à demander à l'orateur en vertu de quel mandat il s'arroge le droit de donner des ordres.

Aux premières paroles qu'avait prononcées l'inconnu, la jeune femme qui avait le plus souffert de la colère de la populace avait tressailli.

—Mon Dieu! c'est Gervais... s'était-elle écrié assez haut pour que ce dernier pût l'entendre.

—Oui, madame, c'est encore moi, lui dit à voix basse le fidèle docteur, tandis que le fatal tombereau se remettait en marche... Hélas! devais-je vous retrouver ici?

—Que voulez-vous, mon ami? répondit avec une admirable sérénité Mme de Fergenne. Plutôt que d'être

séparée de mon mari, ne vaut-il pas mieux mourir avec lui.

—Quoi! madame... vous ignorez? balbutia Lucien stupéfait.

—Que voulez-vous dire, mon ami?

Le docteur restait muet.

La comtesse n'obtenant pas de réponse, renouvela sa question.

—Madame, fit enfin le docteur, ému jusqu'aux larmes, soyez forte... résignez-vous... vous mourrez seule... le comte est sauvé...

—Sauvé!... libre!... s'exclama Mme de Fergenne, haletante de bonheur et levant les yeux au ciel avec une expression d'ineffable reconnaissance et d'amour... O mon Dieu, merci!... vous avez exaucé ma prière! Il est sauvé celui que j'aime! mon bienfaiteur, mon époux ne périra pas!... Oh! je serai forte, docteur, et heureuse encore, puisque j'ai conservé le meilleur de mes protecteurs à mon fils. Tenez, Gervais, ajouta-t-elle en tirant un papier de son sein, remettez ceci de ma part à M. de Fergenne: c'est mon dernier adieu; je l'ai écrit ce matin dans la prison.

Le docteur glissa le billet dans sa poche.

—Maintenant, continua la jeune femme d'un ton fébrile, dites-moi, mon ami, pourquoi n'êtes-vous pas venu hier au soir?

—Je suis venu, madame; mais, hélas trop tard; vous étiez déjà prisonnière de votre bourreau. Je me suis rendu aussitôt à la maison de la veuve Bastien, mais là j'ai appris que M. de Fergenne était déjà venu et qu'il avait emmené avec lui Jeannette et le petit Arthur.

—Merci, mon Dieu! Ils sont donc sauvés. Maintenant, noble ami, éloignez-vous, ne prolongez pas ce dangereux dialogue!

—Ma foi! si on me surprend, je joue ma tête, pensa stoïquement Gervais; mais je veux être reconnaissant jusqu'au bout.

Puis il répondit à Mme de Fergenne, en parlant toujours à voix basse :

—Oh! madame: je n'ai rien à craindre.

—Eh bien! dites à mon mari, murmura la comtesse, que je meurs heureuse de pouvoir donner ma vie pour lui; que mon seul regret, c'est de ne l'avoir pas revu avant cette séparation suprême; que je confie à son infinie tendresse notre pauvre enfant; dites-lui enfin que je l'aime comme au premier jour de notre mariage et que je lui demande pardon si, malgré moi, je lui ai donné quelque motif de plainte.

Le docteur pleurait.

Mme de Fergenne, soutenue par sa foi chrétienne, et plus forte à mesure qu'elle se familiarisait avec l'idée de la mort, reprit, après une courte pause :

—J'aurais voulu un prêtre, mon ami, pour m'assister à ma dernière heure et m'adoucir cette rude épreuve, mais que la volonté de Dieu s'accomplisse! Quant à vous, si dans le cours de nos relations, j'ai pu avoir le chagrin de vous offenser, pardonnez-moi. Allons, adieu! Nous allons être bientôt séparés.

A ce moment-là, en effet, une double haie de soldats barra le passage; le docteur dût s'arrêter.

Tant que la charrette n'avait eu à parcourir les rues de la ville, Gervais, grâce à l'encombrement des curieux auquel il se mêlait, avait pu se glisser auprès du funèbre véhicule, repoussé souvent, risquant parfois d'être écrasé sous les roues, interrompu cent fois dans cette conversation, mais reve-

nant sans cesse à la charge avec un courage que rien ne pouvait lasser.

C'est de ce moyen qu'usaient les amis les plus aventureux des victimes envoyées à la guillotine, dans le but de leur prodiguer quelques suprêmes consolations, moyen chanceux, difficile, qui réussissait quelquefois, qui échouait le plus souvent et aboutissait en ce cas à la mort.

Gervais le tenta comme beaucoup d'autres, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Ce n'est qu'arrivé à la place même de l'exécution qu'il lui fut impossible d'avancer.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Tout à coup, un silence solennel succéda au tumulte bruyant de la foule.

Une jeune femme monte tranquillement les degrés de la sinistre machine. Son œil est voilé de larmes et ses lèvres murmurent une prière; puis, sans faiblesse comme sans crainte, elle livre sa tête au couteau sanglant.

.....
 Quand il fut rentré chez lui, Gervais ouvrit le billet que la jeune martyre lui avait remis pour son mari. Il n'y trouva que ces quelques mots :

“Heureuse près de toi, mon Joseph, ou mourant à tes côtés, je t'aimerai toujours.”

EPILOGUE

Deux années se sont écoulées depuis le dénouement de ce drame.

Les féroces meurtriers, qui semblaient vouloir peupler leur patrie de cadavres, avaient à leur tour subi la mort de la main du bourreau.

L'assassin de Mme de Fergenne, Saint-Just, avait, lui aussi, reçu la digne récompense de ses trop nombreux forfaits; et au gouvernement cruel de

la Terreur avait succédé le règne plus humain du Directoire. La France commençait à respirer.

Dans la chapelle seigneuriale du château décrit en tête de ce récit, deux hommes priaient en silence.

L'un, qui paraissait âgé, agenouillé devant l'autel de l'étroit sanctuaire, essuyait de temps en temps les pleurs qui coulaient lentement le long de ses joues et trahissaient une de ces douleurs âpres que toutes les consolations sont impuissantes à calmer.

C'était le comte Joseph de Fergenne.

Le second personnage était, on l'a deviné, Lucien Gervais.

Depuis le jour où les grilles de Saint-Lazare s'étaient miraculeusement ouvertes devant M. de Fergenne pour se refermer fatalement, hélas ! sur sa compagne chérie, le comte et le docteur ne s'étaient plus quittés. M. de Fergenne était arrivé sans encombre à son manoir, où, soit hasard, soit oubli de la part de ses persécuteurs, il ne fut plus inquiété. Mais il attendit en vain sa Suzanne bien-aimée; Gervais seul le rejoignit.

Nous renonçons à peindre l'immense désespoir qui s'empara du comte lorsqu'il apprit l'affreuse vérité. Il se sentit frappé au cœur, et sans l'autorité de l'affection de Lucien, il serait allé chercher la mort sur quelque champ de bataille. L'amour de son enfant le retint.

Au bout d'une heure, les deux amis se relevèrent et Gervais offrit son bras à l'infortuné comte de Fergenne. Personne n'eût reconnu dans ce précoce vieillard au front ridé et aux traits tirés par la souffrance, le brillant gentilhomme qui, déjà sur le retour avait su inspirer une passion si tendre et si dévouée.

La mort de la comtesse l'avait vieilli de vingt ans.

—Que je souffre, mon ami! soupira enfin M. de Fergenne.

—Que le souvenir d'une sainte vous console...

—C'est ce souvenir qui me tue.

— Pourquoi revenir sans cesse à cette lugubre pensée?

—Vous n'avez pas le droit de miner sourdement les forces qui vous restent. Vous êtes père, et votre enfant...

—Qu'est-ce qu'un enfant, lorsqu'il n'a plus de mère?

—Que serait-ce donc, dit vivement le docteur, s'il perdait son père aussi?

—Je sens toute la justesse de vos paroles, cher ami; mais à mon âge, on ne possède plus cette force morale qui résiste à la souffrance et maîtrise la douleur... Ah! la mort eût été préférable pour moi: nous ne serions pas séparés; mais je sens que notre réunion est proche. La source de la vie est tarie en moi... Quand je ne serai plus, docteur, tenez lieu de père à mon fils, je vous le confie.

Ces paroles, que le comte répétait fréquemment, n'avaient jamais effrayé Lucien; mais cette fois, elles le firent tressaillir douloureusement.

—Tout ce qui m'entoure, continua le comte, me parle d'elle; ici, les fleurs qu'elle aimait tant et qu'elle cultivait de ses mains; là, le bosquet sous lequel elle allait s'asseoir; là, l'étang où les petits poissons accouraient à son appel.

—Voici le chemin qu'elle suivait lorsque, se dérochant aux douceurs du chez soi, elle partait partager avec les pauvres les richesses qu'elle employait si bien; voici, oh! docteur, soutenez-moi, voici la place où je vis pour la première fois cette belle et chaste Suzanne de Thival..., la tou-

chante orpheline qui devint bientôt comtesse de Fergenne... C'est en cet endroit que, rougissante et émue, elle chanta de sa voix vibrante le cantique sacré dont la suave mélodie résonne encore à mon oreille. Cher souvenir! tu m'oppresses le cœur... Et maintenant que sont devenues tant de grâce et de bonté? un peu de poussière!... C'était pour moi une compagne dont l'affection ne s'est jamais démentie, une amie dévouée qui charmait tous les moments de mon existence!... Et les barbares ont ravi cet ange à mon amour... Oh! Gervais, que je suis malheureux! j'ai beau me raisonner, il s'est fait en moi un vide que rien ne saurait combler désormais.

Le docteur resta silencieux.

Lui-même à l'invocation de ces amers souvenirs, sentait une larme rouler sous sa paupière.

Les deux amis étaient parvenus au pied du perron du château. Ils gravirent les degrés et se dirigèrent vers la chambre du jeune Arthur, où les douces caresses et les jeux innocents de l'enfant calmèrent pour un instant la douleur poignante de son père.

Mais, lorsque le soir fut venu, les domestiques attendirent en vain, pour servir le dîner, que le comte eût reparu.

Gervais, inquiet de ce retard inusité, se mit en devoir d'aller prévenir son hôte. Il ne le trouva nulle part.

Au bout d'une demi-heure de longues et infructueuses recherches, il se dirigea instinctivement vers la chapelle gothique, où ils avaient prié si longtemps dans l'après-midi.

Derrière le chœur, il trouva, en effet, M. de Fergenne, agenouillé devant la tombe de la comtesse et la tête appuyée contre le marbre qui renfermait ses restes chéris.

Une de ses mains, qui reposait sur son cœur serrait avec force le petit billet que Suzanne avait écrit dans sa prison. M. de Fergenne paraissait plongé dans une profonde rêverie ou absorbé par une prière fervente.

Le docteur s'approcha doucement de lui et l'invita à l'accompagner.

Mais le comte ne répondit pas.

Il était mort.

FIN

**DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"
NOUS PUBLIERONS UN ROMAN**

qui aura pour titre



"LA PRINCESSE MARTYRE"

par **PAUL DARCY**

**FAITES-EN PART A VOS AMIS ET RETENEZ VOTRE
NUMERO DES MAINTENANT.**

NOTRE PETIT ROMAN**LA PIERRE FATALE**par **PAUL DE GARROS****I**

L'édifice qui sert de mairie à Sérignan, chef-lieu du département de la Durance, est du plus pur dix-huitième siècle, le plus sobre, le plus harmonieux.

La grande salle des fêtes était ce soir-là pavoisée de drapeaux, éblouissante de fleurs, ruisselante de lumière. Et dès neuf heures, les invités y arrivèrent en flots pressés.

Il y avait là toute la fine fleur de l'aristocratie des environs, les officiers de la garnison, les magistrats, la bourgeoisie riche ; et cet amalgame formait un ensemble de la plus haute élégance.

M. le maire, entouré de son conseil municipal, recevait les invités, car cette fête avait un caractère officiel, ayant pour but d'augmenter les fonds que Sérignan se proposait de mettre à la disposition de la ville de Montaubert, importante agglomération du Nord détruite par le récent cataclysme.

Comme onze heures approchaient, un landau de grande allure, attelé de deux chevaux magnifiques, s'arrêta devant la tente de coutil qui précédait la porte d'entrée, et de cet équipage un peu démodé, mais néanmoins correct et cossu, descendit une majes-

tueuse dame aux cheveux grisonnants, accompagnée d'une toute jeune fille.

Ces dames se dirigèrent aussitôt vers le vestiaire, mais pendant qu'elles étaient en train d'enlever leur sortie de bal, elles furent abordées par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, élégant et fin, dont les yeux vifs et malicieux pétillaient d'intelligence. D'un ton respectueux, il murmura :

— Quelqu'un me demandait tout à l'heure si mesdames Guibert viendraient ; et, ne voyant personne, je n'ai su que répondre... Me voilà tranquillisé !

— Mais vous jetez tout de même une pierre dans notre jardin, monsieur du Martheray, et tout simplement, je pense, pour nous faire sentir que nous sommes en retard, minauda la plus âgée des deux nouvelles venues.

Après avoir baisé galamment la main des deux femmes, le jeune homme se releva et pendant une minute, demeura immobile et silencieux, à contempler la jeune fille, dont les yeux bleus avaient la profondeur de l'azur et dont les cheveux blonds avaient l'éclat d'un rayon de soleil.

— Que vous êtes belle !... Que vous êtes belle ! balbutia-t-il.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. Je me sens si gauche, si

empruntée. Songez donc que c'est mon premier bal.

—Je vois que Madame votre mère s'est laissée attendrir et a consenti à vous amener.

—Oui, répondit la jeune fille en souriant, maman s'est décidée au dernier moment. Aussi, nous avons failli ne pas avoir nos robes.

—Ce qui eût été bien dommage, car elles sont ravissantes.

Le compliment était sincère et d'ailleurs justifié: Mme Guibert avait grand air dans ses dentelles de Chantilly, et sa fille Odette enveloppée d'un nuage rose était délicieuse.

Le jeune homme allait continuer ses louanges quand il reçut sur l'épaule un léger coup d'éventail. Il se retourna vivement et reconnut la vicomtesse de Louvencourt, une des plus jolies femmes et une des plus grosses fortunes du pays. Elle était drapée dans une robe d'une richesse étourdissante et un magnifique collier de diamants et d'opales, légendairement réputé dans la contrée comme une pièce unique, rehaussait la carnation nacrée de ses épaules.

Guy du Martheray baisa la main qu'elle lui tendait et bredouilla pour dire quelque chose:

—Vous m'avez vraiment surpris.

—Dame! puisque vous ne vouliez pas me voir!... Il est vrai que vous aviez de bonnes raisons d'être absorbé...

Et en lançant cette insinuation, elle glissa un regard narquois vers Odette; puis, elle ajouta:

—Madame du Martheray est venue, je pense?

—Mais oui, elle est ici et sera bien heureuse de vous retrouver. Voulez-vous que je vous conduise jusqu'à el-

le? poursuivit-il en offrant le bras à la jeune femme.

La vicomtesse sourit en regardant de nouveau Odette et répondit:

—Non, non, restez, vous avez mieux à faire que piloter les ancêtres à travers cette mer agitée.

—Oh! par exemple! protesta-t-il.

—Allons, mettons que j'exagère un peu! Ça ne changera toujours rien à mon âge. Merci tout de même et au revoir, à tout à l'heure!

Ce disant, la vicomtesse se lança dans la cohue à la recherche de Mme du Martheray.

Un peu plus jeune que la mère de Guy, Mme de Louvencourt était pourtant du mauvais côté de la quarantaine, mais elle conservait encore l'éclat de la trentième année. Quand elle fut assez éloignée, Odette demanda à Guy:

—C'est la dame au fameux collier!

Il fit oui des yeux et offrant son bras à Mme Guibert, qui l'accepta avec joie, il pilota la mère et la fille à travers la salle.

La foule grossissait toujours. Mais bien qu'elle fût perdue au milieu de cette agitation, Odette, dont les appréhensions de débutante se dissipaient peu à peu, commençait à s'amuser franchement de la nouveauté du spectacle.

De loin en loin, elle apercevait quelque visage connu et sachant qu'elle était à son avantage avec une coiffure seyante et une robe réussie, elle se sentait tranquille et fière. Elle n'avait même plus peur du tout de commettre quelque maladresse et de se faire mal juger par M. du Martheray.

L'accueil qu'elle reçut de tous acheva de la rassurer et elle éprouva de ce succès une joie, non pas tant par va-

nité que parce que Guy en était témoin.

Cependant, le jeune homme qui n'avait pas quitté Odette depuis son arrivée, finit par se rendre compte qu'il n'avait aucun titre à l'accaparer. Il se décida donc à laisser à d'autres la liberté de bavarder et de danser avec elle; mais, comme elle venait se rasseoir auprès de lui après une valse échevelée, il ne put s'empêcher de lui dire:

—Comme vous vous amusez!

—Oui, comme une enfant, je l'avoue.

Guy lui offrit alors de la conduire au buffet, où il prit plaisir à la regarder grignoter des friandises; puis, il la laissa de nouveau s'envoler, un peu à regret, au bras d'un jeune officier qui venait réclamer la valse promise.

—Quelle jolie fille! s'écria un élégant garçon d'unet rentaine d'années qui se tenait à côté du Martheray.

—Tiens! d'Homerville! Comment va!

—C'est la petite Guibert, n'est-ce pas? Si on m'avait demandé son âge, j'aurais juré qu'elle avait douze ans.

—Oui, c'est Mlle Odette Guibert, elle est ravissante; on ne peut rien rêver de plus délicieux; déclara avec un ton d'ardente conviction un nouveau venu dont les yeux spirituels, abrités par un lorgnon, éclairaient un visage laid mais fort intelligent.

—Quel lyrisme! répliqua en riant celui que Guy avait appelé d'Homerville. Est-ce que vraiment ce serait le coup de foudre, Roubeyre?

—Dame! Il y aurait de quoi, mes bons amis, car c'est une surprise. Qui eût dit que le père Guibert qui, s'il a fait fortune dans les planches, n'était pas une fleur de distinction, aurait pu

avoir une fille pareille?... C'est la reine du bal.

Guy, qui ne perdait rien de ces éloges, prit un air contrarié. Charles Roubeyre s'en aperçut et changea la conversation. Se laissant tomber sur une chaise avec un geste de lassitude, il grogna:

—Je suis littéralement éreinté... Quelle vie de chien depuis quelque temps! Il y a trois mois, le cambriolage du château de Marchegay, avec un double meurtre!... La semaine dernière, un autre assassinat!... Cette semaine, deux vols de grande envergure, exécutés avec une audace invraisemblable dans des conditions dramatiques et mystérieuses!... Aujourd'hui, un Bal officiel, auquel je suis bien forcé d'assister... Ah! ce n'est pas une sinécure d'être en ce moment rédacteur d'un journal à Sérignan!...

—Le fait, approuva Guy, que notre région habituellement si calme est terriblement bouleversée depuis quelque temps.

—Et sur tout cela, la police n'a aucune indice? demanda Raoul d'Homerville.

—Heu!... Heu!... Aucun indice n'est pas le mot... Je vais même vous raconter quelque chose.

—Quoi?... Quoi?... Dites vite.

—Eh bien, il vient d'arriver à Sérignan un agent de la brigade mobile, qui passe pour extrêmement habile et qui, paraît-il, suit une piste...

—Une piste aboutissant à quelqu'un qui habite ici?

—Peut-être... Je ne saurais dire au juste. Hier, à l'heure de l'apéritif, on parlait de ça au café de l'Univers et nous nous amusions à nommer les gens du pays qui pourraient bien être visés par le policier, quand quelqu'un

a lancé en riant le nom du baron d'Andilly.

—Oui, au fait, d'où sort-il, ce monsieur-là? demanda du Martheray.

—Si vous pouviez me le dire!...

—Mais comment se fait-il qu'il ait échoué ici?

—C'est le hasard, dit-il, qui l'a conduit: il aime la vie nomade. Mais il ne séjourne jamais plus de six mois dans un pays. Comme nous le possédons depuis cinq mois, il faut s'attendre à le voir déguerpir un de ces jours.

—Que peut-il bien faire à Sérignan?

—Il désire acheter une propriété et visite dans ce but tous les châteaux de la région.

—Il ne les achète pas tous, je suppose?

—Non, il les cambriole, hasarda Raoul d'Homerville.

—Le fait est qu'on n'a jamais autant cambriolé que depuis son arrivée, observa Charles Roubeyre.

—Mais où loge-t-il, ce monsieur? demanda Guy du Martheray, qui, souvent absent, ignorait les potins de la ville.

Le journaliste, qui savait tout, expliqua:

—Il a loué une maison meublée sur l'avenue des Arènes et pris une domestique d'âge respectable. Cette femme, qui est sourde comme un pot, meurt d'effroi, paraît-il, quand son maître s'enferme chez lui pour soigner ses "crises".

—Quelles crises?..

—Personne n'en sait rien au juste, mais ça doit être grave, car, lorsque ça le prend—subitement—il s'enferme à clef dans sa chambre et on ne le revoit plus pendant deux ou trois jours.

—Trois jours de jeûne, alors?

—Parfaitement. Et la vieille bonne a l'ordre formel de ne le déranger sous aucun prétexte. Les premières fois, la malheureuse se morfondait et craignant un dénouement fatal, venait de temps en temps coller son oreille à la serrure de la chambre—sans rien entendre, naturellement.

—Mais, lors de la dernière crise, elle a fait pis: M. le baron ne donnant plus signe de vie depuis trois jours, elle a essayé d'ouvrir la porte... celle-ci n'était pas fermée à clef.

—Angélique—j'ai oublié de vous dire que c'était le nom de la brave femme—Angélique s'est alors avancée à pas de loup dans la pièce et a constaté que son maître était étendu sur le lit, mais elle l'a trouvé si pâle, si pâle, qu'elle s'est enfuie en poussant des cris d'horreur à amener tout le quartier.

—Puis, au bout d'un quart d'heure, on l'a vue revenir accompagnée du docteur Lefort, qu'elle avait décidé à se déranger immédiatement en lui représentant que c'était urgent.

—Mais le médecin a trouvé notre baron tout bonnement assis sur son séant et fort calme. Il s'excusa auprès du praticien du dérangement inutile et lui expliqua qu'étant sujet à certaines crises nerveuses, il ne pouvait s'en débarrasser qu'en gardant un repos absolu. Il ajouta qu'il allait mieux, mais que cependant l'ineptie d'Angélique allait le forcer sans doute à prolonger de vingt-quatre heures sa cure de repos.

—Alors, c'est par suite de cette mauvaise manoeuvre que nous n'avons pas le plaisir de voir ce soir M. d'Andilly? observa du Martheray.

—C'est probable, fit Roubeyre... Tiens! Voilà l'orchestre qui s'arrête. Qu'y a-t-il donc? Ah! c'est la quête

qui commence... Parmi les quêteuses, j'aperçois Mlle Odette Guibert.

—Je ne savais pas qu'elle dût quêter ce soir, fit Guy troublé.

—Moi non plus, mais je crois que la recette n'y perdra rien: voyez quel empressement autour d'elle!...

C'était, en effet, à qui se hâterait de remplir l'aumônière de la charmante Odette, qui s'avancait, timide et rougissante, au bras d'un des commissaires de la fête.

Lorsque la jeune fille aborda le groupe des châtelaines, qui formaient dans un coin de la grande salle une société à part, ce fut une stupéfaction générale.

—Comment, vous! s'écria la mère de Guy, j'ignorais...

—J'ignorais moi-même, il y a dix minutes, l'honneur qu'on me réservait, murmura Odette en souriant, mais l'explication est bien simple: je remplace tout bonnement une quêteuse souffrante.

Pour toute réponse, Mme du Martheray prit dans son portefeuille un billet de cent francs et le glissa dans l'aumônière. Et Mme de Louvencourt imita aussitôt le geste de son amie.

—Qui est donc cette jolie personne? demanda un gentleman d'âge mûr, qui s'enprenait avec ces dames.

—C'est mademoiselle Odette Guibert.

—Guibert!... Cette charmante enfant serait la fille du marchand de bois Guibert?... Ce n'est pas possible!

—Tout ce qu'il y a de plus possible, cher ami. Elle est délicieuse, hein! Personne ne la connaît parce qu'elle est restée au couvent jusqu'à cette année et que c'est la première fois que sa mère se décide à la produire dans le monde.

—Il me semble que cette petite est une très riche héritière, continua le vieux monsieur. Le père Guibert a laissé quelques millions.

—Oh! quelques?...

—Parfaitement, cinq ou six au bas mot. Aussi, je pense que les prétendants ne lui manqueront pas, surtout étant jolie comme elle l'est.

Mme de Louvencourt sourit en regardant du coin de l'œil Mme du Martheray et lui glissa dans l'oreille:

—Mes compliments!

—Vos compliments?... Pourquoi donc?...

Puis, la lumière se faisant soudain dans l'esprit de la mère de Guy, elle protesta avec vivacité:

—Mais il n'est question de rien de semblable, je vous prie de le croire, chère amie.

Mme de Louvencourt insista:

—Cependant, j'ai cru remarquer que notre ami Guy accorde une très grande attention à cette jeune personne; il s'est beaucoup occupé d'elle ce soir.

—Bah! Fantaisie de jeune garçon qui aime le badinage à la vue d'une jolie fille; mais je garantis bien que Guy ne songe nullement à l'épouser; et s'il y songeait, par malheur, je m'y opposerais de tout mon pouvoir.

—Cette enfant, toute charmante qu'elle est, n'a pas la même éducation, les mêmes façons de vivre et de penser que mon fils, n'est pas, pour tout dire en un mot, du même monde que nous. Or, pour qu'il y ait de l'harmonie dans un ménage, c'est la première chose à considérer. Quand vos fils auront l'âge de Guy, vous me comprendrez...

—Je vous comprends fort bien, chère amie, approuva Mme de Louvencourt.

Puis, passant brusquement à une autre idée, elle reprit :

— Deux heures déjà ! Mon mari doit m'attendre au vestiaire, je vais me diriger de ce côté.

A ce moment, elle aperçut Guy du Martheray qui venait rejoindre sa mère.

— Oh ! puisque je vous tiens, fit-elle, je vous accapare. Offrez-moi votre bras et conduisez-moi.

— Où ça ? demanda le jeune homme en s'empressant.

— Mais du côté de la sortie. Il est tard, je m'en vais.

— A vos ordres !

En approchant de la porte, ils se trouvèrent pris dans une foule assez compacte, qui était pressée de sortir et, pendant un instant, ils ne purent avancer. Tout à coup, un cri formidable retentit.

— Au feu !

Comme par enchantement tout se tut et, pendant deux secondes, il y eut un silence impressionnant. Puis, la foule affolée se rua comme un troupeau de fauves vers la porte.

— Ne bougeons pas, dit Guy à sa compagne, le meilleur moyen de dominer la tempête, c'est de rester calme.

Il n'eut pas le temps d'achever... Une véritable brute avait bondi sur eux, les bousculant et les écartant l'un de l'autre.

— Tiens, voilà pour toi, goujat ! lança du Martheray en lui assénant un formidable coup de poing sur l'échine.

Mais l'autre, sans demander son reste, continua de filer à grandes enjambées.

Cependant, la poussée devenait moins violente, la ruée se calmait, car les commissaires de la fête aussitôt accourus avaient, en quelques mots,

rassuré le public : c'était un petit incendie de rien du tout, et cet incendie insignifiant avait été éteint en quelques secondes.

Le calme rétabli, Mme de Louvencourt ne tarda pas à retrouver son mari, qui l'attendait dans la rue, non sans inquiétude. En la voyant apparaître, le vicomte sentit ses appréhensions se dissiper. Néanmoins, tout en la faisant monter dans la limousine qui allait les emporter vers leur château, il demanda :

— Vous n'avez aucun mal ? pas de contusions ? ...

— Non, non, je ne sens rien.

— Et on ne vous a pas volé ?

La vicomtesse, toute souriante, jeta un rapide coup d'oeil sur ses dentelles, sur sa robe fripée, puis porta la main à son cou.

— Oh ! je n'ai plus mon collier de diamants et d'opales ! s'écria-t-elle.

— Ah ! ah ! je comprends, fit M. de Louvencourt, c'est à votre collier qu'en voulait le butor qui vous a bousculée.

— Eh bien, ce sera lui le volé, conclut la vicomtesse en riant, car j'avais ce soir la réplique de mon collier authentique : tous les diamants en sont faux.

— Ah ! par exemple, elle est bien bonne ! s'esclaffa le vicomte ; mais, si cette petite histoire s'ébruite, on va dire que vous n'avez que des bijoux faux. Ce sera un peu vexant pour nous.

— Bah ! Les gens qui sont au courant des usages savent bien qu'on ne porte pas dans un bal public un collier de trois cent mille francs. Mais si vous préférez, nous ne soufflerons mot de l'incident, et le voleur se gardera bien d'en parler.

II

Clovis Escard, le chef de la brigade mobile, qui, ainsi que nous le savons, était depuis trois jours à Sérignan avec un de ses agents, n'avait pas manqué d'assister au bal de l'Hôtel de Ville.

Il avait été surpris de n'y pas voir le baron d'Andilly, sur qui toute son attention était concentrée depuis un certain temps. Aussi, dès le lendemain de la fête, se hâta-t-il de demander audience à M. Hamelle, juge d'instruction, afin de lui exposer les hypothèses et déductions auxquelles il s'était arrêté.

Il lui expliqua que toutes ses recherches pour découvrir le ou les auteurs des divers cambriolages commis récemment dans la région aboutissaient toujours à la même piste, mais qu'il se trouvait dans l'impossibilité de prendre des sanctions contre l'homme sur qui pesaient ses soupçons, car celui-ci semblait couvert par d'irrécusables alibis.

Le juge fit observer qu'il n'y avait peut-être pas lieu d'attacher trop d'importance à ces prétendus alibis et conseilla au policier de poursuivre ses investigations en redoublant de prudence car le gibier était certainement sur ses gardes.

A la suite de cette entrevue, Clovis Escard résolut de faire, dès ce jour, une petite promenade aux environs du domicile de M. d'Andilly.

La maison habitée par le baron avait son entrée principale avenue des Arènes et faisait le coin d'une impasse, dénommée l'impasse des Epinettes, sur laquelle s'ouvrait la porte de la cave. Ce fut de ce côté surtout que porta l'examen du policier.

Sur l'avenue, au-dessus de la porte cochère, était pendu un écriteau annonçant que l'immeuble était à vendre ou à louer et que l'on pouvait s'adresser pour visiter, à M. Aubertin, propriétaire, 12, rue de l'Arbre-Sec.

Clovis Escard se rendit aussitôt à cette adresse et rendez-vous fut pris avec la bonne du propriétaire, absent à ce moment-là, pour la visite de la maison à quatre heures de l'après-midi.

Il n'était pas aussi facile de pénétrer chez le baron que le policier et le propriétaire lui-même se l'imaginaient.

Il leur fallut d'abord carillonner de toute leur force avant de se faire entendre. Angélique vint jusqu'à la porte qu'elle entr'ouvrit avec précaution.

—Qu'est-ce que vous demandez ? commença-t-elle.

Mais voyant les deux messieurs, elle n'acheva pas et voulut refermer. Le policier avait prévu la manoeuvre et glissé son pied entre le chambranle et le battant entr'ouvert. Alors, d'un coup vigoureux, il repoussa la servante et entra, suivi de M. Aubertin qui referma derrière lui.

La vieille se mit à pousser des cris d'oie sauvage, mais reconnaissant le propriétaire, elle s'arrêta.

—Ah! c'est le monsieur... bredouilla-t-elle. Je suis toute seule... ça m'a fait peur.

A force de cris et de gestes, on finit par lui faire entendre que ce monsieur venait visiter la maison. Elle se récria : puisque son maître était sorti, il fallait attendre qu'il fut là.

Aucune observation, que d'ailleurs elle entendait mal, ne put en avoir raison. De guerre lasse et voyant qu'il perdait son temps, l'agent lui glissa

un billet dans la main et lui corna dans l'oreille :

—Allons, en voilà assez! Conduisez-nous.

L'argument du billet produisit son effet immédiatement. La visite commença aussitôt.

Arrivé devant la chambre occupée par le locataire, Angélique déclara que la porte était toujours fermée et qu'elle-même n'entrait là-dedans que pour faire le lit.

—J'ai toutes les clefs, dit le propriétaire; si vous désirez voir la pièce.

—Non, non, inutile, riposta le visiteur; ce que je voudrais voir par exemple, c'est la cave.

Le trio redescendit au rez-de-chaussée. Devant la porte de la cave, on s'aperçut que la clef manquait. Angélique ne l'avait jamais eue. Monsieur ne mettait rien dans la cave et elle ignorait même s'il en avait la clef.

—Par exemple! se récria le propriétaire.

L'agent le calma d'un geste.

—Il l'a certainement, dit-il, mais à quoi bon discuter? Prenons votre clef, monsieur, je pourrai me rendre compte...

En voyant M. Aubertin ouvrir la porte, Angélique ronchonna, mais garda pour elle ses réflexions et se dispensa de descendre.

Cette partie de la maison parut intéresser l'amateur. En réalité, il n'était venu que pour voir la cave. Elle n'offrait d'ailleurs rien de particulier, étant absolument vide; sauf qu'il y avait auprès des marches, qui mènent à la porte de l'impasse des Epinettes une botte de paille apportée et laissée là par un précédent locataire sans doute, puisqu'Angélique assurait que son maître n'avait jamais utilisé la cave.

A ce propos, le policier remarqua que le local devait être très sain, puisque la serrure, restée longtemps sans servir, jouait comme une serrure huilée de la veille et que la paille paraissait toute fraîche.

M. Aubertin ouvrit alors la porte donnant sur l'impasse des Epinettes, dont une barre de fer terminée par un crochet retenait l'unique battant.

Là aussi, on constata que le crochet entrait dans la douille sans frotter ni grincer.

Ils refermèrent cette porte et, regagnant le vestibule, sortirent par l'avenue sans plus s'occuper d'Angélique et de ses grognements.

III

Le surlendemain du bal mouvementé de l'Hôtel de Ville, Odette Guibert, un peu fatiguée, se reposait dans le salon du petit hôtel qu'elle habitait, avec sa mère, rue de Cavaillon.

Vêtue d'une très simple robe d'intérieur, elle était allongée dans un grand fauteuil anglais, où sa mince personne semblait perdue et rêvait, les yeux fixés dans la vague, au lieu de lire le livre ouvert sur ses genoux.

Elle était tellement absorbée par ses réflexions qu'elle n'entendait pas la femme de chambre ouvrir la porte et annoncer: "Monsieur du Marthéray!" et ce fut seulement lorsque le jeune homme fut près d'elle qu'elle s'aperçut de sa présence.

—Vous! s'écria-t-elle en se levant vivement, tandis qu'un flot de sang empourprait ses joues.

—Oui, moi. Je venais chercher de vos nouvelles, savoir si vous n'aviez pas souffert de la bagarre d'hier... Je vous dérange?

—Quelle idée! Comment pourriez-vous me déranger?... Je vais très

bien. Merci!... Mais je vous croyais reparti pour Paris et votre apparition soudaine m'a surpris.

—Eh bien, je ne suis pas parti et je ne sais pas quand je repartirai... J'étais venu pour trois jours à Sérignan, et voilà trois semaines que je m'y étérnise.

—Je me demande pourquoi vous quitteriez ce pays charmant et votre chère maman qui doit être si heureuse de vous posséder.

—Ma profession de littérateur exige ma présence à Paris... Certes, je me plais à Sérignan... surtout depuis que vous y êtes, ajouta-t-il d'une voix émue, en contemplant tendrement la jeune fille.

Puis, très vite, comme pour l'empêcher de faire des objections, il continua :

—Je tiens d'ailleurs à assister à la grande chasse à courre que nos amis de Louvencourt donneront cette semaine et, craignant que la vicomtesse ne se ressentit de la bousculade qu'elle a subie en sortant du bal, j'ai pris la précaution de me rendre hier à Beaucourt, pour savoir si elle n'était pas souffrante et si la chasse ne serait pas décommandée à cause de cet incident.

—C'est vrai, vous étiez avec elle quand cette panique s'est produite.

—Parfaitement, et je vais vous confier, sous le sceau du secret, que ladite panique a été certainement provoquée par quelqu'un qui avait des vues sur son magnifique collier d'opales et de diamants.

—Oh! On le lui a volé peut-être?

—Oui; mais, heureusement, les diamants étaient faux, car jamais Mme de Louvencourt ne porte ses vrais diamants en public. C'est une mesure de précaution élémentaire. Quant aux

opales elles sont perdues évidemment mais elles n'ont pas grande valeur.

—Ça n'empêche pas que cette brute aurait pu, par son idée saugrenue, causer la mort de plusieurs personnes. Enfin, je lui ai toujours administré, pour lui donner une leçon, un fameux coup de poing, dont il se souviendra quelque temps.

—Mme de Louvencourt n'a pas porté plainte? En tous cas, je n'en ai pas entendu parler.

—Non, notre amie a préféré faire allègrement le sacrifice de son collier que de se créer des ennuis. Aussi, m'a-t-elle prié de ne pas ébruiter cette petite histoire. Déjà, d'ailleurs, elle suit une autre idée et se préoccupe d'organiser pour la fin du mois un bal costumé, auquel elle m'a fait promettre d'assister.

—Ah! Vous allez vous déguiser?... Que c'est amusant!...

—Oui, je l'ai promis, mais à une condition...

—Laquelle?

—A la condition que Mme de Louvencourt inviterait Mme Guibert et vous à ce bal...

—Oh! mais c'est impossible, s'écria Odette.

D'un geste, Guy lui ferma la bouche et ajouta :

—La vicomtesse m'a répondu que j'allais au-devant de ses désirs. Elle vous trouve charmante, vous avez fait sa conquête et elle m'a affirmé qu'elle n'aurait pas attendu ma requête pour vous inviter, si elle n'était pas obligée de tenir compte de certaines lois protocolaires...

—Qu'est-ce à dire?

Elle s'imaginait que Mme Guibert s'offusquerait si elle lui envoyait une invitation sans lui avoir fait aupara-

vant une visite... Je l'ai rassurée et... cette invitation, je vous l'apporte.

Il lui tendait un carton.

Le visage d'Odette souriant d'abord était devenu grave, presque triste. D'un ton embarrassé, elle répondit :

—Je suis très touchée de savoir que Mme de Louvencourt a une aussi bonne opinion de moi, mais...

—Quoi donc?

—Mais nous ne pouvons accepter son invitation.

Le front du jeune homme s'assombrit.

—Pour refuser, avez-vous une raison sérieuse?... Craignez-vous que cette longue course ne fatigue madame votre mère? En ce cas, maman se ferait un plaisir de vous chaperonner.

Odette secoua la tête en signe de dénégation et murmura très bas :

—Non, ce n'est pas possible.

—Mais pourquoi? Pourquoi?...

—Ne voyez-vous pas qu'une petite personne comme moi serait complètement déplacée dans ce monde élégant, auquel je suis tout à fait étrangère.

—Votre place y est au contraire toute marquée. Je n'en veux pour preuve que votre triomphe le soir du bal.

—Non, non, n'insistez pas, c'est impossible.

—Votre refus me cause une amère déception, s'écria le jeune homme en s'animant: je me faisais d'avance un si grand plaisir de vous introduire dans cette société brillante, qui est la mienne et qui doit être la vôtre!

—Odette, chère Odette... il faut donc vous le dire... Vous ne voyez donc pas que je vous aime de toute mon âme... Odette, voulez-vous être ma femme?...

En entendant cette ardente supplication, à laquelle elle était si loin de s'attendre, mais qui répondait si bien à ses propres sentiments, la jeune fille ferma les yeux et chancela.

Sans Guÿ, qui s'était précipité pour la soutenir, elle serait tombé sur le tapis. Eperdu, n'osant appeler au secours, il la transporta sur un fauteuil, où peu à peu elle reprit ses sens.

Quand elle rouvrit les yeux et qu'elle vit Guÿ à genoux à ses pieds, elle murmura d'une voix faible :

—Relevez-vous, monsieur, je vous en prie... Je ne sais ce qui m'a pris... j'ai été bouleversé par les paroles inattendues que vous avez prononcées et que je ne dois pas entendre...

—Que vous ne devez pas entendre! répéta-t-il ahuri... Pourquoi?... J'espérais pourtant que vous pourriez avoir un peu d'affection pour moi.

—Un peu d'affection, balbutia-t-elle, mais oui, j'ai pour vous une affection sincère, profonde...

—Un peu d'amour?...

Elle baissa la tête et se tut. Enfin, après un silence, elle reprit :

—Non, ces paroles, je ne dois pas les entendre... car je ne suis pas du tout la femme qu'il vous faut.

—Craignez-vous que je ne sois pas vous rendre heureuse?

—J'ai toutes les craintes, excepté celle-là. D'abord, je ne serai jamais la belle-fille que rêve votre mère. Ensuite, je n'ai pas reçu l'éducation des jeunes filles de votre monde, je n'ai pas leur manière de penser, je n'ai ni leur élégance ni leur distinction.

—Vous ne vous en apercevrez pas maintenant, mais, après six mois, peut-être moins, de vie commune, vous en souffririez... et moi, par contre-coup, j'en souffrirais... encore plus.

—Vous exagérez, Odette, je vous jure.

—Prétendez-vous que madame votre mère serait heureuse de vous voir m'épouser?... Vous ne répondez pas... Vous voyez, j'ai raison... J'ai bien réfléchi à tout cela, allez ! Et c'est après avoir fait ces tristes réflexions que j'ai accepté le fiancé que m'impose maman.

—Le fiancé!... Vous avez un fiancé?... Qui donc?... Parlez, voyons, parlez!...

—C'est le baron Raoul d'Andilly.

Guy du Martheray resta une minute silencieux, assommé, n'en pouvant croire ses oreilles. Enfin, il éclata :

—Mais ce n'est pas possible; personne ne connaît cet homme, c'est peut-être un bandit, un assassin... c'est, dans tous les cas, un chevalier d'industrie dont on ne connaît ni la famille ni les moyens d'existence...

Odette, vous, la femme de cet individu!... c'est impossible.

—Vous ne l'aimez pas, d'ailleurs. C'est moi que vous aimez, je le sais, je le sens...

La jeune fille cacha dans ses mains son visage baigné de larmes. Et Guy parvenant, grâce à un effort surhumain, à se maîtriser, reprit plus calme :

—Ma chère petite Odette, expliquez-moi ce qui s'est passé. Je vous aime de tout mon coeur, je suis votre meilleur ami ; c'est l'ami qui veut vous conseiller, vous sauver... Voyons, racontez. Comment se fait-il que vous soyez fiancée à ce d'Andilly sans que personne n'en sache rien?

La jeune fille essuya ses larmes et répondit tout bas :

—Nous avons rencontré le baron l'été dernier, à Vichy, il a complètement entortillé maman, qui ne jure

plus que par lui, il a continué à venir nous voir lorsqu'il s'est installé ici ! et il y a deux mois, maman m'a signifié que je l'épouserais.

—Mais vous avez protesté?

—Oh! oui, avec violence : nous avons eu des scènes terribles, surtout depuis ces dernières semaines.

Guy sourit, heureux, car c'était pendant ces dernières semaines qu'il avait retrouvé, fréquenté, aimé la jeune fille.

Odette continua :

—J'ai donc résisté avec énergie, puis j'ai pleuré, prié, supplié. Vainement. Maman ne veut rien entendre. Elle prétend qu'elle est malade et que son devoir est de veiller à ce que je ne reste pas seule au monde, car ma fortune attirera les aigrefins.

—Cela se voit, bougonna le jeune homme.

—Et enfin, maman n'est pas fâchée que j'épouse un gentilhomme au nez et à la barbe de tous les nobles de Sériignan qui nous méprisent.

—Mais personne ne vous méprise, je vous l'affirme.

La jeune fille eut un sourire désenchanté et répondit :

—Pas vous, je le sais, mais d'autres...

—Ce n'est pas une raison pour vous faire épouser ce baron de pacotille.

—Je vous l'accorde, mais... mais j'ai toujours obéi à ma mère et je ne sais pas la contredire.

Guy s'approcha de la jeune fille, lui prit la main, la baisa longuement.

—Je suis obligé de vous quitter, Odette, car l'heure me presse, mais avant de partir, je veux vous répéter que je vous aime pour toujours. Vous pouvez donc compter sur mon affection et sur mon dévouement.

—La première chose à faire pour le moment est de démasquer le louche individu qui vous guette. Je m'en charge, laissez-moi faire. Une fois débarrassés du baron d'Andilly, nous reprendrons cette conversation. Au revoir, ma chérie. A bientôt, j'espère ! Et courage!...

IV

Clovis Escard n'avait pas perdu son temps en commençant son enquête par la visite de la maison du baron d'Andilly.

Il revint, le soir même, à la nuit close, passer une nouvelle inspection des abords de l'immeuble.

Presque en face, dans l'impasse même des Epinettes, grouillait, dans un infâme taudis, une famille de miséreux, composée de la mère veuve et malade, de cinq gosses en bas âge et d'un fils plus âgé, issu d'un premier mariage.

Ce dernier, qui avait dix-huit ans, était d'une taille exiguë et d'un aspect malingre. Le buste déjeté, surmonté d'une énorme bosse, il avait été, à cause de cette difformité, surnommé Esope par les mauvais plaisants.

C'est dans ce logis misérable que le policier avait affaire et c'était Esope lui-même qu'il voulait voir. On lui avait, en effet, raconté que la famille Escarol vivait entassée dans un logement grand comme une alcôve et que le fils aîné ne trouvant même pas, si ratatiné qu'il fût, un matelas pour s'y étendre, cherchait toutes les nuits un gîte à la grâce de Dieu.

Ce détail avait frappé le policier.

Quand il pénétra chez les Escarol, Esope venait de rentrer et se disposait à allumer un peu de feu pour préparer le maigre repas de la famille.

—Vous êtes bien madame Escarol? demanda-t-il en s'adressant à la mère avec douceur.

—Oui, monsieur.

—Et vous avez bien un fils qui se nomme Marius?

—C'est-à-dire que Marius est le fils à mon homme d'un autre mariage, c'est lui qui nous fait vivre; moi, je suis...

Clovis Escard, voyant poindre une longue énumération des malheurs de Mme Escarol, coupa court et se tournant vers Esope, lui glissa:

—J'ai quelque chose à vous dire, garçon. Voulez-vous sortir avec moi; ce ne sera pas long.

Marius suivit le policier sans faire d'observation et, dès qu'ils furent dehors, en face même de la porte basse, qui fermait l'entrée de la cave de la maison du baron, Escard commença:

—Il paraît, mon brave, que tu ne couches pas souvent dans un lit?

—Bah! Ça m'est bien égal, répliqua l'infirme. Pourvu que je puisse me mettre au chaud dans une cave ou dans une écurie avec trois brins de paille, j'aime mieux ça qu'une sale paillasse avec les gosses de la mère Escarol autour de moi; je dors mon saoul, au moins.

Le policier intéressé dressait l'oreille.

—Une écurie, objecta-t-il, mais ça se ferme la nuit.

—Oh! il y a toujours les auberges et puis on me connaît, on sait bien que jé ne fais pas de mal: on me laisse entrer. Mais c'est encore dans les caves qu'on est le plus tranquille.

—Ça se ferme encore plus que les écuries.

—Il y en a tout de même...

—Pas celle-là toujours, dit le policier d'un ton badin, en montrant la

porte basse: elle ne doit pas s'ouvrir souvent.

Esope sourit d'un air finaud.

—C'est vrai qu'avant, ça s'ouvrait jamais; mais, depuis qu'il y a le baron dans la maison, elle est souvent ouverte le soir, au contraire... Quand il va faire des ballades la nuit, il ferme pas pour rentrer. De dehors, pas même d'ouvrir, d'ailleurs.

Escard ne put retenir une exclamation.

—Ah! ah! Il va en ballade la nuit, le baron, et il sort par là!

Esope craignit d'avoir eu la langue trop longue.

—Il s'en va voir quelque belle, sans doute, ajouta-t-il. Faudrait pas qu'il s'aurait que je vous ai raconté ça... ça ferait du vilain.

Après un moment de réflexion, le chef de la brigade mobile reprit:

—Marius, veux-tu gagner de l'argent... beaucoup d'argent?

—Moi, beaucoup d'argent? répéta le jeune garçon qui n'en revenait pas de sa surprise.

—Oui, toi-même, l'ami.

—Ah! je vous crois. Mais vous vous moquez de moi.

—Te souviens-tu quand tu as couché ici, la dernière fois?

—Il y a du temps... Il a pas sorti cette semaine... Voilà une quinzaine, par exemple, il était resté deux jours absent... il est rentré vers les une heure... Même qu'il s'en est passé, ce matin-là, une bonne...

Et Esope raconta l'histoire du médecin qu'Angélique était allée chercher parce que son baron était comme mort.

—Ah! ouiche! C'est un défunt pas comme les autres... Le soir même, il est encore parti pour la promenade... Je l'ai pas vu revenir... je m'en suis

allé vers les cinq heures... il a dû rentrer pas longtemps après.

—Quand j'ai repassé après que j'ai eu mangé la soupe, la cave était refermée. Même que j'avais perdu mon couteau dans la paille et que ça m'a rudement gêné.

—Il y est toujours, ton couteau?

—Oh! non; il est encore reparti deux ou trois jours après... alors je suis rentré et j'ai repris mon bien.

—Eh bien, mon garçon, je t'ai demandé si tu voulais gagner beaucoup d'argent.

—Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela?

—Viens me trouver demain à une heure au Palais de Justice, je te l'expliquerai.

Ce mot effraya Esope.

—Au Palais de Justice! répéta-t-il. Ah! non, j'aime mieux pas.

—Pourquoi donc, mon brave? Il n'y a que les voleurs et les mauvais drôles pour avoir peur de la justice. On sait bien à Sérignan que tu es un honnête garçon. Viens donc me trouver demain comme j'ai dit. Nous irons ensemble chez le juge d'instruction; tu lui répèteras ce que tu viens de me raconter, tu n'auras pas à t'en repentir.

Esope se laissa persuader et promit qu'il serait exact au rendez-vous. Le lendemain, il se présenta à l'heure convenue chez le concierge du Palais et, un peu intimidé, demanda:

—M. Escard, s'il vous plaît?

Le policier que Marius n'avait pas vu en entrant se trouvait là, il attendait.

—A la bonne heure! fit-il, tu es un garçon de parole.

Et tous les deux se dirigèrent aussitôt vers le cabinet de M. Hamelle, ju-

ge d'instruction, que le policier avait prévenu.

—Monsieur le juge, commença le chef de la brigade mobile, dès qu'un huissier les eut introduits, je vous amène un jeune homme qui a, je crois, à vous raconter des choses fort intéressantes. Il se nomme Marius Escarol.

—Nous sommes de vieilles connaissances, observa le magistrat, Marius m'a fait souvent des commissions et a plus d'une fois ciré mes chaussures.

Encouragé par cet accueil bienveillant, Esope commença sa déposition et, avec une étonnante clarté, répondit à toutes les questions du juge, sûr de lui, sans hésitation.

Ce témoignage était écrasant pour d'Andilly. Malheureusement, si redoutable qu'il fût, ce témoignage ne s'appuyait sur rien autre que les dires de Marius et, avec un personnage de l'envergure du baron, il était à craindre que cette déposition n'eût aucun résultat.

Néanmoins, M. Hamelle estima que ce qu'il venait d'apprendre jetait d'utiles lumières sur son enquête. Il remercia donc et félicita chaudement le brave Esope et lui recommanda de se trouver dans une heure, impasse des Epinettes, devant la porte de la cave.

Lorsque le jeune garçon fut parti, le magistrat annonça soudain au chef de la brigade mobile qu'il était décidé à faire arrêter le baron d'Andilly.

—Mais, monsieur le juge, observa le policier, vous n'ignorez pas qu'il a quitté Sérignan.

—C'est vrai et nous ne le reverrons peut-être plus.

—Oh! je crois que, sur ce point, il n'y a pas de crainte à avoir. Il est trop malin pour disparaître...

—Sait-on qu'on le file?

—Je l'ignore.

—Peu importe, d'ailleurs! Connaissiez-vous l'emploi de sa soirée d'hier?

Il n'était pas au bal?

—Je pense au contraire qu'il y était, mais si bien camoufflé, que personne ne l'a reconnu. Je suis même convaincu, monsieur le juge, que c'est lui qui a crié au feu pour provoquer une bagarre et subtiliser quelques bijoux à la faveur de la panique.

—Je dois ajouter cependant qu'aucune plainte ne nous est parvenue jusqu'à présent, ce dont je suis fort surpris.

M. Hamelle sourit.

—Il est certain, dit-il, que ce baron d'Andilly a beaucoup de finesse, mais il me semble que vous lui en prêtez encore de la vôtre, monsieur Escard. Enfin, votre suggestion mérite tout de même d'être examinée. Mais, pour le moment, nous n'avons rien de plus pressé à faire que d'aller fouiller la maison du fugitif. Vous avez les clefs?

—Oui, M. Aubertin me les a laissées.

—C'est bien. Partons.

...A deux heures et demie, le juge d'instruction, le greffier, le chef de la brigade mobile et plusieurs agents arrivèrent devant la maison du baron d'Andilly.

Des voisins leur apprirent que la brave Angélique, comptant que son maître ne reviendrait pas avant deux jours, venait de partir pour passer ce temps-là dans sa famille. La maison était donc close et déserte.

Le magistrat et ses acolytes pénétrèrent avec les clefs de M. Aubertin.

Au rez-de-chaussée, malgré un minutieux examen, ils ne découvrirent absolument rien. Placards, armoires, tiroirs de commode, tout était vide.

Au premier étage, l'inspection fut encore plus minutieuse, surtout lorsqu'il s'agit de la chambre habitée par le baron.

Sur le lit, qui n'avait pas été défait, s'étaient un habit de soirée, le gilet et le pantalon jetés en désordre. Devant la cheminée, gisaient deux bottines vernies maculées de boue. Sous la table, on distinguait une cravate blanche froissée.

—Vous voyez, dit à demi-voix le chef de la brigade mobile, que notre homme était au bal hier soir.

—Je vois, répondit le magistrat.

Et appelant un sergent, il demanda :

—Faites un paquet de ces bottines, nous verrons si leurs empreintes correspondent à celles relevées lors du dernier cambriolage du château de Marchegay. Je ne vois rien de plus à emporter, d'ailleurs ; ce monsieur ne sait donc ni lire ni écrire : il n'y a chez lui ni un journal, ni un encrier, ni un bout de papier.

L'inventaire des tiroirs de la commode ne fit découvrir que trois chemises, quatre faux-cols et deux paires de chaussettes. Quant au secrétaire, il contenait simplement l'acte de naissance de M. le baron.

—En somme, conclut le magistrat en se dirigeant vers la porte, nous avons fait à peu près buisson creux.

Clovis Escard semblait déçu et mécontent. Avant de sortir de la chambre, il la fouilla une dernière fois du regard. Pus, soudain, ses compagnons le virent rentrer et se mettre à genou devant la commode.

Tout à coup, il allongea le bras et le retira presque aussitôt en disant :

—Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il tenait entre le pouce et l'index une petite pierre, grosse comme la

moitié d'une noisette, irrisée, chatoyante.

—Une opale et même une fort belle opale, mâchonna-t-il enfin entre ses dents. Comment se fait-il qu'elle soit là toute seule?... Evidemment, il y a là-dessous quelque histoire de vol, mais lequel?... puisque personne ne s'est plaint.

M. Hamelle, après avoir considéré la pierre précieuse pendant un instant déclara :

—De toute évidence, cette opale appartient au célèbre collier de la vicomtesse de Louvencourt — collier composé de diamants et d'opales alternés.

—Si une pièce de ce collier est ici, objecta le policier, c'est que le collier n'est plus entre les mains de Mme Louvencourt ; et si ce bijou a été volé, comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu une plainte déposée ?

—Je crois avoir l'explication de ce mystère, répondit le juge d'instruction. J'ai reçu hier soir la visite de M. de Louvencourt. Il m'a raconté ce qui s'était passé à la fin du bal de l'Hôtel de Ville et l'agression dont sa femme avait été victime pendant la panique. Néanmoins il juge inutile de porter plainte.

—Tiens ! C'est bizarre. Quelle raison a-t-il donc de garder le silence ?

—Il a une raison majeure, c'est que les diamants du collier que sa femme portait avant-hier sont faux.

—Faux ! répéta Clovis Escard, l'air ahuri. Comment se fait-il?... des gens si riches !...

—Il paraît que Mme de Louvencourt, qui a un écrin quasi royal, possède une réplique en faux de tous ses bijoux ; elle ne porte les vrais que dans les réunions d'amis et, le reste du

temps, se sert des faux. Le voleur a donc été volé.

—C'est pourquoi la vicomtesse estime qu'il est bien inutile de porter plainte. Mais son mari a tenu tout de même à me raconter l'affaire, pensant que le renseignement pourrait me servir et projeter de fructueuses lumières dans l'imbroglio, que je suis chargé d'éclaircir.

—Je trouve qu'il a été bien inspiré, car, grâce aux explications qu'il m'a fournies, je peux identifier tout de suite cette opale, dont la présence dans cette maison, dans cette chambre, est une preuve accablante contre le baron d'Andilly.

—Une chose donc paraît déjà parfaitement établie, c'est que cet homme était au bal et que c'est lui qui a crié: au feu! pour pouvoir s'emparer d'un bijou qu'il croyait de grande valeur, au risque de causer la mort de nombreuses personnes. Et maintenant, s'il est absent aujourd'hui, c'est qu'il est allé mettre sa prise en lieu sûr.

—C'est très probable, approuva le chef de la brigade mobile. Ah! si c'est ce bandit-là qui a opéré dans toute la région depuis six mois, il doit avoir un joli magot.

—Sans aucun doute, mais ce dernier coup lui rapportera plus d'ennuis que de profits, répondit le magistrat. Voyons, maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici. Si nous allons retrouver notre Esope, il doit nous attendre.

—Certainement, monsieur le juge. Le magistrat et le policier redescendirent aussitôt dans la cave. M. Hamelle désirait faire répéter sur place à Marius Escarol tout ce qu'il avait raconté la veille au Palais.

Le jeune garçon tendait, impasse des Epinettes, en face la porte de la

cave et, quand ces messieurs l'ouvrirent, ils n'eurent qu'à lui faire signe.

—Voyons, commença le magistrat, répète-moi ce que tu m'as dit hier.

Esope s'exécuta de la meilleure grâce du monde.

—Il y a un point qui me déconcerte, objecta le juge, après avoir écouté la relation du jeune Marius, quand le monsieur rentrait, il fermait la porte derrière lui. Mais il t'est bien arrivé de t'en aller quelquefois après son retour?

—Oh! presque toujours.

—Alors, tu ne pouvais remettre le crochet, puisque la porte ne peut se refermer que de l'intérieur? La fois suivante, il ne s'étonnait donc pas de retrouver cette porte refermée par lui?

—Il y a ça, dit Esope en montrant une étroite ouverture, en forme de croissant, découpée dans le panneau pour donner un peu de jour dans la cave.

Le policier fit observer:

—Il est impossible de passer la main et surtout le bras dans cette fente.

—Attendez, vous allez voir...

Ce disant, Esope traversa la rue, entra chez lui en coup de vent et reparut au bout d'un instant, armé d'un bout de fil de fer, long de soixante-quinze centimètres environ, dont l'une des extrémités était recourbée en forme de crochet.

—J'ai compris, s'écria M. Escard, c'est très ingénieux et très simple, mais il fallait y penser.

Marius tint à faire la démonstration de son procédé. Il pria le policier de rentrer avec lui dans la cave, afin de pouvoir rouvrir la porte quand elle serait fermée, son truc ne permettant

pas d'ouvrir du dehors, on n'aurait pu rentrer dans la maison de ce côté.

Alors, il introduisit le bout droit de son fil de fer dans la fente ; après avoir saisi la barre dans la partie coudee, il ressortit dans la rue, tira la barre et laissa retomber le crochet dans le douille vissée au panneau pour la recevoir. Puis, par petites secousses, il dégageda son fil de fer et le tira à lui : la porte était close.

M. Escard la rouvrit aussitôt, il ne cachait pas son enthousiasme. M. Hamelle riait. S'approchant du policier, il se concerta un instant avec lui à voix basse.

Le chef de la brigade mobile se retourna alors vers Marius et lui mit dans la main un billet de dix francs.

— Nous t'avons empêché de gagner ta journée, voilà pour ta peine ! Fais leur faire un bon dîner là en face, ça les changera.

— Oh ! c'est trop, monsieur, protesta l'honnête garçon.

— Service commandé, ça se paie double ! Ordre de monsieur le juge d'instruction. Maintenant, je ne t'oblige pas à monter la garde par ici ; mais si tu remarques quelque chose de nouveau, viens m'avertir au Palais de Justice : j'ai un bureau où je te recevrai.

— Je n'y manquerai pas, monsieur l'agent. Foi d'Esopé !

V

Le baron Raoul d'Andilly avait pris, dans la nuit même où avait lieu le bal de l'Hôtel de Ville, l'express qui devait le mettre à Lyon dans la matinée.

Mais, chose curieuse, l'homme qui était monté dans le train à Sérignan était glabre, avait des cheveux châtain très clairsemés et celui qui descendait en gare de Perrache était pourvu d'une superbe barbe blonde et

d'une abondante chevelure de même nuance.

Revêtu de la tête aux pieds d'un ample manteau d'étoffe anglaise, les yeux abrités derrière un lorgnon teinté, ce jeune homme, d'apparence modeste, jeta, en sautant du wagon, un rapide regard autour de lui et, ne remarquant rien de suspect, sortit de la gare d'un pas tranquille.

Traversant en biais le Cours du Midi il s'engagea dans la rue de la Charité, qu'il suivit jusqu'à la rue Sala. Là, il tourna à gauche et après quelques pas, s'arrêta devant un magasin de bric à brac, portant comme enseigne : "A la Confiance", et au-dessous en lettres blanches collées sur les vitres : Achat d'or et d'argent.—Grand assortiment de bijoux et pierres fines de toutes valeurs.

Après avoir, d'un coup d'œil circulaire, inspecté les alentours, le jeune homme pénétra dans la boutique et se trouva en face d'une femme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie rusée, qui eut d'abord un geste d'étonnement, puis s'écria :

— Oh ! toi, frerot !... je ne t'aurais jamais reconnu... Ça te change tellement, cet accoutrement !...

— Je suis content de te l'entendre dire, riposta l'homme à la barbe blonde. Car, le jour où l'on saura que Robert Sébire et le baron d'Andilly ne font qu'un, nous ne serons pas loin de faire la culbute.

— Tais-toi, oiseau de mauvais augure ! Toutes les fois que je te vois, c'est pour entendre des prophéties sinistres.

— Aujourd'hui, tu n'entendras rien de semblable, je n'ai que de bonnes nouvelles à t'annoncer.

Mme Gertrude Pellechat, née Sébire, veuve depuis longtemps, tenait de-

puis quinze ans ce commerce de métaux précieux, dont elle retirait certainement de copieux bénéfices, à en juger par la vie large qu'elle menait.

Soeur très aînée de Robert — elle avait seize ans de plus que lui — elle avait élevé ce dernier rejeton du ménage Sébire, qui avait été privé de sa mère en très bas âge, et, comme elle était dépourvue de tout sens moral, son élève avait reçu la pire des éducations.

Aussi, dès qu'il fut en âge de choisir un métier, le jeune Robert adopta celui qui lui parut le plus lucratif, en même temps que le moins pénible. Il se fit cambrioleur.

Il acquit bien vite, d'ailleurs, dans l'exercice de cette honorable profession, une incomparable maestria, et la bonne soeur chargée d'écouler, sous le couvert de la patente, le produit de ses vols n'eut jamais à chômer.

L'argent que produisaient ces ventes était ensuite placé dans une grande banque de Lyon au nom de M. Robert Sébire, voyageur de commerce, domicilié chez sa soeur, rue Sala, n° 12 bis.

Et, jusqu'à présent, personne ne se doutait qu'il pût y avoir une parenté entre Mme Pellechat, M. Robert Sébire et M. le baron d'Andilly, de même que personne n'avait le plus léger soupçon sur l'honnêteté des opérations du consortium Pellechat-d'Andilly.

C'était Gertrude, dont les relations étaient nombreuses, qui avait appris à son frère l'existence du fameux collier de Mme de Louvencourt, et c'était dans le but de s'approprier ce gros morceau que le baron d'Andilly s'était installé à Sérignan.

Donc, ce matin-là, Robert apportait le magnifique collier, enfin conquis, et préalablement mis en petits morceaux

pour faciliter le transport et éviter les surprises désagréables.

En glissant de sa poche dans les mains de sa soeur les pierres précieuses, le cambrioleur avait l'air triomphant.

La bonne Gertrude sourit, éblouie, mais tout de même un peu inquiète.

—Es-tu sûr, balbutia-t-elle, que l'éveil n'a pas été donné, qu'on n'a pas l'oeil sur toi?... C'est que, si on t'avait suivi jusqu'ici, ce serait grave... Une fois notre parenté découverte, tout serait perdu...

—Sois donc tranquille, il n'y a rien à craindre.

—Hé! hé! sois prudent... N'oublie pas que la police possède ta fiche anthropométrique... .

—Je me fiche de la police, grogna le jeune homme en hochant la tête d'un air insouciant. Je la défie bien d'établir que Robert Sébire et le baron d'Andilly ne font qu'un... Allons, donne-moi à déjeuner; et ce soir, tu iras chez le vieux offrir les petits cailloux.

Mme Pellechat poussa un soupir mais obéit et servit à l'enfant prodigue un excellent repas, arrosé de vins fins et terminé par un énorme cigare.

Puis, le soir, quand la boutique fut fermée, elle se rendit chez un gros marchand de sa connaissance, qui ne s'inquiétait jamais de la provenance de la marchandise et payait largement.

Hélas! au bout de trois quarts d'heure, elle rentrait chez elle, la mine déconfite et, en jetant le paquet sur la table, ne pouvait que dire:

—Les diamants sont faux.

—Faux!... Tonnerre!... Pas possible!...

—C'est comme ça, pourtant, et le vieux s'est même payé ma tête. Il a trouvé les opales assez belles, mais il

ne veut pas les acheter... Il paraît qu'elles sont taillées d'une façon qui pourrait être compromettante.

—C'est dégoûtant et honteux, grogna le baron. A-t-on idée de ça?... Des gens qui ont un million de rente et qui portent des bijoux en toc!...

—Et dire que tu es en déplacement là-bas depuis cinq mois uniquement pour ça!... Il est joli, le résultat!...

—Heureusement qu'à défaut de ce grand coup, j'en ai réussi quelques autres, pas trop mauvais.

—Combien as-tu maintenant à la banque?

—Cent cinquante mille environ; ça me permet d'attendre. Mais je voudrais avoir au moins le double pour pouvoir mener à bien la grande entreprise que j'ai en tête.

—Quelle entreprise? interrogea la matronne, les yeux brillants de curiosité.

—Un mariage.

—Oh! raconte vite, frerot! Tu ne m'avais pas encore parlé de ça.

—Parce que je n'osais pas y croire moi-même, tandis que, maintenant, je suis sûr que ça va marcher.

Et Robert exposa rapidement à sa soeur sa rencontre avec Odette Guibert à Vichy, puis l'intrigue qui se poursuivait, depuis, à Sérignan.

— Méfie-toi, répliqua Gertrude, après avoir écouté très attentivement le récit de son frère. Tout cela est trop beau.

—Tu penses que tu n'es pas seul à courtiser cette jeune fille, si elle est si belle et si riche que tu le dis. Lorsque tes projets seront connus, tes compétiteurs chercheront naturellement à t'évincer. Songe à toutes les difficultés qui t'attendent... tu risques gros...

—J'y ai songé, mais j'espère m'en tirer, Mme Guibert ne jure que par

moi, et je lui ferai avaler tout ce que je voudrai.

—Et la petite? questionna Mme Pellechat qui, grande lectrice de feuilletons, était sentimentale et romanesque.

—La petite, comme tu dis, est encore bien jeune et bien timide, elle n'aura pas l'énergie de résister, si sa mère lui impose ce mariage. Mais j'avoue que je ne sais pas encore à quoi m'en tenir sur ses sentiments. Bah! peu importe! elle aura le temps de m'aimer quand elle sera ma femme.

—Ta femme!... ta femme!... Elle ne l'est pas encore et ne le sera peut-être jamais; tout cela ne me dit rien qui vaille.

—Tu es toujours pessimiste.

—Pas sans raison... Tiens, veux-tu que j'exprime toute ma pensée?

—Je t'en prie.

—Eh bien, tu es en train de faire une folie. Dans ta situation, tu ne devrais pas attirer l'attention sur toi. Crois-moi, quitte Sérignan, renonce à cette petite, réalise tes valeurs et va planter ta tente dans quelque pays lointain.

—Non... je refuse de t'écouter.

—Tu es fou, je le répète. Un morceau pareil n'est pas pour toi, tu devrais le comprendre. Et en t'acharnant à cette poursuite, tu risques tout bonnement de perdre non seulement ton argent mais la liberté et... la vie même peut-être.

Robert frémit: ce mot venait de lui rappeler brutalement une sombre tragédie qu'il s'ingéniait à oublier. Après être resté un instant silencieux, il reprit, s'efforçant de réagir:

—C'est ton habitude d'exagérer. Je suis convaincu qu'il y a beaucoup moins de danger que tu ne le crois. Jusqu'à présent, j'ai toujours eu de la

chance, j'en aurai encore. J'irai donc jusqu'au bout. Je suis trop avancé maintenant pour reculer.

—D'ailleurs, si invraisemblable que cela puisse te paraître, j'aime éperdument Odette Guibert; je pourrais me passer de ses millions, mais pas d'elle: elle sera ma femme.

—Je ne discute plus, riposta aigrement Gertrude Pellechat, car tu as complètement perdu la tête. Toi amoureux... amoureux comme un gosse!... Quand on me fera avaler ça!...

—Si tu la connaissais, tu comprendrais... Mais il est bien vrai que, par moments, je crois rêver... Ah! l'enjoueuse... Il est impossible de lui résister.

—Si tu en es là, tu feras mieux de ne pas retourner là-bas, s'exclama la matronne. Tu n'as rien laissé de compromettant à Sérignan?

—Non, j'ai emporté presque tout dans ma malle, qui m'attend à la consigne de la gare. Par malheur, j'ai oublié un tout petit paquet que je ne peux pas abandonner, car j'y tiens essentiellement.

—Qu'est-ce donc?

—C'est une enveloppe qui contient dix jolis billets de mille; j'avais mis cela dans une cachette sûre... si sûre qu'au dernier moment, je l'ai oubliée.

—Je m'en suis souvenu en montant dans le train. Mais je suis parti tout de même, voulant mettre d'abord en sûreté ce stupide collier. Ah! si j'avais su qu'il est faux, je me serais arrangé autrement. Quelle guigne!

—Allons, n'y pense plus! Songe seulement à récupérer ces dix mille francs. Que comptes-tu faire?

—Retourner à Sérignan demain, reprendre le paquet et ensuite filer directement sur Paris. C'est là qu'on dé-

piste le mieux les gens de la police. Là, je m'équipe à neuf et je pars directement pour Nice, où Mme Guibert et sa fille doivent arriver incessamment.

—Tu ferais bien mieux d'abandonner la partie, tu ne la gagneras pas, va! Réalise et disparais: qu'on ne te revoie plus pendant quelque temps; c'est le seul moyen de sortir d'une situation inextricable.

—Dans trois ou quatre ans, tu reparaitras frais et dispos, et comme tu seras jeune et joli garçon, tu feras le riche mariage.

—Tu as probablement raison, mais... mais, je ne saurais suivre tes conseils. Je ne suis plus libre. Je ne m'appartiens plus: cette petite m'a ensorcelé. Oh! tu peux rire, tu ne m'empêcheras pas de répéter que je l'aime, que je l'aime à la folie...

—S'il en est ainsi, frerot, déclara Gertrude, tu es un homme la mer, et je ne peux rien pour toi.

Sur ce, les deux gredins s'embrasèrent, puis s'en furent coucher.

Le lendemain, Robert Sébire quittait Lyon dans la matinée et, le même jour, à la tombée de la nuit, le baron d'Andilly faisait de nouveau son apparition à Sérignan.

VI

Comme il sortait du Palais de Justice, vers six heures, M. Clovis Escard aperçut sur le trottoir Marius Escarol, qui semblait attendre.

—Quoi? demanda-t-il en s'approchant vivement. Du nouveau?

—Oui, balbutia Esope à voix basse, le monsieur est revenu.

—Ah! très bien. Merci, mon garçon. Retourne chez toi, j'irai te chercher si j'ai encore besoin de toi ce

soir... Alors, le monsieur est chez lui en ce moment?

—Il y était, il y a un quart d'heure.

—Bon merci! Pas un mot, hein?...

—Soyez tranquille.

—A tout à l'heure!

Le policier rentra au Palais, téléphona au poste de police pour commander quatre agents, car il s'agissait d'une arrestation qui pouvait être mouvementée et, un quart d'heure plus tard, il arrivait, escorté de sa petite troupe, dans le voisinage de la maison habitée avenue des Arènes, par le baron.

Dissimulant ses agents dans l'impasse des Epinettes, M. Escard s'avança seul vers la porte principale de l'immeuble. Et comme il se disposait à sonner, celle-ci s'ouvrit.

—C'est bien à M. le baron d'Andilly que j'ai l'honneur de parler? demanda le policier.

Un oui rauque, étranglé, à peine distinct, sortit péniblement de la bouche de l'interpellé. Puis, se ressaisissant aussitôt, le baron, car c'était bien lui, se rejeta vivement en arrière, s'efforçant de refermer la porte.

Mais l'agent de la brigade mobile avait prévu ce mouvement... Glissant vivement un coin de fer dans la charnière de la porte, il arrêta net le geste du bandit.

Au même instant, deux solides gailards, se jetant dans l'entre-bâillement, saisissaient le baron l'un par le bras l'autre par le cou, tandis que M. Escard laissait tomber d'un ton sec, cinglant:

—Au nom de la loi, je vous arrête.

—Quoi donc? Que me veut-on?... Pourquoi et de quel droit m'arrête-t-on?... Je veux savoir...

Le chef de la brigade mobile déplaça le mandat d'amener signé de M. Ha-

melle et le montrant à son prisonnier à la lueur d'une petite lampe électrique de poche:

—Je ne connais, expliqua-t-il, que l'ordre donné par M. le juge d'instruction. Lui seul sait pour quel motif il croit devoir s'assurer de vous. Conduisez monsieur au commissariat.

—C'est tout de même un peu raide, grogna d'Andilly. Voilà ce qu'on fait de la liberté d'un citoyen français...

—Vous n'avez rien à prendre chez vous avant de partir? interrompit Escard.

—Non, rien. Du reste, mon absence ne sera pas longue.

Après avoir subi un interrogatoire de pure forme au commissariat, le baron d'Andilly fut enfermé dans une chambre de sûreté et le lendemain à neuf heures, il comparait devant le juge d'instruction.

—Avant tout, demanda ce dernier, désirez-vous, comme la loi vous en donne le droit, être assisté d'un avocat de votre choix?

—Je n'en vois pas la nécessité, monsieur, répondit le prisonnier. J'ignore de quoi on m'accuse, mais, comme ma conscience ne me reproche rien, je conclus que mon cas n'est pas grave. Il est donc inutile de déranger un membre du barreau.

—Alors, vous êtes prêt à me répondre sans vous faire aider ni conseiller par personne?

—Je suis prêt, déclara le baron d'un ton de souveraine indifférence

Sur l'invitation du magistrat, le prisonnier commença par décliner ses nom, prénoms, qualité, lieu de naissance, âge, énuméra ses diverses résidences et exposa les motifs qui l'avaient amené à Sérignan.

Tout cela était débité d'un ton ferme, calme, sans hésitation. Il n'y avait

rien à objecter. Le juge ne répondit pas. Il réfléchissait, cherchant par quel côté il recommencerait son attaque.

Soudain, il se décida et lança :

—Vous étiez bien au bal de l'Hôtel de Ville avant-hier?

S'il était une question qu'attendait le baron, ce n'était pas celle-là.

Pris de court, il bredouilla :

—Mais quel intérêt?...

—Oui ou non, étiez-vous à ce bal ? répéta le juge, je ne demande pas autre chose.

—Non.

—Alors, voulez-vous me donner l'emploi de votre temps pendant cette soirée?

—Ce n'est pas compliqué. Après avoir dîné dans un petit restaurant près de chez moi, je suis allé retrouver au café de l'Univers deux ou trois amis. Nous faisons ensemble la partie presque tous les soirs. Nous nous sommes séparés, eux pour aller au bal, moi pour rentrer chez moi.

—Pourquoi ne les avez-vous pas accompagnés au bal?

—Parce que, devant partir dans la nuit je voulais mettre un peu d'ordre chez moi.

—Et vous êtes parti, en effet?

—Parfaitement.

—Où êtes-vous allé?

—A Marseille, répondit d'Andilly, que les questions brèves et rapides du juge commençaient à énerver furieusement.

—Pour combien de temps pensiez-vous vous absenter?

—Oh! cinq ou six jours.

—J'avoue que je ne comprends pas. Vous partez pour aller passer cinq ou six jours à Marseille, et l'on vous arrête à Sérignan, rentrant chez vous au bout de quarante-huit heures. Je ne

pense pas que ce soit dans ce but que vous êtes revenu à l'improviste.

D'Andilly s'aperçut qu'il avait parlé trop vite. Mais la réflexion ironique du magistrat le piqua au vif. Il répliqua avec une légère âpreté :

—Si j'avais commis quelque délit qui pût me faire redouter une arrestation, je ne serais pas revenu. Ce retour nullement clandestin, quoi que vous en disiez, car c'est ainsi que je traduis votre mot: "à l'improviste", prouve au contraire que je n'ai rien à craindre.

—Je ne puis supposer, cependant, que vous ayez refait ce voyage uniquement pour nous administrer cette preuve.

—Je suis revenu chercher des papiers importants, que je crois avoir oubliés et qui me sont nécessaires.

—Me direz-vous quels sont ces papiers si importants?

—S'ils ont beaucoup d'intérêt pour moi, ils n'en ont pas pour vous.

—C'est dans le vôtre et non dans le mien que je le demande.

Le baron garda le silence. Le juge pourusivit :

—Pour des raisons que je vous ferai connaître tout à l'heure, nous avons dû perquisitionner chez vous...

D'Andilly interrompit :

— Et même vous avez profité de mon absence... Il vous était pourtant si facile de vous livrer à cet exercice devant moi!

—Je n'ai pas d'observations à recevoir de vous, je suis libre d'agir...

De nouveau, le baron lui coupa la parole :

—Et moi, je ne le suis pas, voilà tout!... Je ne fais pas d'observations, je constate.

Pendant cette réplique, M. Hamelle faisait signe à son greffier de lui re-

mettre une petite boîte en carton qu'il avait sur son bureau.

—Je vous disais, reprit-il, que nous avions perquisitionné chez vous. J'ajoute que nous n'y avons découvert aucun papier assez important pour justifier votre retour précipité.

D'Andilly s'inclina en souriant sans mot dire.

M. Hamelle avait tiré de la boîte une magnifique opale, aux tons chatoyants. La montrant au prisonnier, il ajouta :

—Ne serait-ce pas plutôt ceci que vous êtes venu chercher?

Déconcerté par cette exhibition inattendue, d'Andilly eut un mouvement de stupeur qui n'eut que la durée d'un éclair. Le juge, cependant, le remarqua. Mais l'autre s'était ressaisi. Il éclata de rire, d'un rire excessif et nerveux.

—Pour chercher cela? s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est donc?

Le magistrat allongea le bras pour qu'il pût voir la pierre de plus près.

—Ça, dit-il, c'est une opale très belle, qui a beaucoup de prix

D'un air détaché, d'Andilly déclara :

—Je ne l'aurais pas cru. Ne m'étant jamais occupé de bijoux, n'ayant personne à qui en offrir, j'avoue mon incompetence.

—C'est pourtant chez vous que cette pierre a été trouvée.

—Chez moi?

Lentement, les yeux rivés sur d'Andilly, le juge précisa :

—Oui, chez vous, sous la commode de votre chambre, où vous l'avez fait tomber, quand vous avez brisé le collier de Mme de Louvencourt auquel elle appartient.

—Ce collier, vous vous l'étiez approprié au bal de l'Hôtel de Ville, à la faveur d'une panique provoquée par

vous en criant : Au feu ! au risque de causer une catastrophe.

—Ah ! vraiment, balbutia le baron, en voilà une histoire, je suis abasourdi... Puisque je n'étais pas à ce bal, comment aurais-je pu crier : Au feu ! pour m'emparer d'un collier ? C'est fou... D'ailleurs, la panique a eu lieu à la fin du bal ; à ce moment-là, j'étais tranquillement chez moi.

—Comment savez-vous que la panique n'a eu lieu qu'à la fin du bal, puisque vous êtes parti la nuit même sans avoir revu personne ?

D'Andilly se mordit les lèvres.

—Comment je le sais?... Mais je l'ai entendu dire...

—Où?... Par qui?...

—A la gare, tout simplement. Plusieurs personnes venues pour le bal prenaient le même train que moi : on ne parlait que de ça.

—C'est possible. Mais vous ne me dites toujours pas comment cette opale se trouvait dans votre chambre.

Le baron, démonté, s'essuya le front et garda le silence.

Le juge répéta :

—Encore une fois, je vous prie de me dire comment cette opale se trouvait dans votre chambre. Cette question vous embarrasse, c'est fâcheux pour vous.

—Mais si quelqu'un, objecta d'Andilly, avait intérêt à ce qu'on la trouvât chez moi?...

—Que voulez-vous insinuer ?

—Tout ce qu'il vous plaira, répondit le baron. On pouvait apporter n'importe quoi dans cette maison, je n'y étais pas et il n'y avait personne pour le constater.

Le juge haussa les épaules et s'abstint de relever les dernières paroles du prisonnier.

—Restons-en là, finit-il par dire. D'ailleurs, M. de Louvencourt est venu lui-même au Parquet avertir du vol dont sa femme a été la victime et prier qu'on ne donne, si possible, aucune suite à cette affaire, qui est pour lui de minime importance, attendu que les diamants du collier volé sont en imitation. Ce qui fait que, dans la circonstance, c'est le voleur qui a été volé.

—Mais le délit n'en existe pas moins, et je vous inculpe du vol du collier de la vicomtesse de Louvencourt.

D'Andilly sourit, dédaigneux, sans répondre.

—Maintenant, reprit le magistrat, passons à une autre affaire. Vous rappelez-vous l'emploi de votre temps du 9 au 13 décembre?

Le baron parut faire un violent effort de mémoire.

—Voyons... Ah! mais oui, c'est la date de cette crise terrible, qui s'est prolongée pendant quarante-huit heures.

—Et même plus, rectifia le juge, puisque vous n'avez pu reprendre vos habitudes que dans la journée du 13... Où avez-vous passé ces quatre nuits?

—Enfermé dans ma chambre, comme toujours quand je me sens mal en point.

—Quatre jours sans boire ni manger?

—Mon état est si pénible, dans ces moments-là, que je ne sens plus rien.

—Je le crois sans peine, répondit M. Hamelle avec un grand sérieux. Malheureusement votre mémoire n'est pas très fidèle. J'ai des preuves que vous avez interrompu cette longue claustration par des allées et venues au dehors, sur lesquelles j'ai à vous demander des éclaircissements.

—Sur mes allées et venues? répéta d'Andilly ébahi.

—Parfaitement, vos allées et venues pendant les nuits du 9 au 13 décembre.

—Mais y allât-il de ma tête...

—Précisément, il y va peut-être de votre tête, insinua froidement le juge. Vous n'ignorez pas, en effet, qu'à cette date a eu lieu le cambriolage du château de Marchegay, qui fut accompagné du meurtre du jardinier et de sa femme.

De nouveau, d'Andilly, qui suait à grosses gouttes, s'essuya le front.

—Que savent-ils donc?" pensa-t-il.

M. Hamelle pressa le bouton d'un timbre électrique.

Un huissier parut.

—Marius Escarol est là, n'est-ce pas? interrogea le magistrat.

—Oui, monsieur le juge.

—Introduisez-le.

Esope entra, tournant entre ses mains sa casquette grasseuse. Le juge d'instruction lui fit décliner ses nom, prénoms et profession, et l'assura qu'étant sous la protection de la Justice, il pouvait parler en toute confiance et sécurité.

Bien qu'encore un peu intimidé, Escarol commença alors le récit de ses séjours dans la cave de l'impasse des Epinettes. Légèrement hésitant au début, il finit par prendre de l'assurance et dérogea toute son affaire d'un trait, sans reprendre haleine.

D'Andilly, silencieux, l'écoutait avec beaucoup d'attention. Quand Esope eut achevé sa déposition, il attendit. Le prévenu se tut également.

—Eh bien, vous avez entendu, attaquait le juge d'instruction. Vous voyez ce qu'il reste de votre alibi.

Le baron haussa les épaules.

—Alors, c'est là le témoin que vous êtes allé chercher pour me démolir? dit-il aigrement. Il n'y a pas un mot de vrai dans son histoire.

—Il ne suffit pas de le dire, il faudra le prouver, observa le juge. Vous refusez de vous rendre à l'évidence ; vous feriez mieux de renoncer à ce système de négation. En continuant à vous retrancher derrière cet alibi, désormais inexistant, vous donnez contre vous des armes à la justice, dont les soupçons deviennent des certitudes.

Après un instant de silence, pendant lequel juge et prévenu s'observèrent à la dérobée avec défiance, M. Hamelle dit à Marius Escarol qu'il pouvait se retirer. Puis, s'adressant au baron, il reprit :

—Je reviens à la charge, vous persistez à soutenir que vous n'êtes jamais sorti de chez vous en passant par cette cave?

—Je l'affirme.

—C'est bien, nous irons demain visiter votre maison en votre présence; vous constaterez que la serrure de la porte qui donne du vestibule dans la cave est si bien huilée qu'elle joue à merveille et sans bruit.

—Ah! répliqua d'Andilly en riant, c'est une manie de ma vieille Angélique: elle passe son temps à graisser les serrures.

Puis, sans laisser au magistrat le temps de lui poser une autre question, le baron ajouta :

—Je vous prie, monsieur le juge, de vouloir bien remettre à demain la suite de cet interrogatoire, car j'ai été assez incommodé par la chaleur qui règne dans cette pièce et je me sens très fatigué.

Au même instant, ses yeux chavirèrent, il chancela et si le greffier qui

l'observait ne s'était précipité pour le soutenir, il se serait effondré sur le parquet.

Le juge d'instruction, après avoir pressé le bouton de la sonnette électrique, alla lui-même ouvrir la fenêtre, puis s'approchant du prévenu dont la soudaine défaillance le laissait un peu sceptique.

—Ce ne sera rien, n'est-ce pas ? dit-il. Cependant, si vous voulez un médecin...

—Non, non, c'est inutile... C'est ma crise... je la sentais venir... Mais l'air me fait du bien... je vais déjà mieux...

Les gardiens, au coup de sonnette du juge, étaient accourus.

—Reconduisez le prévenu à la maison d'arrêt, commanda M. Hamelle, et qu'on le mette à l'infirmerie si le médecin estime que c'est nécessaire.

EPILOGUE

Le lendemain, comme il sortait de chez lui vers une heure et demie, après avoir déjeuné assez tristement en tête-à-tête avec sa mère Guy du Martheray se heurta à un porteur de journaux qui courait en criant à tue-tête :

“Demandez la “Gazette de Sérignan”.—Edition spéciale.— Les crimes du baron.

Le jeune homme tendit ses trois sous, saisit la feuille encore humide et se mit à lire avidement le filet suivant signé: Charles Roubeyre.

“Nous allons avoir enfin l'explication de tous les crimes et cambriolages mystérieux qui bouleversent notre région depuis quelques mois. Il est probable que tous ces crimes doivent être imputés à M. le baron d'Andilly, dont le nom ronflant cache vraisem-

blement une identité beaucoup plus modeste: celle dans tous les cas, d'un dangereux chevalier d'industrie.

“Arrêté hier soir sous l'inculpation de vol—d'un vol accompli récemment avec une audace déconcertante,—interrogé et vivement pressé par M. Hamelle, juge d'instruction, il s'est défendu si mal qu'il est facile d'en conclure qu'il a beaucoup d'autres méfaits à se reprocher.

“Finalement, pour échapper aux questions indiscrettes du juge, il n'a rien trouvé de mieux que de se dire malade; et M. Hamelle a eu l'indulgence de le faire transporter à l'infirmerie de la prison où la surveillance n'est pas très stricte.

“Et, en effet, le noble baron a profité ce matin de la circonstance pour fausser compagnie à ses gardiens. Espérons que la police le rattrapera sous peu et qu'il ne pourra pas se soustraire au châtement que méritent ses crimes.”

Guy du Martheray, au comble de l'émotion, courut rue de Cavaillon, entra en coup de vent dans le petit hôtel habité par Mme Guibert, et, sans prendre le temps de se faire annoncer, tomba comme un bolide dans le salon où se tenaient Odette et sa mère.

—Pardon, madame, balbutia-t-il, excusez mon intrusion, mais je ne pouvais pas attendre pour vous annoncer la nouvelle qui révolutionne toute la ville.

—Qu'est-ce donc, monsieur? demanda Mme Guibert un peu pincée.

—Tenez, lisez vous-même, dit le jeune homme en tendant le journal.

Mme Guibert parcourut rapidement le filet et demeura anéantie.

—Qui aurait cru cela? murmura-t-elle enfin, un homme si distingué!...

Vraiment, je ne veux pas y croire... En qui donc avoir confiance?...

Guy s'approcha d'elle et gentiment, doucement, la calma. Puis, profitant de l'émotion de la brave dame, il lui avoua son amour pour Odette et la supplia de lui accorder sa main.

La jeune fille, toute tremblante, s'approcha à son tour, et balbutia:

—Dites oui, maman: nous serons si heureux!

FIN

—o—

LE DOUBLE VEUF

L'histoire nous vient d'Amérique; ce n'est peut-être pas une raison pour n'y point ajouter foi.

Dernièrement, dans une ville lointaine des Etats-Unis, une femme mourait, et son mari, qui pourtant ne passait pas pour avoir été un époux modèle, manifesta un tel chagrin, qu'un de ses amis, ému de sa douleur, courut chercher un médecin réputé pour accomplir des cures merveilleuses par le massage du coeur.

Accouru aussitôt près de la morte, ce médecin opéra avec un tel succès qu'il la ressuscita, à la profonde stupéfaction du mari, un peu embarrassé de passer si vite de la tristesse à la joie.

Mais le miracle n'est que passager; au bout d'un quart d'heure, la ressuscitée retourne de vie à trépas.

—Je puis recommencer, dit le médecin. Voulez-vous?

—Restons-en là, répond le mari. Voilà déjà deux fois que je suis veuf de ma pauvre femme; je sens que je ne saurais supporter un troisième veuvage.

LES DANGERS DES VOYAGES EN 1850

Nous n'avons pu nous procurer tous les renseignements et documents nécessaires à la rédaction d'un article sur le service postal en Canada, au milieu du dix-neuvième siècle, service postal tel qu'effectué dans les contrées de l'Ouest, bien entendu. Mais les moyens employés alors dans notre pays pour transporter les voyageurs et la poste devaient être ceux dont usaient les Américains pour la desserte de la côte du Pacifique.

C'est la découverte de mines d'or qui amena le plus de gens de la côte de l'Atlantique à la côte du Pacifique. Les chercheurs d'or firent la traversée du continent, en 1840. Des aventuriers de tous les pays et de toutes les races se groupèrent dans l'état de Californie. Ainsi l'établissement de toute cette population devait coïncider avec l'ouverture de la première route transcontinentale. Pendant neuf années, les chercheurs d'or ne reçurent qu'une fois par mois des nouvelles du dehors.

Le premier service postal fut inauguré en 1848; il était surnommé la Poste du Grand Lac Salé. Le premier contrat par lequel l'une des parties s'engageait à transporter le courrier d'Indépendance, sur la rivière du Missouri, à Salt Lake City, fut accordé en 1850 à Samuel H. Woodson.

Woodson devait assurer un service postal mensuel, pour la somme de \$19,500 par année. La route à couvrir était de 4,200 milles, à travers un pays sauvage. Il engagea des hommes bien décidés pour transporter la mal-

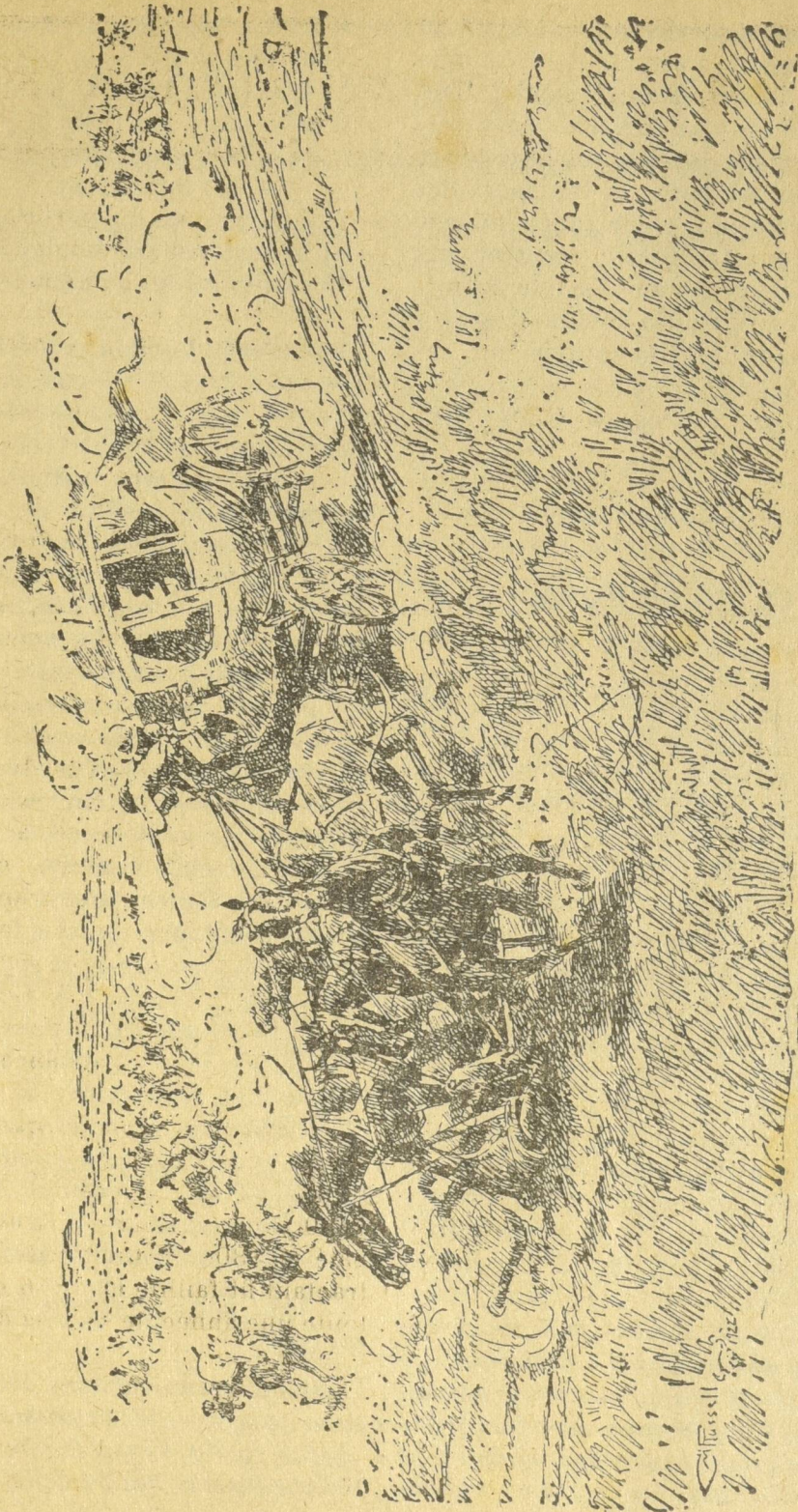
le, dans des malles-postes, de Salt Lake City au Fort Laramie, sur la rivière Platte. Entre ces deux points, il n'y avait aucun poste de relais, si ce n'est le comptoir d'un certain Jim Bridger.

Un peu après, tant que dura l'exploitation des mines d'or de la Californie, un autre service postal fut établi entre Sacramento et le Lac Salé qui pouvait difficilement faire un voyage par mois.

Au mois de juillet 1854, le gouvernement accorda un autre contrat pour le transport de la malle de Kansas City au Lac Salé, mais les Indiens se livrèrent à des assauts si souvent répétés sur les malles-postes, assauts dont le lecteur aura idée en consultant le dessin qui illustre cet article, que les contractants jugèrent nécessaire d'effectuer à l'avenir le transport des sacs de dépêches sur trois mulets, escortés par trois hommes armés, montés aussi sur des mulets. De cette façon, il fallait plus d'un mois pour faire le voyage d'Indépendance à la Cité du Lac Salé.

A cette même époque, quand les diligences faisaient de leur côté le transport des voyageurs, il coûtait \$180 pour se rendre à la Cité du Lac Salé et \$300 en Californie. Le contractant fit faillite en 1856 et pendant toute une année, le service devint tout à fait irrégulier.

Mais bientôt, en 1859, on ne comptait pas moins de six routes différentes ouvertes à la poste, de la rivière Missouri à la Californie et à l'Oré-



gon, routes et service qui coûtaient au gouvernement la somme de deux millions de dollars annuellement. L'un des détails les plus curieux de ces premiers services postaux est l'existence de ce contrat pour le transport des sacs de dépêche, entre Indépendance et Stockton, Californie, contrat qui fut en vigueur un an et coûta au ministère des Postes la somme de \$80,000. Eh bien! tout le courrier qui arriva à Stockton par cette voie consistait en "deux" lettres et en 26 journaux...

—o—

LA FIN DU MONDE

Voilà qu'on annonce, encore une fois, la fin du monde comme prochaine. Soixante-dix volcans (excusez du peu!) vont surgir, paraît-il, sur le sol tourmenté de la Hongrie et couvrir d'un océan de laves l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

De telles prédictions sont acceptées maintenant avec sérénité. Nous en avons l'habitude. Sans remonter à l'an mille, d'illustre mémoire, le siècle dernier et le nôtre ont été trop de fois menacés en vain pour que nous puissions nous en émouvoir encore. Nostradamus ayant annoncé, dit-on, la catastrophe finale pour 1800, on ex-huma, cette année-là, la prédiction, et une grande partie de la population fut atterrée, tandis que l'autre, sceptique, en riait. Il nous reste du moins la trace de cet état d'esprit dans un vaudeville intitulé: "La fin du monde", qui fut joué alors avec un grand succès et dont le dernier couplet se terminait ainsi:

Malgré notre affiche effrayante,
Vous êtes venus sans frayeur.
Lorsque rien ne vous épouvante
C'est à nous que reste la peur.

C'est téméraire,

C'est imprudent.

Mais je prévois qu'en cette affaire
Si le parterre est indulgent
Nous survivrons au dénouement

La même terrible prédiction fut faite pour 1840. On s'en émut un peu moins et, quand l'année fatidique fut passée, il devint proverbial de dire— et on le dit encore: "Je m'en moque comme de l'an 40!"

Vingt fois depuis lors, et chaque fois, entre autres, qu'une comète s'approchait un peu trop de la Terre, quelque savant pessimiste nous mit en garde contre la catastrophe. Cette année encore, espérons que cela se passera aussi bien! Mais tout le monde, il est vrai, ne prend pas la chose avec la même philosophie. On raconte à ce propos cette jolie anecdote. Un professeur de cosmographie, envisageant la fin de la Terre, venait de dire, en faisant son cours:

—A mon avis, il faut compter que les hommes ont encore 20 millions d'années à vivre.

Soudain, un auditeur se leva, pâle et tremblant:

—Combien avez-vous dit? interrogea-t-il.

—Vingt millions, monsieur!

—Ah! pardon! j'avais compris: un million.

Et l'interrupteur, rassuré, souriant de nouveau, se laissa retomber sur sa chaise avec l'évidente satisfaction d'un monsieur qui l'a échappé belle!

LES OISEAUX DE L'AMOUR

(Écrit spécialement pour la Revue Populaire)

PAR JULES JOLICOEUR

Riche et aimant l'aventure, il avait parcouru les pays les plus étranges et navigué sur les mers les plus lointaines. Rien n'avait encore réussi à l'attacher, à le fixer quelque part. Il poursuivait sa route à la recherche d'oiseaux merveilleux. C'était son unique passion, les oiseaux. Aucune femme n'était encore entrée dans sa vie et il n'avait d'amitié véritable pour aucun homme. Dans son yacht somptueux, dont une vingtaine d'hommes composait l'équipage, tout un pont était occupé par des volières dans lesquelles s'amusaient, avec l'illusion de la liberté reconquise, ses oiseaux d'agrément. Ils étaient de toutes les espèces, ils étaient de tous les pays. Les cacatoès à huppés jaune et blanche, venus de la Papouasie, des Philippines et des Moluques, mêlaient leurs cris rauques aux chants du rossignol. Les oiseaux de nos climats, l'hirondelle, le rouge-gorge, la fauvette, la mésange bleue, le bouvreuil, le chardonneret, la pie, voisinaient avec les oiseaux de Paradis aux couleurs éblouissantes et les oiseaux-mouches, merveilles de la Création, et les serins des Canaries. Le mystérieux jeune homme s'était aussi entouré des paons les plus orgueilleux, de faisans dorés et argentés, de cygnes noirs et blancs, de pintades mauves, de toucans, de colombes et d'haleyons sacrés. Sa vie se passait à chasser ces oiseaux qu'il

aimait, puis de les peindre. Sur sa palette, il en était venu à trouver les nuances délicates, fuyantes et presque insensibles qui composent la couleur des plumages les plus nobles. Et sa vie continuait de se poursuivre ainsi, partagée entre l'amour des oiseaux et celui de la peinture.

Pierre Malou avait alors vingt-huit ans. Grâce à cette existence mouvementée, à cette existence en plein air, qu'il menait depuis une douzaine d'années au moins, il était d'une vigueur peu commune. Grand de six pieds, taillé en force, le teint bronzé, la poitrine bien sortie sous sa chemise bleu marine, la tête fine et caractéristique, les yeux pleins d'intelligence, il faisait un homme remarquable. Mais sa mâle beauté n'en avait imposé jusque-là qu'à ses hommes d'équipage.

Un jour, Pierre, en croisière dans les eaux du golfe Saint-Laurent, dut regagner en hâte la côte pour renouveler son plein de charbon. Ses soutiers craignaient que pour accomplir le voyage projeté la provision de combustible ne fût suffisante. On mit le cap sur la côte et le yacht mouilla au large, vis-à-vis un charmant petit village de pêcheurs, à quelques milles au-dessus de la Baie des Chaleurs.

Ce fut tout un émoi dans l'endroit, où jusque-là n'avaient abordé que de vulgaires goélettes, quand on vit descendre d'une chaloupe Pierre Malou, son capitaine et quatre rameurs en tenue bleu marine impeccable.



La nouvelle se répandit de cabane en cabane comme une traînée de poudre et bientôt toute la population fut sur la plage, chacun voulant voir de près ces riches étrangers et s'enquérir du but de leur visite. Malou voulait simplement savoir où il pourrait se ravitailler en charbon. Les hommes lui conseillèrent de descendre jusqu'à Sydney, Nouvelle-Ecosse. Mais, au lieu de retourner tout de suite à son bord, sa manie le reprit et il voulut savoir s'il pouvait dans ce petit village perdu augmenter sa collection d'oiseaux.

— En fait d'oiseaux, mon bon monsieur, s'empressa de lui dire un jeune et vigoureux pêcheur, avec cet inimitable accent d'en bas de Québec que nous envieraient la plupart des paysans de France, il n'y a guère ici, sur le bord de l'eau, que des mouettes et des goélands. Mais y paraît que vous en trouverez des rares, des vrais oiseaux dépareillés, dans ce p'tit bois que vous voyez à votre droite, à une lieue d'icitte.

Laissant derrière lui, sur la grève, le capitaine et ses hommes, il prit son

épuisette, une gibecière spéciale et s'en fut à pied dans le bois qu'on lui avait indiqué. Ne nous demandez pas comment pouvait faire ce mystérieux jeune homme pour attraper des oiseaux avec une épuisette, bonne tout au plus pour capturer des papillons. Il savait les attirer à lui, les séduire en quelque sorte comme font les fakirs indous pour les serpents.

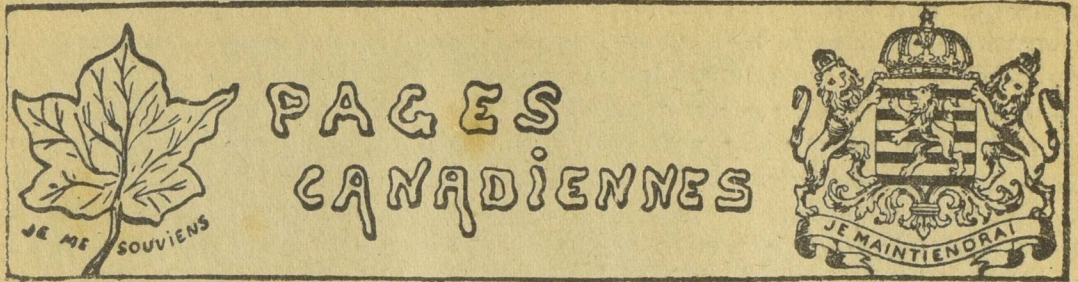
Arrivé à la lisière du bois, il entendit chanter tellement d'oiseaux qu'il se crut transporté par enchantement dans le plus charmant bocage du monde. Il s'y enfonça et se mit à siffler comme il avait l'habitude de faire dans les forêts et les bois des contrées d'Afrique et d'Océanie. Mais, les oiseaux, au lieu de s'empresser autour de lui, s'envolaient à tire-d'aile. Ce fut sur tous les arbres un beau vacarme. Le pépiement aigu des oiseaux emplit le bois d'un bruit assourdissant et Pierre se demanda, attristé, quelle pouvait bien être la cause de leur effroi.

Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand il entendit de très loin venir à ses oreilles un chant d'une douceur incomparable, pareil à celui que devaient chanter les nymphes peureuses pour adoucir les dieux sylvains. Il suivit les oiseaux qui tous se dirigeaient vers l'endroit d'où venait la voix, conviés sans doute à un concert dont ils devaient être les auditeurs ordinaires. Bientôt, un spectacle ravissant s'offrit à sa vue. Une jeune fille en robe blanche, quelques fleurs sauvages dans les cheveux, belle comme ces créatures qui inspirent nos rêves de vingt ans, se tenait debout dans une clairière, des centaines d'oiseaux de toutes les couleurs volant autour de sa tête ou se tenant bien assis par terre, à ses pieds, écoutant son chant. Pierre ne voulut pas troubler de sa

présence cette fête qu'une femme, éprise comme lui des oiseaux, donnait à ses élèves. Il attendit que son chant se tut. Puis quand les oiseaux reprurent leur vol, il s'avança vers elle. Son premier mouvement de surprise passé, elle lui demanda ce qui avait bien pu lui révéler sa présence dans ce bois où personne du village ne venait.

— L'amour des oiseaux, lui répondit-il. Je n'ai vécu jusqu'ici que pour eux. Le bateau où je promène ma vie solitaire en est plein. Mais ils vous aiment plus que moi encore. Ma voix à moi les effraie et je profite de leur frayeur pour m'en emparer. Votre chant les charme comme il m'a charmé. Faites-moi la grâce, mademoiselle de ne pas m'abandonner. Il me semble, souffrez qu'un homme qui a toujours vécu seul, loin du monde, vous fasse cet aveu, il me semble que je ne pourrai jamais plus vous oublier. Votre passion est celle des oiseaux. C'est aussi la mienne. Nos deux vies s'appartiennent dorénavant. Les élèves que vous perdez ici, vous les retrouverez là-bas sur mon bateau parmi tous ceux que j'ai rapportés de tous les pays du monde. Nos oiseaux seront les oiseaux de l'amour. Ils seront pendant toute notre vie les compagnons de notre bonheur. Sans eux, jamais nous ne nous serions connus, et sans eux jamais je n'aurais connu toutes les joies que peut donner la vie.

Sans répondre, la jeune fille prit le bras de Pierre et tous deux regagnèrent la côte. Après quelques jours, le prêtre du village les maria, puis le yacht leva l'ancre, après de grandes réjouissances, et Pierre, accompagné de sa jeune épouse, continua son existence vagabonde, au comble du bonheur.



LE HAVRE DE MONTREAL

Le Saint-Laurent

Projetez sur la carte de l'Europe le système fluvial du Saint-Laurent en partant de la mer du Nord et vous donnez à ce continent une voie navigable à eau profonde qui prendra tout le commerce de la Belgique, de la Hollande, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Russie. Ajoutez au Saint-Laurent ses grands lacs et l'Europe en entier sera traversé par cette voie d'eau; de la mer du Nord aux montagnes de l'Oural en Asie.

Le Saint-Laurent séparerait l'Afrique à l'équateur en deux parties égales reliant l'océan Atlantique à l'océan Indien.

Dans l'Amérique du Sud le Saint-Laurent rivaliserait avec le superbe Amazone allant de la Guyane anglaise dans le nord à Buenos Ayres dans le sud.

Si les Etats-Unis avaient le Saint-Laurent, ils auraient un fleuve allant de New-York à Salt Lake City.

C'est ce beau fleuve qui est notre héritage à nous, Canadiens, et c'est sur nos épaules que retombe le soin et la responsabilité de maintenir son prestige.

Nous avons la route commerciale la plus économique du monde entier et

la plus efficace de l'Amérique du Nord.

Le port de Montréal est ouvert jour et nuit au commerce maritime. Son système de boués est un des meilleurs du monde.

Le port de Montréal possède des routes directes pour Anvers, Rotterdam, Hambourg, Brême, le Havre, Marseilles, Gênes, Naples, tous les ports de la Méditerranée, les ports de la mer Noire, Port Said, Port Sudan, les ports Indiens, et de Java, Londres, Liverpool, Newcastle, Leith, Bristol, Avonmouth, Manchester, Hull, Southampton, Glasgow, Belfast, Londonderry, Cork, Dublin, Queenstown, l'Amérique Centrale, les ports de Cuba, l'Australie, la Nouvelle Zélande, l'Amérique du Sud, en fait pour tous les grands ports du monde entier.

Montréal est situé à moitié chemin entre l'embouchure du Saint-Laurent et l'extrémité des grands lacs, il est l'entrepôt naturel pour 2,000 milles de lacs et de rivières et pour tout le trafic venant d'Europe ou s'y rendant.

Regardez attentivement sur la carte la position du port de Montréal, et demandez-vous ce qu'il sera lorsque le Canada au lieu d'avoir une population de 9,000,000 d'habitants en aura 100,000,000.

Montréal est le terminus de trois grandes compagnies de chemin de fer

transcontinentales. Toutes ces compagnies ont accès au port de Montréal, qui possède 65 milles de voies ferrées, tous les wagons paient \$3.50 pour pénétrer dans le port. C'est le tarif le meilleur marché de tous les ports de l'Amérique du Nord.

Montréal est le port de mer le plus éloigné de l'Océan, il est situé à 1,000 milles de l'Atlantique et est relié par une série de canaux de 30 pieds à eau basse aux grands lacs jusqu'à Fort William, Port Arthur et Duluth en plein coeur du continent nord-américain.

Le port de Montréal étant le plus près de l'Europe comme nous le fait voir le tableau qui suit offre de très grands avantages, non seulement au commerce canadien mais aussi au commerce américain des grands lacs.

Voici les différentes distances des ports américains à Liverpool en Angleterre:

	milles
Montréal	2,773
Boston	2,810
New-York	3,010
Philadelphie	3,160
Baltimore	3,324
Panama (canal)	4,530
Nouvelle Orléans	4,553
Galveston	4,730

Le port de Montréal a seize milles, chaque pied appartient au public. Le port est administré par la Commission du Hâvre, nommée par le gouverneur en conseil.

Un tiers des importations et exportations du Canada passe par le port de Montréal.

Le port de Montréal est aussi le premier port du monde pour l'exportation du blé. Ses élévateurs peuvent contenir 11½ millions de boisseaux de blé.

Le tableau qui suit nous fait voir la quantité de blé expédiée par Montréal et d'autres ports durant 7 mois de l'année 1921:

	boisseaux
Montréal	138,453,980
Galveston	94,173,549
New-York	84,698,581
Nouvelle Orléans	73,689,399
Baltimore	55,314,808
Philadelphie	46,769,286
Portland, Maine	13,859,040
St Jean, N. B.	10,638,339
Boston	5,078,617
Newport News	485,118

Le hâvre de Montréal représente une dépense de 31,000,000 et il n'a jamais manqué de donner de gros dividendes. Il n'est pas une charge au trésor public. C'est un des rares ports qui rapporte au pays des bénéfices.

Le développement du port de Montréal est une des entreprises commerciales qui a le plus étonné le monde par ses progrès rapides, son organisation et la perfection de son outillage.

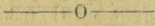
Nous, Canadiens, devons être fiers de posséder le plus beau port du monde et devons faire tout en notre possible pour maintenir son renom dans le monde entier.

— o —

DE L'ANTHRACITE AU CANADA

L'anthracite existe-t-il au Canada? M. A. F. Coyne a déclaré à Hamilton qu'il en avait découvert des gisements considérables près de Sudbury et une compagnie s'organise actuellement pour exploiter cette découverte. Les experts du ministère des Mines à Ottawa prétendent que le Canada ne possède pas d'anthracite en quantité

suffisante pour l'exploitation et que M. Coyne a trouvé de l'anhracite qui ressemble au fameux charbon dur, mais n'en possède aucune des qualités. Dans quelque temps on saura exactement à quoi s'en tenir sur la valeur de la découverte de M. Coyne.

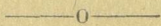


L'EXPLOITATION DE L'UNGAVA

Le gouvernement de la province de Québec vient d'ordonner une exploration systématique de l'Ungava, qui fait maintenant partie de son territoire.

L'Ungava est la partie du continent américain située au nord de l'ancienne frontière du Québec et qui s'étend entre la Baie d'Hudson, le Labrador et le Golfe du St-Laurent, sur une superficie de 351,780 milles carrés; il est presque inconnu encore, mais on a lieu de croire qu'il contient d'immenses richesses dans son sous-sol.

Une base d'exploration a été établie par le gouvernement à Hamilton Inlet, sur la côte du Labrador.



L'INDUSTRIE DU PAPIER

Les deux tableaux que nous donnons ci-après établissent l'importance de l'industrie du papier et des pâtes à papier au Canada:

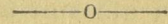
Provinces	Usines	Capital engagé
Québec	46	\$176,347,339
Ontario	37	109,169,597
C. Anglaise.	6	36,781,040
N. Ecosse	6	5,948,806
N. Brunswick.	5	19,306,351
	100	\$347,553,333

Valeur de la Production en 1921

Québec	\$131,822,753
Ontario	143,415,866
Colombie-Anglaise	27,221,721
Nouv.-Ecosse et Nouv.-Brunswick	5,731,660

La main-d'œuvre employée par les cent usines est de 31,295 hommes.

Comme on peut le constater, la province de Québec tient le premier rang par le nombre de ses papeteries et ses usines à pâtes aussi bien que par le chiffre des capitaux placés dans cette industrie.



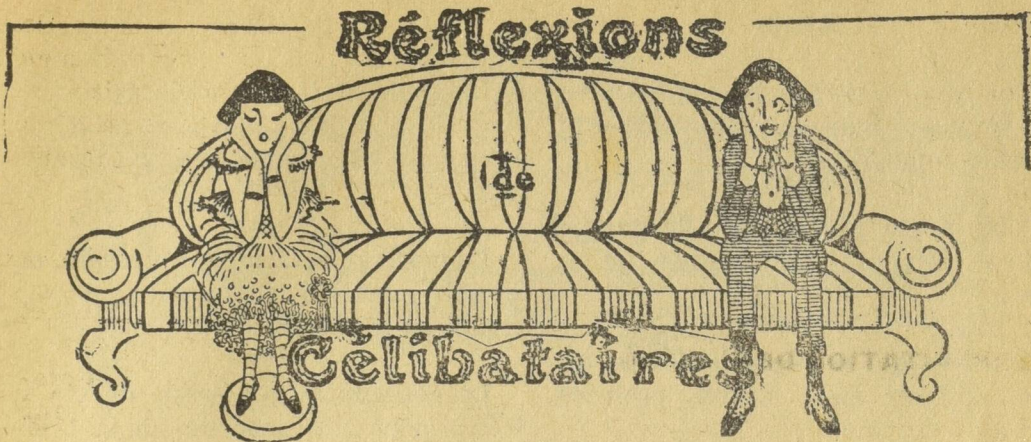
LE BEURRE CANADIEN

Le gouvernement canadien avait organisé un concours pour la fabrication du beurre entre toutes les provinces du Dominion.

Chacune des provinces devait fournir, mensuellement, durant la période s'écoulant du mois de mai au mois d'octobre, un échantillon de 14 livres de beurre provenant d'une beurrerie différente à chaque fois.

La province de Québec s'est placée en tête, ayant conservé 54.75 sur un total de 55 points. Le Manitoba suivait de près, avec 54.70; l'Alberta, 54.68; la Saskatchewan, 54.36; Ontario, 54.28; Nouvelle-Ecosse, 54.23; Colombie-Britannique, 54.04; Ile du Prince-Edouard, 53.95 et le Nouveau-Brunswick, 53.66.

Comme on le voit, la concurrence était très vive entre les provinces, puisqu'il n'y a qu'un point et neuf centièmes de différence, entre Québec, qui est à la tête et le Nouveau-Brunswick qui arrive en dernier.



FEMMES

Toutes les femmes s'imaginent être incomprises; tous les hommes s'imaginent qu'ils comprennent.

* * *

Les mamans sont toujours surprises de s'apercevoir que leur fille de seize ans en sait autant qu'elles en savaient elles-mêmes au même âge.

* * *

Devise pour certaines jeunes filles: sauvez la surface et vous sauvez le tout.

* * *

La première fois qu'une jeune fille fait une scène de jalousie au jeune homme qu'elle aime, elle ouvre la porte à une autre femme.

* * *

La reine Marie prétend que les robes doivent toucher le sol, mais nos reines canadiennes ne sont pas de cet avis.

* * *

Plusieurs jeunes filles qui se sont assises sur les genoux de leur fiancé ont dû le poursuivre plus tard pour le forcer à les "supporter".

HOMMES

Il est préférable d'être célibataire et de rêver au coin du feu que d'être marié et éveillé.

* * *

Il n'y a rien qui refroidit l'amour comme une chaude discussion sur un déjeuner froid.

* * *

Une femme change de robe parce qu'elle est fatiguée de la première; un célibataire change d'amoureuse pour la même raison.

* * *

Qu'un homme se marie ou qu'il reste célibataire, il aura toujours des regrets.

* * *

Le célibataire intelligent et qui connaît le cœur des femmes, prendra un enfant par la main afin de prendre la mère par le cœur.

* * *

Il n'existe que deux bonnes femmes sur la surface de notre machine ronde: la première est morte et on cherche encore la deuxième.

FEMMES

Plus une jeune femme vieillit plus elle emploie souvent cette phrase : "nous, jeunes filles".

* * *

Il n'y a pas une jeune fille qui ne préfère devenir une femme qu'un ange.

* * *

La veuve qui se remarie donne un excellent certificat à son premier mari.

* * *

Il est préférable pour une femme d'épouser l'homme qui l'aime que celui qu'elle aime.

* * *

Une jeune fille qui a une jolie jambe et des bas de soie ne s'inquiète guère d'où souffle le vent.

* * *

Quelquefois une femme se demande s'il n'y a pas sur terre un homme capable de l'aimer et il y a quelque part un homme qui se pose la même question.

* * *

La meilleure femme est celle qui ne se rappelle que les bons souvenirs de son mari et qui oublie les mauvais.

* * *

La femme qui aime pardonnera absolument tout à l'homme qui l'aimera.

HOMMES

Dans un hôpital, le célibataire qui reste le plus longtemps est celui qui est soigné par la plus jolie garde-malade.

* * *

Le mariage ressemble à un bain, on ne sait jamais d'avance s'il sera trop chaud ou trop froid.

* * *

Le célibataire qui passe de vie à trépas peut faire inscrire sur sa tombe: "Mort respecté de tous et de toutes". Chacun comprendra qu'il n'a jamais été marié.

* * *

Les toilettes que les jeunes filles portent de nos jours pèsent, d'après un statisticien, le poids de trois livres. Tant que cela?

* * *

Le célibataire qui mange au restaurant passe pour être un joyeux vivant; celui, au contraire, qui prend tous ses repas chez lui, dans sa petite chambre, passe pour être un philosophe.

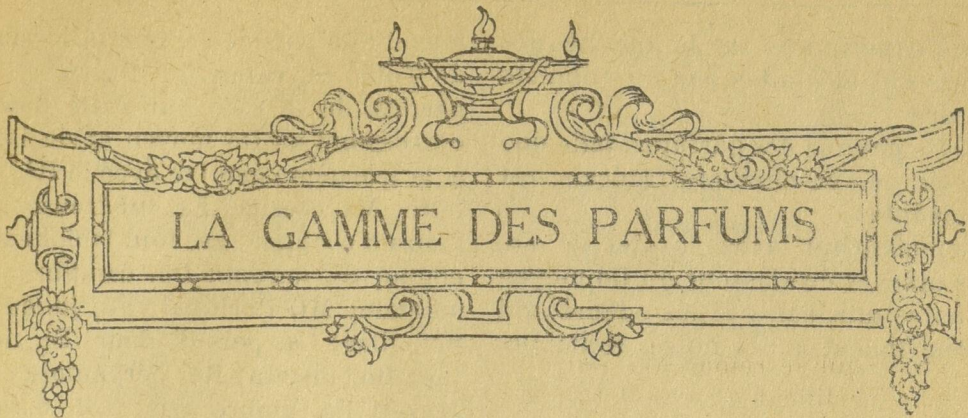
* * *

L'optimiste est celui qui se fait la barbe chaque fois qu'il va rendre visite à une nouvelle jeune fille.

* * *

Lorsqu'un célibataire voit une jeune fille chercher une aiguille, il sait bien que c'est une aiguille de phonographe.





Un chimiste français établit une gamme des parfums, sur la même base et d'après les mêmes principes que la gamme musicale. — On peut faire de la musique avec les parfums, tout comme on en fait avec les notes musicales.

Un professeur de chimie organique vient de découvrir que les parfums peuvent être convertis en délicieuses mélodies et harmonies. C'est-à-dire qu'ils pourraient être disposés en gamme, à la façon de la gamme musicale. Chaque parfum produit un effet propre sur les cellules olfactives du cerveau correspondant à l'effet produit sur l'oreille et les cellules de l'ouïe par les notes musicales.

Certains mélanges de parfums rendent des harmonies fort agréables et même très impressionnantes, tout autant que les harmonies musicales, tandis que d'autres mélanges de parfums blessent les sens. Des combinaisons de deux et de trois parfums harmonieux produisent des harmonies simples et plaisantes, et les combinaisons de cinq ou de plus donnent des harmonies profondes et compliquées.

La ressemblance avec la musique va même beaucoup plus loin. Quand

vous sentez deux parfums, l'un après l'autre, vous trouvez des intervalles agréables et des intervalles difficiles, tout comme en musique.

Cette intéressante théorie explique la raison pour laquelle nous sommes souvent ennuyés par les parfums violents, les dissonances nasales, les âcres odeurs que nous respirons dans les tramways, les restaurants, les cinémas et dans les autres endroits publics. C'est que les femmes qui nous entourent se servent de parfums qui ne s'harmonisent pas.

Dans les réunions mondaines d'un certain ton, nous nous apercevons au contraire que les parfums sont en meilleure harmonie, mais pourtant avec quelque anicroche. Pour être agréables parfaitement aux sens, les femmes doivent connaître la gamme des parfums.

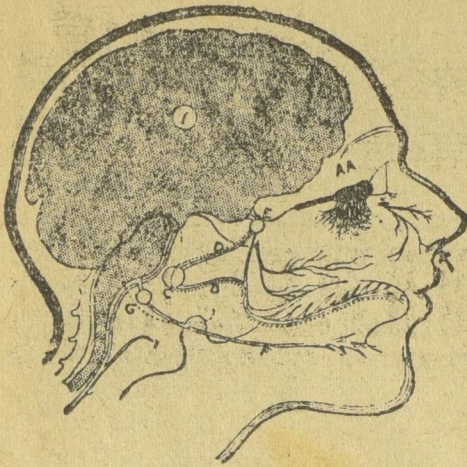
Nous pourrions dire là-dessus qu'il est des femmes qui n'usent d'aucun parfum. Elles partagent l'opinion du beau Brummel qui disait: "Le meilleur parfum que peut porter un gentleman est l'odeur du linge fraîchement lavé."

Mais quand une femme se sert de parfums—comme font la plus grande partie—elle devrait pouvoir discerner la valeur esthétique de chacun.

Les expériences sur la gamme des odeurs ont été faites par un chimiste de Paris.

Cette gamme des parfums, telle que trouvée par ce chimiste français, est la suivante:

Commencant avec la clef de Fa, trois octaves en-dessous du Do moyen les notes musicales et les odeurs qui correspondent à ces notes, sont: Do,



Profil démontrant combien intimement se touchent dans le cerveau les cellules de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Pourquoi les parfums ont une gamme correspondante à la gamme musicale. (AA) l'organe de l'odorat; (A) Les muqueuses qui perçoivent le goût à l'extrémité supérieure de la langue; (B) Réseau de nerfs qui porte les fibres du goût à travers le tympan de l'oreille; (D) Autre réseau nerveux portant les fibres auditifs à un centre nerveux, à l'entrée du cerveau; (E) Ganglion du palais; (F) Autre réseau nerveux conduisant les fibres du goût à la base de la langue; (G) Le centre nerveux du goût à la base de la langue; (H) La chambre qui reçoit tous les messages destinés au cerveau; (I) Le cerveau.

patchouli; Re, vanille; Mi, cannelle ou giroflée; Fa, benjoin; Sol, frangipane; La, storax, baume extrait de l'aliboufier; Si, clou de girofle; Do, bois de santal; Ré, clématite; Mi, rotin; Fa, castoréum; Sol, pergulaire; La, baume du Pérou; Si, oeillet ou carnation; Do, géranium; Ré, héliotrope; Mi, iris; Fa,

musc; Sol, pois de senteur; La, baume de Tolu; Si, cannelle; Do, rose. Le parfum de la rose sur cette flamme correspond au Do moyen et du Do va à la troisième gamme avec le Ré, violette; Mi, cassier; Fa, tubéreuse; Sol, fleurs d'oranger; La, foin fraîchement coupé; Si, aurone; Do, camphre; Ré, amande; Mi, Portugal; Fa, jonquille; Sol, lilas; La, pois d'odeur; Si, menthe; Do, jasmin; Ré, bergamote; Mi, citron; Fa, ambre gris; Sol, magnolia; La, lavande; Si, menthe poivrée; Do, ananas; Ré, citronnelle; Mi, verveine; Fa, civette.

Pour comprendre la gamme que nous avons reproduite pour illustrer cet article, voici comment il faut procéder; pour bien comprendre cet arrangement, il faut naturellement connaître les premiers éléments de la musique.

PREMIER OCTAVE

- C (Do) Patchouli.
- D (Ré) Vanille.
- E (Mi) Cannelle.
- F (Fa) Benjoin.
- G (Sol) Frangipane.
- A (La) Storax.
- B (Si) Clou de girofle.

DEUXIEME OCTAVE

- C (Do) Bois de santal.
- D (Ré) Clématite.
- E (Mi) Rotin.
- F (Fa) Castoréum.
- G (Sol) Pergulaire.
- A (La) Baume du Pérou.
- A (Si) Oeillet ou carnation.

TROISIEME OCTAVE

- C (Do) Géranium.
- D (Ré) Héliotrope.

- E (Mi) Iris.
- F (Fa) Musc.
- G (Sol) Pois de senteur.
- A (La) Baume de Tolu.
- B (Si) Cannelle.

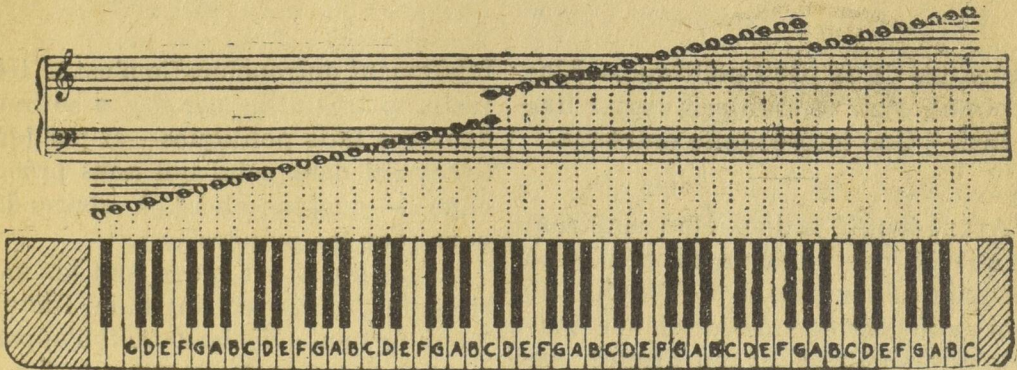
QUATRIEME OCTAVE

- C (Do) Rose (Do moyen).
- D (Ré) Violette.
- E (Mi) Cassier.
- F (Fa) Tubéreuse.

- A (La) Pois d'odeur.
- B (Si) Menthe.

SIXIEME OCTAVE

- C (Do) Jasmin.
- D (Ré) Bergamote.
- E (Mi) Citron.
- F (Fa) Ambre gris.
- G (Sol) Magnolia.
- A (La) Lavande.
- B (Si) Menthe poivrée.



Pour la compréhension de ce dessin qui représente le clavier d'un piano ordinaire, dont chaque touche est marquée d'une lettre, lire l'article.

- G (Sol) Fleur d'oranger.
- A (La) Foin fraîchement coupé.
- B (Si) Aurone.

CINQUIEME OCTAVE

- C (Do) Camphre.
- D (Ré) Amande.
- E (Mi) Portugal.
- F (Fa) Jonquille.
- G (Sol) Syringa.

SEPTIEME OCTAVE

- C (Do) Ananas.
- D (Ré) Citronnelle.
- E (Mi) Verveine.
- F (Fa) Civette.
- G (Sol) Douce haleine.
- A (La) Fougère.
- B (Si) Muguet.
- C (Do) Pensée.

LA MAIN ROUGE

Grâce aux aveux d'un mineur allemand, nommé Koenig, on a appris l'existence en Haute-Silésie d'une organisation secrète ayant des ramifications dans toute l'Allemagne, appelée

la "Main Rouge". Plus d'une centaine d'attentats, meurtres, incendies, sont l'oeuvre de cette association. Certaines arrestations opérées dernièrement seraient une conséquence des aveux de Koenig.



LE "FASCISME" EN ITALIE

La nature de ce parti politique.—L'opinion d'un célèbre professeur italien.—Une intéressante entrevue.

Ayant écouté la deuxième conférence que M. Gino Arias a donnée avec beaucoup de succès à la Faculté de droit, sur l'histoire de la science économique en Italie et en France, un chroniqueur parisien a abordé le conférencier. Il désirait avoir de lui quelques précisions sur l'état politique de l'Italie, et particulièrement sur ce "fascisme", parti bruyant et pétulant s'il en fut jamais, dont on parle beaucoup, et que l'on connaît trop peu.

—Très mal, surtout! lui dit vivement l'éminent professeur italien. On ne le connaît qu'à travers ses méfaits et ses excès, qui sont indiscutables et déplorables, mais qui sont loin de constituer toute son oeuvre. Chaque fois que des troubles se produisent, que des conflits éclatent entre partis adverses, le télégraphe en répand la nouvelle aux quatre coins du monde. Mais de l'oeuvre pacifique et utile que les partis accomplissent, le télégraphe ne dit rien. On arrive ainsi à l'étranger à juger certains faits politiques importants au seul point de vue de ce qu'ils ont de douloureusement, mais

fatalement outrancier. Ce n'est ni très juste, ni très utile, car il y a souvent dans ces faits politiques—et particulièrement dans celui qui nous préoccupe—quelque chose à apprendre pour tous les peuples".

Avant d'exposer quels sont les mérites du "fascisme" en Italie, l'interlocuteur tient à déclarer qu'il n'appartient pas à ce parti. Professeur d'économie, M. Arias ne saurait se soumettre à aucune doctrine politique rigide. Mais il ne cache pas qu'il a sympathisé avec le jeune parti au moment où toute l'Italie non communiste était "fasciste" au fond du coeur, et qu'il lui garde—tout en regrettant ses erreurs—la reconnaissance qui lui est due pour les services qu'il a rendus et qu'il continue de rendre au pays.

—Quels sont ces services? a demandé le chroniqueur.

—Le "fascisme", me répond mon informateur, a tout bonnement sauvé l'Italie de la révolution communiste! Personne, qui ne soit aveugle ou de mauvaise foi, ne peut lui contester cette gloire.

"On était au lendemain des élections législatives de 1919. Pendant la période électorale, les réunions avaient donné lieu à des violences

inouïes. Aucun candidat qui ne fût révolutionnaire, qui ne consentit à porter aux nues les événements de Russie, n'avait pu, dans la plupart des circonscriptions, ouvrir la bouche. On faisait ouvertement la propagande communiste et antipatriotique; on bafouait la victoire, on reniait les principes d'ordre, de propriété, de police, on insultait dans les rues les soldats et les officiers; on conspuait les mutilés de guerre, on les bousculait parfois; on prêchait impunément le renversement de l'ordre social, on exaltait l'anarchie!

"Cela conduisit pendant l'été de 1920, à l'occupation des usines par les ouvriers, à l'invasion des terres de l'Italie méridionale par les paysans. Le gouvernement était impuissant; il n'avait plus ni force ni autorité. M. Giolitti l'a dit nettement au Sénat, répondant aux interpellateurs qui lui reprochaient sa faiblesse: pour enrayer le mouvement il eût fallu mettre l'Italie à feu et à sang; le vieil homme d'Etat ne s'en est pas senti le courage.

"Ce que la prudence et l'humanitarisme de M. Giolitti n'a pu faire, un parti l'a fait. Un parti né spontanément, instantanément de la conscience d'un peuple qui se sentait jeune et qui ne voulait pas sombrer dans le désastre, dans la famine, dans la folie et dans le carnage. Le "fascisme" est né dans les "provinces rouges", dans les provinces de la Romagne et de l'Emilie où tous les pouvoirs s'étaient concentrés dans les mains du parti révolutionnaire.

"C'est ce qui a fait dire que le nouveau parti était issu d'une réaction de la bourgeoisie. C'est absolument inexact. Il est le produit d'un mouvement qui s'est déterminé dans toutes les classes sociales, basé sur le sentiment

du danger que le pays courait et de la nécessité qui s'imposait de le défendre sans faiblesse et sans retard. Ce sentiment, qui fermentait à l'état latent de tous les hommes d'ordre et de bon sens, a trouvé son point d'appui dans le noyau des premiers "fascistes". Et c'est au sein du socialisme que ce noyau s'était formé! Au sein du socialisme éclairé et tempéré que la faction communiste avait surfait et réduit à néant. M. Mussolini, le fondateur et le chef du "fascisme", est un ancien socialiste.

"Malgré les violences qu'on ne saurait trop déplorer, l'Italie doit au phénomène "fasciste" l'évolution et le renouveau de sa politique. Elle lui devra la collaboration des socialistes non révolutionnaires avec le gouvernement si, ainsi qu'il est probable, ce principe triomphe bientôt."

— o —

MERVEILLEUSE INVENTION

Un appareil merveilleux est celui que M. Dussaud présentait récemment dans les salons de "Paris-Adresses", 7, rue de Tilsitt, à Paris, en présence du professeur Branly, dont il est l'élève, à une assistance enthousiaste, qui fit une ovation au savant inventeur de la T.S.F.

Cet appareil permet de projeter sur l'écran l'image agrandie, lumineuse, en relief, et colorée de tout objet, si petit qu'il soit, qu'on introduit au foyer.

C'est ainsi qu'on vit enfin une grenouille aussi grosse qu'un boeuf.

On peut prévoir de nombreuses applications de cette découverte dans le domaine de la science, et des beaux-arts.

LA FABRICATION DU RADIUM

La fabrication des sels de radium—car on ne fabrique pas de radium isolé—est de plus en plus prospère; pas plus aujourd'hui qu'il y a quelques années l'industrie ne peut suffire aux demandes de cette poudre précieuse qui se vend toujours sur le pied de plus de deux millions et demi l'once, et dont il n'existe pas un tiers d'once dans le monde entier.

C'est en France que l'industrie du radium est le plus développée; on y compte deux usines utilisant des méthodes qui peuvent présenter quelques différences de détail, mais dont le processus général est sensiblement le même.

La première difficulté est de se procurer du minerai. La radio-activité est très répandue dans la nature; on l'a constatée dans beaucoup d'eaux minérales, mais il suffit de quantités infinitésimales de métal radio-actif pour que cette propriété se manifeste.

Le minerai le plus riche actuellement connu est la pechblend, de Bohême, dont on a retiré jusqu'à près de 2 décigrammes de bromure de radium par tonne. Le gisement appartient au gouvernement autrichien qui n'en vend plus que tout à fait exceptionnellement à l'étranger.

Le minerai que l'on traite aujourd'hui en France vient du Portugal, du Tonkin, de Madagascar, et ne contient guère plus de 4 milligrammes par tonne. On annonce périodiquement la découverte de minerais plus riches en Angleterre, en Suède et ailleurs; mais la plupart du temps ces nouvelles sont lancées par des spéculateurs.

Le prix du minerai varie suivant sa richesse; les cours actuels oscillent entre 2000 et 5000 dollars la tonne. Des instruments très simples permettent d'ailleurs de mesurer la teneur instantanément et avec une grande précision.

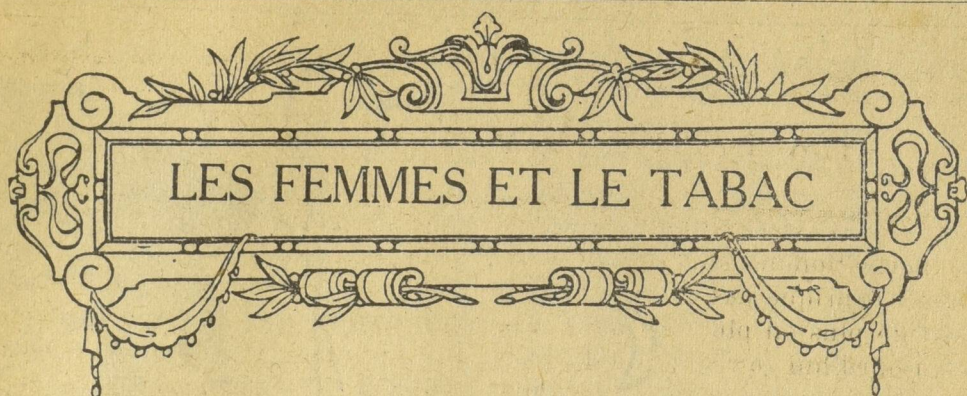
Le gros matériel d'une usine de radium se réduit à peu près à des appareils de broyage et à des cuves dans lesquelles on traite environ 400 livres à la fois.

Par diverses réactions on transforme le minerai dans le but de rendre solubles le radium et le baryum qu'il renferme. Ce résultat obtenu, on précipite, en combinant la réaction de façon que le radium et le baryum se trouvent de nouveau insolubilités; mais ils sont concentrés, cette fois, dans une masse d'environ 60 à 80 livres.

Nouvelles réactions, puis cristallisations qui réduisent la masse à 3 ou 4 livres contenant du bromure et du chlorure de radium et de baryum, sels solubles.

Alors, commence la partie la plus minutieuse du traitement. Par une série de cristallisations, 6,000 à 8,000 nous affirme-t-on, on arrive à séparer le sel de radium et le sel de baryum qui possèdent un degré de solubilité un peu différent. Cette opération très délicate dure quatre ou cinq semaines.

On recueille enfin quelques milligrammes ou centigrammes de sel de radium, avec le conviction amère d'en avoir encore laissé échapper "beaucoup".



On rapporte que dans certains pays du monde, les femmes fument la pipe.
— En Afrique? Non, en Angleterre et en France.

La chose nous avait souvent été racontée, mais nous hésitions à y ajouter foi. Plus moyen de douter maintenant; en France et en Angleterre surtout, il se trouve dans la milleure société des femmes qui fument non seulement la cigarette, mais la pipe!

Nous avons des preuves. Voici, pour commencer, la nouvelle que rapporte un journal français:

“L'échotier du “Gaulois” (quotidien de Paris) a vu, l'autre jour, une jeune dame qui fumait la pipe à la terrasse d'un café du Boulevard. Il s'en étonne. Pourtant, cela devait fatalement arriver, et si elles pouvaient revenir en ce monde, Mesdames, filles de Louis XV, qui fumaient la pipe au corps de garde, applaudiraient au geste audacieux de leur émule.

Vous admettez qu'une femme fume: pourquoi lui interdire telle ou telle façon de fumer? La pipe est disgracieuse? Elle dégage une mauvaise odeur? Allons donc! Qui empêche de la bourrer d'un tabac blond et parfumé? N'en peut-on créer de nouveaux modèles, véritables petits objets d'art.

Tout de même, il est certain que, dans l'état actuel de nos mœurs, une femme qui s'avise de “piper” en pleine rue, à la terrasse d'un café, fait preuve d'une belle audace. Il y a à peine cinquante ans, les clients masculins ne se seraient pas permis cette privauté. On rappelle que vers la fin de l'Empire, Waldeck-Rousseau, en compagnie de camarades du pays latin, fut expulsé du café Riche pour avoir essayé d'introduire la pipe dans cette sévère maison. Il rédigea sur l'incident une consultation juridique, fit faire un constat par huissier et engagea un semblant de procès qui se termina par un éclat de rire.

Autres temps, autres mœurs. Il est devenu tout naturel de voir les consommateurs sacrifier à “Joséphine” même dans les endroits publics les plus sélects. Dans dix ans, dans cinq ans, peut-être verrons-nous les dames arborer l'ustensile cher à Schaunard? Cela fournira aux revuistes quelques mots pittoresques, aux chansonniers quelques couplets bien sentis et puis, personne n'y pensera plus, tant il est vrai que l'habitude finit par nous faire trouver naturelle la chose la plus surprenante du monde...”

Voilà pour la pipe! Quant à la cigarette, le nombre de femmes qui en



usent de temps à autre et même par habitude, au Canada comme en tout autre pays, est incroyable!

Les derniers rapports statistiques établis par cinq des plus grands pays du monde sur la consommation des cigarettes sont édifiants. Dans chacun de ces pays, l'usage des "clous de cerueil" a augmenté de quarante-cinq

pour cent. Et cela tient à deux causes: à la guerre et aux femmes.

C'est probablement aux Etats-Unis que l'on fume le plus de cigarettes, ces pauvres américains devant chercher dans la feuille de Nicot l'excitant qu'ils trouvaient auparavant dans la bière et l'alcool!

Là, la consommation est de cinquante billions de cigarettes par année. C'est-à-dire que reliées bout à bout, ces cigarettes couvriraient une superficie de 2.367,422 milles et que l'extrémité de ce serpent blanc pourrait s'allumer à une étoile, située bien plus loin que la lune.

Et qui les fume, ces cinquante billions de cigarettes?

Des hommes d'état, des généraux, des industriels, des soldats de retour de la guerre, des cambrioleurs, des chanteurs d'opéra, des artistes de toutes sortes, des lauréats du prix Nobel, des condamnés à mort, des athlètes, des explorateurs, des manicures, des dames de la société, des étudiants, des ouvriers, des fonctionnaires de l'hôtel-de-ville, des facteurs, des débardeurs, des féministes, des anti-féministes, des poètes et des commis de bar, des professeurs d'universités, des chirurgiens, des laveurs de carreaux, des jeunes filles en grande partie, et combien d'autres gens encore, sans oublier les typographes.

Mais c'est surtout la guerre et les femmes qui sont responsables de l'augmentation de la production cigarettière.

La cigarette fut adoptée de préférence à la pipe et surtout au cigare dans toutes les armées, tant ennemies qu'alliées. Les soldats fumèrent partout la cigarette, en allant au feu, en accomplissant des exploits qui devaient les rendre immortels; ils fumèrent dans les hôpitaux, dans les villages de l'arrière en fleuretant avec les petites Françaises, et pendant leurs permissions sur les boulevards de Paris et dans les parcs de Londres.

La cigarette fut ainsi immortalisée, tant par les soldats que les gardes-malades. Elle est devenue plus res-

pectable, en quelque sorte. Autrefois on la rangeait dans la catégorie de la gomme, c'est-à-dire que les fumeuses de cigarettes étaient assimilées aux mâcheuses de gomme. Aujourd'hui, la cigarette est entrée dans le cercle de ces dames qui prennent le thé à cinq heures. Et c'est en s'ennoblissant de la sorte que la cigarette fut adoptée par les femmes et jeunes filles, pour leur plus grand tort, naturellement.

Dans la société et surtout dans les cercles artistiques, la cigarette est fumée par toutes les femmes, presque sans exception, en Angleterre et aux Etats-Unis beaucoup plus qu'en France. A Londres et à New-York ces dames ne se contentent plus de la fumer dans leurs salons, dans les hôtels, restaurants et théâtres, mais la gardent dans la rue. Elles fument en se baladant dans leurs somptueuses limousines, au nez des passants.

En Angleterre, par exemple, les femmes ont pris à ce point l'habitude du tabac pendant la guerre, que non contentes de fumer la cigarette, elles ne trouvent aucun mal à fumer même la pipe et le cigare. Il se vend à Londres des amours de petites pipes qui doivent bien valoir dans les deux cents dollars et que ces dames tirent délicatement de leurs escarcelles aux théâtres ou dans les restaurants.

Le fin caricaturiste Albert Guillaume représentait dernièrement dans un journal parisien une gentille jeune femme demandant à un vieux monsieur avec lequel elle partageait un compartiment de chemin de fer, la permission d'allumer une cigarette. Voyez ça! c'est le monde renversé.

Mieux encore. L'autre jour, se mariaient à Londres un capitaine de l'armée anglaise, ami intime du prince de Galles, et une jeune fille de la société.

A peine les nouveaux mariés étaient-ils sortis de l'église que la nouvelle épouse demanda à son nouvel époux de lui passer au plus vite une cigarette, "qu'elle avait été malade de ne pas fumer, pendant toute la cérémonie..."

Cet article n'est ni un réquisaire contre la cigarette, ni un plaidoyer en sa faveur. C'est purement une fantaisie sur l'abus d'une chose assez intéressante en soi, mais qui peut devenir des plus désagréables, si tout le monde en use.

LEUR CONCURRENCE

La propagande boche fait dire que s'il y a tant de chômeurs en Angleterre, c'est que la politique française empêche le relèvement économique de l'Allemagne. Niaiserie! En vérité, si les industriels allemands ont pu développer leurs affaires au détriment des autres pays, et notamment de l'Angleterre, c'est que cette dernière les a laissés déprécier le mark selon les besoins de leur industrie. On redoute leur concurrence aujourd'hui à Londres; on la redoutera bien plus encore quand, avec l'argent qui devait être affecté aux réparations, ils auront reconstitué toute leur flotte de commerce et achevé les grands travaux d'intérêt national qui faciliteront encore leur négoce. M. Hugues, premier ministre australien, disait récemment: "Le cabinet australien ne croit pas devoir graisser le machinisme commercial allemand". M. Hugues est un sage, et on aurait bien fait d'entendre son avertissement.

(Belgique-Canada.)

LE MARK EN DEROUTE

On crut avoir rendu un grand service aux Allemands lorsque, en mai 1921, on parvint à obtenir une réduction de leur dette,—réduction qu'on peut estimer entre 35 et 75 milliards. Résultat: le dollar, qui valait en mai 1921, 80 marks, en valait, six mois après, 300, et la chute se produisait avant tout paiement effectif en espèces.

La chute s'est encore accentuée depuis, puisque le dollar vaut aujourd'hui près de 2000 marks.

A cette dévalorisation du mark, ils opposent une augmentation dans la circulation fiduciaire: on comptait récemment 189 milliards 794,700,000 marks-papier en circulation. La semaine dernière on a encore ajouté dix milliards à ce montant.

Il est donc manifeste que l'Allemagne a systématiquement avili son mark par des émissions toujours grandissantes qui ont atteint dix milliards par mois et n'a pas cessé de vendre du mark à l'étranger dans le même but.

Le plan général de l'Allemagne apparaît très simple. Elle n'a pas de dette extérieure, tandis que la France, l'Angleterre ou l'Italie en ont de formidables; il s'agit aujourd'hui pour elle de faire réduire le montant des réparations de manière à reprendre ensuite sa marche en avant. C'est pourquoi le Reich a suivi et suit avec persévérance une politique qui lui permet de faire faillite aux yeux de l'Europe.

Les Allemands qui ont savamment organisé la dépréciation de leur monnaie ont réussi au-delà de leurs espérances.

(Belgique-Canada.)

LA MEILLEURE AUBERGE DE FRANCE

Cela vous intéresserait-il de connaître le meilleur petit restaurant de France, là où vous pouvez vous payer la plus fine cuisine de ce pays de gourmets à très bon compte, à meilleur compte qu'à Paris certainement? Sans doute avez-vous entendu racon-



Le chef Pernollet fit toute la campagne.

ter par vos amis et connaissances qui ont fait le voyage que c'est à Paris que se trouve la meilleure cuisine. C'est vrai, mais à demi. Il y a à Paris des hôtes justement réputées et des restaurants de grand renom dont les chefs sont même décorés de la Légion d'Honneur, au titre culinaire. Mais, interrogez les plus fines bouches de France et aucun doute qu'ils vous répondront: "Voulez-vous goûter à ce que la France fait de mieux en fait de cuisine, allez dans un petit village obscur du département de l'Ain, dans les Alpes françaises, sur les bords charmants du Rhône. Belley est le

nom de ce village et c'est dans la famille Pernollet que vous trouverez cette chère succulente."

La famille Pernollet compte cinq générations de chefs dont l'art culinaire est réputé dans tous les pays du monde et envié par tous les rois de l'univers. Un Canadien qui revient de Paris s'était laissé dire au Club des Cent, l'un des plus exclusifs de Paris, que c'était à l'hôtel Pernollet que se trouvait la meilleure table du monde. Il se rendit là avec les plus grands gourmets du Club et ils dirent au chef



Mme Pernollet est de taille à porter un plat.

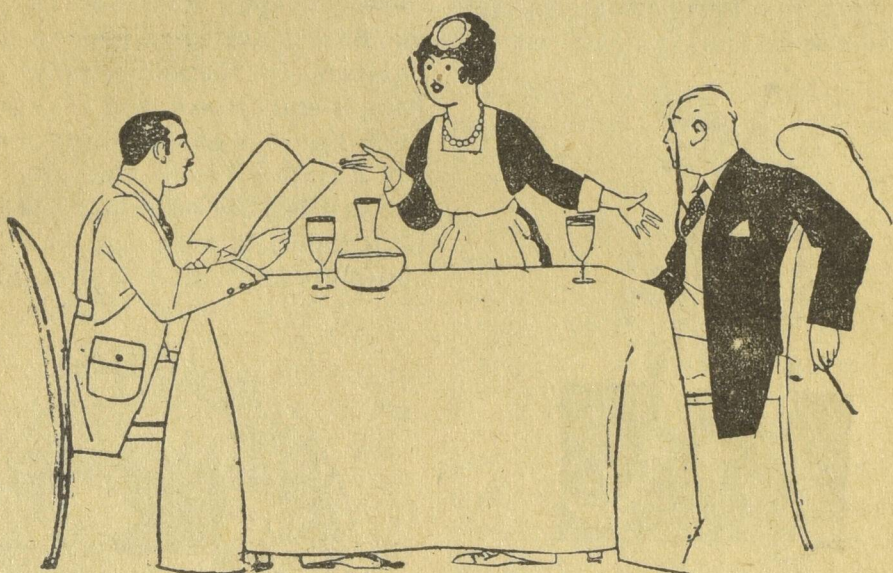
en se présentant: Nous allons juger de votre réputation de cuisinier à la façon dont vous préparez la volaille. A cela, Pernollet répondit qu'il serait fixé sur la valeur de ces gourmets à la façon dont ils la mangeraient.

La bécassine fut apprêtée et servie. Le chef vint la déposer lui-même sur la table et observa ses hôtes. Attrapant le plus huppé de la bande, il lui dit : "Vous prétendez être un fin connaisseur et cependant vous mangez votre bécassine tout de travers. Je remarque que vous avez mangé la cuisse droite avant la cuisse gauche."

— "Et quel mal y a-t-il à cela ?" demanda le Parisien, suffoqué.

Il n'y a qu'en France que l'on puisse trouver pareille chose. Qui de nous connaissait ce détail? Il n'y a aussi qu'en France que se rencontrent des restaurants de cette sorte.

Les palais dorés des grandes cités, ces restaurants brillamment éclairés où se prélassent des maîtres d'hôtel et des garçons impeccables dans leur habit noir sont des trompe-l'œil pour



"Que vous sert-on, Messieurs?"

— "Simplement ceci, fit le chef Pernollet. Quiconque connaît la bécassine sait qu'elle se tient la plupart du temps sur la patte droite. Conséquemment, elle n'est pas la plus tendre. La patte gauche est la plus tendre. La majorité des experts pour cette raison, mangent la patte gauche d'abord et très souvent ne touchent pas du tout à la patte droite."

les mauvais voyageurs et les mangeurs ordinaires. Un véritable gourmet mange n'importe où et le plus souvent d'ailleurs évite ces restaurants à la mode. Il est d'opinion qu'un plat excellent peut être servi très bien dans une chaumière et qu'un mauvais plat n'est jamais bonnifié par le valet en livrée qui l'emporte, serait-ce dans un plateau d'argent.

La crise du chauffage semble embarrasser bien des gens, alors qu'il n'y a qu'à faire venir du charbon.

(Madame de LaPalice.)

Celui qui sait attendre sait tout: il y a plus dans une larme que dans tous les musées et toutes les bibliothèques de l'univers.—Lamartine.



LE CHENIL



PREMIER GRAND CONCOURS ANNUEL DE CHIENS DRESSES

Pour le service de la Police et l'utilité générale, qui a eu lieu à l'Arena Mont-Royal, le 14 octobre 1922.— Ce qu'on peut faire avec de la douceur, de la patience et de la persévérance.

M. SYLVA LARAMEE, un Canadien-français, remporte le championnat 1922 pour le dressage du chien policier, avec son Malinois "Canada", âgé de 15 mois.

Pour la première fois, dans les annales canines du pays, nous avons eu une exposition de chiens bergers et un concours de chiens dressés.

Le club de chiens bergers du Canada, dont le Dr J.-H. Villeneuve est le président, doit être fier du résultat obtenu, et le public qui a généreusement répondu à l'invitation du club a prouvé qu'il s'intéressait grandement aux manoeuvres qui ont été exécutées.

Parmi les sept concurrents qui devaient prendre part au concours du dressage, cinq seulement se sont rendus dans le "ring", dont "Canada", le vainqueur du championnat 1922, puis Capitaine Sady, Joffre et Jules. On avait amené aussi Sady de l'Ouest, le doyen des Grœnendaels de l'Amérique, qui n'a pas répondu à l'attente de son maître. Ce pauvre vieux vétéran

n'aurait pas dû figurer dans un concours de dressage, tout en lui reconnaissant des qualités exceptionnelles et une carrière sans reproche; il méritait d'être mis à sa retraite comme concurrent et reposer tranquillement sur ses lauriers si glorieusement gagnés.



SYLVA LARAMEE, dresseur et propriétaire du fameux champion Malinois, "Canada".

On se demandait pourquoi Galopin ne prenait-il pas part au concours, ainsi que Rita, la chienne de M. Gélino? La réponse est celle-ci pour Galopin, sur le compte duquel j'ai eu le plaisir d'être renseigné par madame Domus :

"Vous savez, me dit-elle, que mon mari est très particulier sur le dres-

sage et qu'il lui faut presque la perfection avant de se décider à montrer ses chiens.

Galopin, ayant reçu par accident, une décharge d'arme à feu en pleine figure, cet incident l'a rendu très mordant, ce qui prouve qu'il comprend bien, mais mon mari craignant trop son ardeur, n'a pas voulu le faire participer au concours.

Galopin, malgré cet incident aurait certainement fait bonne figure, car je sais personnellement qu'il est très bien dressé."

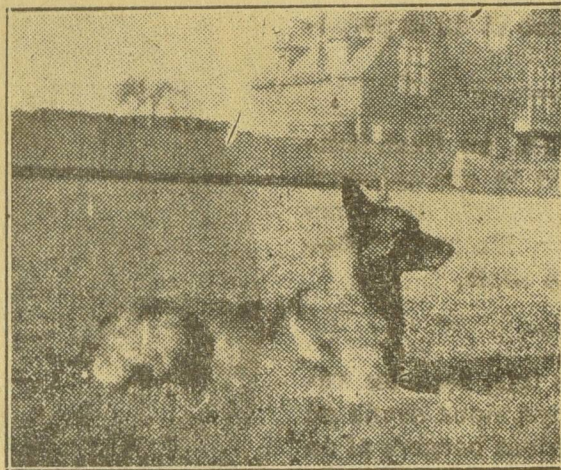
Bergers Belges — 1er prix, vainqueur, Galopin, à M. Georges Domus; 2me prix, Zoulou, à M. Pierre Brener.

Grœnendaels — Messieurs J. Pilon, C. Barry, P. Brener, Cagliési, Calvin Auguste, Geo. Domus, Rouly, se partagent les premiers prix.

M. Domus remporte à lui seul le 1er prix vainqueur et 10 premiers prix.

Malinois — Les premiers prix sont remportés par MM. P. Mouff, Dr L. Z. Renaud, E. Laurent, Sylva Laramée, R. Langevin, J. Eug. Pilon.

Alsaciens — 1er prix, vainqueur,



CANADA, le chien berger Malinois qui a remporté le championnat pour 1922 au concours de chiens dressés.

Tant qu'à Rita, n'ayant pas eu la version de M. Gélino, j'en conclus qu'il devait avoir ses raisons? bonnes ou mauvaises, respectons-les.

CONCOURS DE CHIENS BERGERS

Parmi les gagnants, signalons tout particulièrement Galopin à M. Domus. Le chenil de M. Domus a remporté six coupes en argent, d'une réelle beauté.

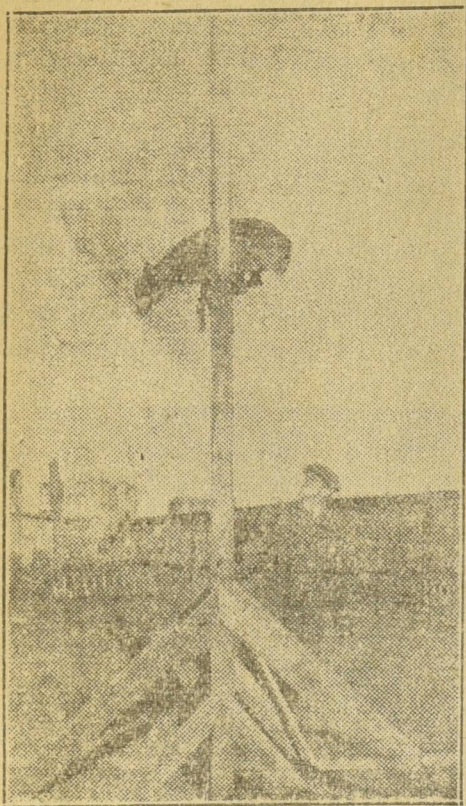
Nous donnons ici la liste des vainqueurs, accompagnée de judicieuses remarques du juge.

Brando Von Felsek à M. I. T. Bennett; 2ème prix, vainqueur, Santa Von der Vosegen, à M. H. Rethoret.

Les premiers prix sont distribués à M. J. T. Bennett, H. Rethoret, Dr P. Lalanne, J. A. Nantel, J. C. Gauthier.

Prix spéciaux belges — MM. Calvin Auguste, Syrille Barry, Pierre Brener, Geo. Domus, Cagliési, Sylva Laramée, M. Langevin.

M. Domus remporte en outre les premiers prix pour couples et trio Grœnendaels.



CANADA exécutant le saut en hauteur.

Prix spéciaux alsaciens—Messieurs Rethoret, M. J. T. Bennett.

Concours de dressage—Prix d'honneur, 35 points sur 40, avec titre de vainqueur attribué pour l'année 1922 par le Shepherd Dog Club, à M. Sylva Laramée pour son chien "Canada".

1er prix—31 points $\frac{1}{2}$ à M. Adrien Pilon, pour son chien "Capitaine Sady".

2ème prix—26 points à M. J. Eug. Pilon, pour son chien "Joffre".

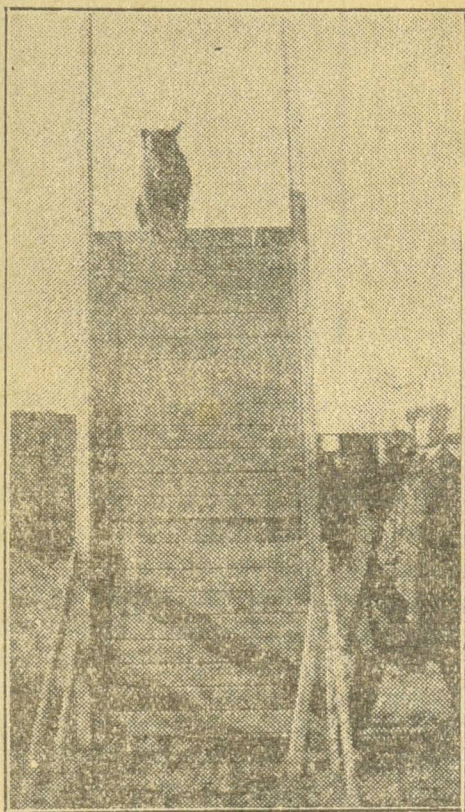
3ème prix—23 points à M. J. Eug. Pilon pour son chien "Jules".

Notes du juge.— On constate une amélioration générale dans la qualité des chiens exposés. Nous possédons maintenant d'excellents chiens locaux, à ce sujet les classes des Alsaciens

étaient surtout intéressantes. Dans les jeunes à peu près tous les animaux se valaient et ne purent être départagés que sur des questions de détails.

Les Grœnendaels étaient également en général très bons. Il y a plus à faire dans la sélection du côté des Malinois.

Malheureusement l'esprit sportif de certains exposants laisse encore à désirer. Rappelons que les décisions du juge sont sous appel, et que celui-ci n'a aucune raison de favoriser tel ou tel chien. Il faut abandonner tout esprit de vanité et se rappeler qu'un très beau chien, peut toujours trouver son maître. Quelquefois deux sujets sont presque identiques comme qualité et l'un ne l'emporte sur l'autre que par



CANADA escaladant une palissade, au commandement de son maître.

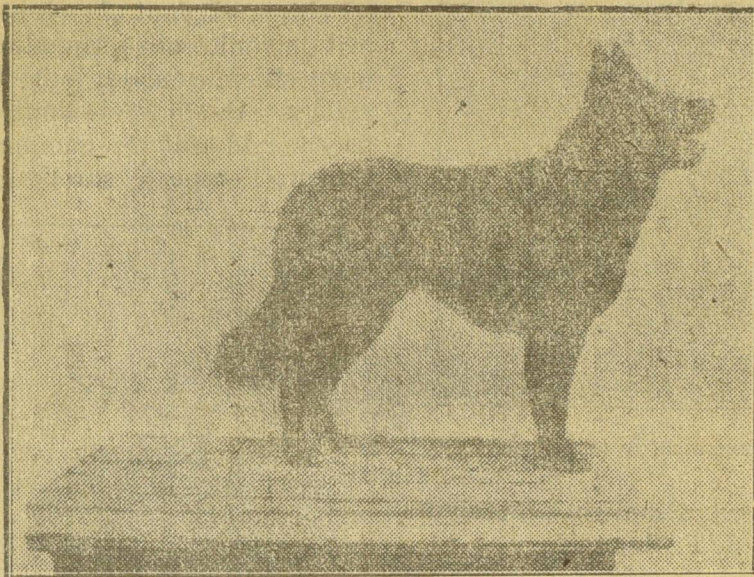
un détail léger. En toute justice ce détail doit cependant être compté et profiter au candidat.

Il est à souhaiter que le Shepherd Dog Club of Canada ouvre rapidement un livre des origines où seraient inscrits contre une légère retribution les bons chiens du pays. Nos amateurs s'apercevront bientôt de l'intrêt de cette mesure.

Le concours de dressage a signalé les grands progrès accomplis par nos

"Canada" présenté par M. Laramée de notre ville, éleveur consciencieux et tenace qui arrivera à d'excellents résultats.

Pourquoi a-t-on omis le Colley, et le chien berger anglais, ainsi que l'Airedale dans la liste de prix de l'exposition, des chiens bergers. Ignoret-on que ces chiens sont employés même en France, pour le service de la police, les deux premiers étant des



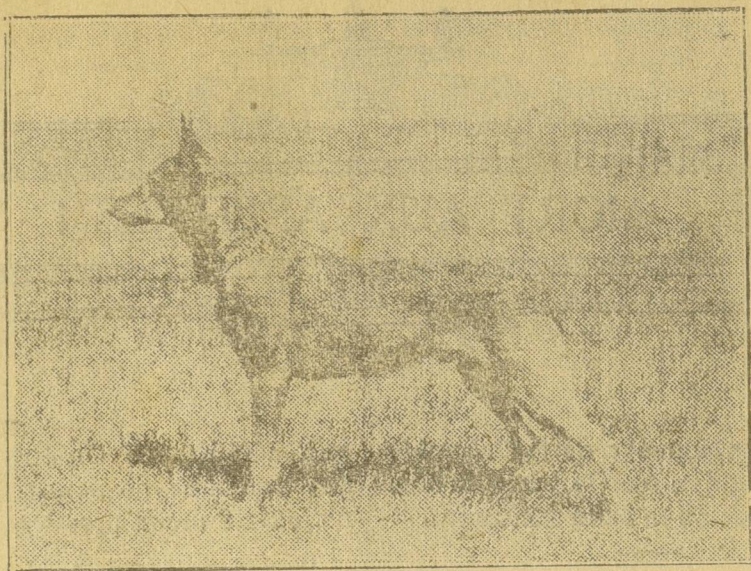
GALOPIN, à M. Domus, le vainqueur du concours type, classe des Groenendaels.

amateurs dans le but d'obtenir des auxiliaires redoutables et il est à déplorer que ce concours n'ait pas été suivi comme il l'aurait dû par nos autorités. C'est le premier concours du genre au Canada. Les résultats sont satisfaisants et dépassent de beaucoup ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour en exhibition. Il est à recommander aux éleveurs de soigner un peu plus la question du pistage. Les chiens manquent en général de flair. Le public a applaudi longuement le travail de

chien bergers. Cet oubli est injustifiable et nous sommes certains qu'à la prochaine exposition du genre de celle-ci ils figureront aux côtés de leurs frères les Groenendaels, etc., etc.

Au moment d'aller sous presse les journaux m'apportent la nouvelle suivante relativement à la non participation de "Rita" au concours du dressage.

Albert PLEAU.



SIBO VON DER MUNTZ, propriété de M. J.-S. Côté, Montréal.
Chien berger alsacien

Un défi de "Rita" au chien "Canada" une date qui sera fixée ultérieurement. Qui vivra, verra.

A. P.

M. Aristide Desroches au nom de M. François de Gelino, propriétaire de "Rita", la fameuse chienne policière belge, champion de la dernière grande exposition, lance un défi au vainqueur du concours de chiens policiers qui a eu lieu à l'Arena Mont-Royal le 14 courant. Ce défi est pour un enjeu de \$100 en montant. La rencontre devra avoir lieu au parc Lafontaine à

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.

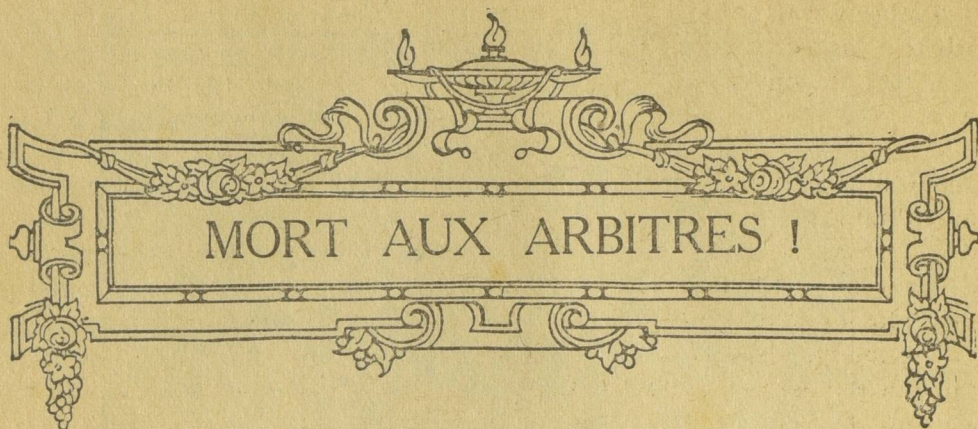
Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle. L'ordre et la règle une fois établis et reconnus sont la plus forte des puissances.

Une bonne résolution est comme une anguille; on la prend facilement, le plus difficile est de la tenir.

(A. Dumas.)

Comment se fait-il que l'on qualifie de "four" une pièce qui n'a pas réussi à "dégeler" la salle.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne pas se rendre semblable aux méchants.
Marc Aurèle.



Histoire d'un sauvage de la Colombie Anglaise qui a juré la perte de tous les arbitres de la balle au champ.

La balle au champ est un jeu très en faveur chez les Indiens du Canada, depuis que les blancs leur ont enlevé la crosse. C'est ainsi que se trouve, paraît-il, dans une réserve de la Colombie Anglaise, le plus fameux lanceur du monde. Son nom est Dominack et il appartient à la tribu des Shouswaps. Le plus étrange de son histoire est que le sauvage Dominack est en prison pour avoir tué son beau-père d'un coup de bâton et qu'il en sort tous les dimanches après-midi pour faire sa partie de balle au champ avec ses camarades de la tribu.

On le connaît dans toute la Colombie et c'est inutile de faire comprendre à ces milliers de Peaux-Rouges et même à plusieurs blancs de là-bas qu'il y a mieux dans les grandes villes de l'Est que le lanceur Dominack.

Ce phénomène de la balle au champ a six pieds et est doué, malgré la nonchalance propre à sa race, d'une force herculéenne.

Il a naturellement ce petit péché sur la conscience, d'avoir tué son beau-père. Mais qu'était son beau-père

à côté de lui? Un être négligeable que personne ne connaissait et qui n'ajoutait aucun prestige à la tribu.

Ils revenaient de la chasse tous les deux avec leurs chiens. Le chien du beau-père qui portait tout le gibier refusa complètement d'avancer, à un certain moment. Dominack se fâcha et comme celui-ci s'entêtait à ne pas bouger, le sauvage le menaça de son bâton. Là-dessus, le beau-père se fâche et représente à son gendre, en termes grossiers, qu'il aurait tort de tuer une bête si serviable. Mais Dominack, homme célèbre, a son orgueil. Il n'entend pas très bien les réprimandes et n'admet de conseils de personne. Contrarié, il prit son gourdin et le laissa retomber sur le crâne de son parent qui s'allongea.

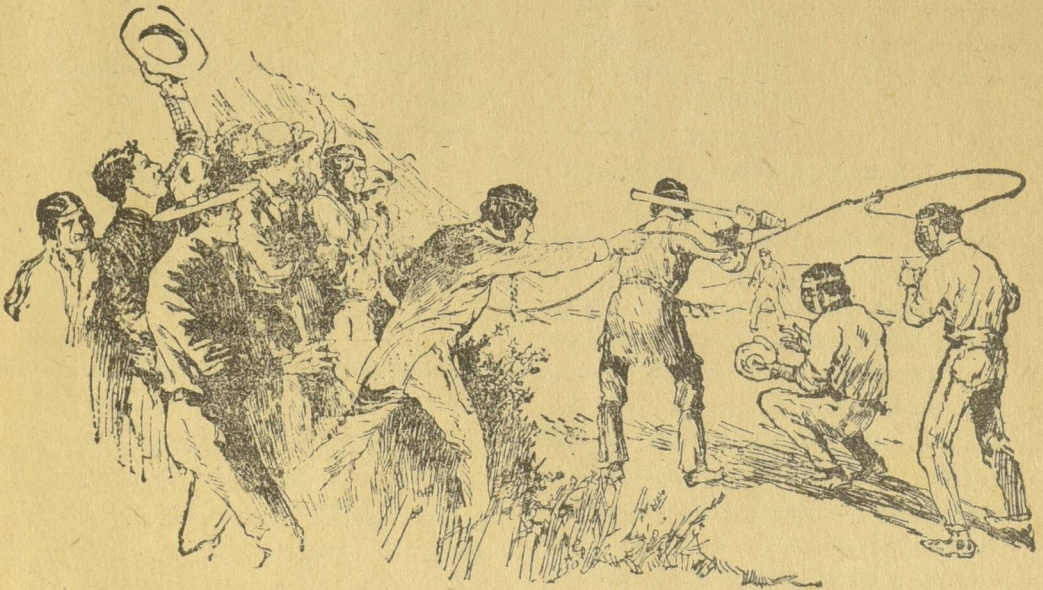
Dominack ne fit aucune résistance quand deux agents de la police montée vinrent le chercher dans sa hutte. Toute la tribu et tous les fervents de la balle au champ étaient à son procès. Dominack n'avait pas du tout l'air de se rendre compte de ce qui se passait. Il demanda même au juge ce qu'il venait faire là! Il lui dit que personne n'avait le droit de le retenir ainsi, qu'il avait à se préparer pour sa partie du

dimanche suivant et que ce serait sa faute s'il lançait mal ses balles.

Le juge le condamna à six mois de prison. C'est peu de chose en somme, mais le juge se dit que condamner Dominack à mort ou à six mois de prison ne signifiait rien du temps. Dominack ne se rendait pas compte de rien et préoccupé seulement par son idée de la balle au champ, il ne comprit pas la sentence que le juge venait de prononcer. Ce n'est qu'un mois plus tard qu'il apprit qu'on l'avait condamné à

venir lancer pour son club. Cette autorisation fut donnée.

Chaque dimanche, Dominack, un melon sur le coin de la tête, ses salopettes lui traînant aux talons, la chemise toute déchirée et sale comme une guenille, arrivait sur le terrain, flanqué de deux gardes et jouait sa partie. Les victoires se succédèrent sans interruption pendant deux mois. Puis, un jour, on apprit qu'une équipe formidable, composée en grande partie de joueurs professionnels, devait ve-



une détention de six mois. Tout lui était égal.

Pendant ce temps-là, le club de sa tribu subissait défaite sur défaite. Depuis que le vaillant Dominack flânait dans sa prison, il n'avait pas gagné une seule partie et l'honneur de la tribu des Shouswaps s'en trouvait fort endommagé.

Les membres les plus importants de la réserve se rendirent auprès du gouverneur de la prison et le supplièrent de permettre à Dominack de sortir chaque dimanche sous escorte et de

nir se rencontrer avec le club local. Dominack pratiqua dans sa prison, pendant toute une semaine, les balles les plus difficiles et se trouvait en grande forme quand le jour du match fut venu.

Ce fut une partie homérique. Jusqu'à la septième manche, aucun point ne fut enregistré, ni d'un côté ni de l'autre. A ce moment de la partie, l'arbitre sembla favoriser les visiteurs. Dominack s'en aperçut quand il se vit annuler deux coups bons. Là-dessus, il commença à monter ses camarades,

leur disant que dans les grandes villes, quand l'arbitre ne faisait pas l'affaire, on l'attrapait au lasso et on le promenait par les cheveux dans les rues de la ville.

Il fut donc entendu qu'à la première injustice de l'arbitre, on lui ferait un mauvais parti comme font dans les grandes villes les connaisseurs du jeu national.

Cela ne tarda pas et Dominack lança d'en arrière son lasso dans la direction de l'arbitre. Il ne réussit pas à le renverser mais lui fit à la figure une balafre formidable. La bagarre s'engagea entre les deux équipes, une bagarre bien conditionnée que les deux gardes ne réussirent à arrêter qu'en s'emparant de Dominack qu'ils ramenèrent dans sa cellule.

Mais le lendemain, l'opinion avait tourné. Tous ceux qui la veille avaient approuvé Dominack se liguèrent pour le conspuer, parce qu'il avait violé les lois de l'hospitalité, et maltraité sans raison un homme impartial. On demanda au juge son expulsion. Quand son terme fut terminé, le pauvre Dominack quitta sa chère tribu et se rendit, à ce qu'on raconte, dans une grande ville canadienne où il est de mode de maltraiter les arbitres et de les tirer par les cheveux quand ils ne parlent pas comme il le faut. Ça n'est plus à sa tribu ni au juge que Dominack en veut mais à la race des arbitres qu'il a juré d'éteindre!

—o—

LA BONTE DE FRANÇOIS COPPEE

Puisque les amis de Coppée fêtèrent hier sa mémoire; puisque Sarah Bernhardt lut ce "Passant" qu'elle

créa jadis avec Agar, associons-nous à l'hommage rendu au poète en divulguant cette anecdote qui, tout en l'honorant, témoigne de la bienveillance dont il entourait les débutants et montre la délicatesse infinie qu'il apportait à les servir:

Dans les dernières années de sa vie, l'auteur des "Humbles" vit entrer un matin, en son petit appartement de la rue Oudinot, un jeune journaliste qui venait, au nom d'un grand quotidien, lui demander quelle était sa promenade favorite.

Ces sortes d'enquêtes, si elles amusent le public, plaisent moins souvent à ceux qui en sont l'objet.

Le bon Coppée se contenta de sourire avec indulgence et proposa tout simplement au reporter de sortir avec lui. Selon la coutume, un photographe les accompagnait.

Arrivé aux Invalides, le vieux poète dit avec douceur:

—Mon enfant, voulez-vous que nous fassions à vos lecteurs la surprise d'un portrait inédit, d'un portrait vraiment amusant? Puisqu'on me traite de vieille baderne et d'ancien bonnet à poil, tenez, vous allez me photographier sur un canon!

Et, ne trouvant pas "cela si ridicule", François Coppée, de l'Académie française, enfourcha un vieux canon du second Empire pour obliger un jeune confrère...

Ce dernier—devenu depuis un écrivain célèbre—n'oublia jamais la grâce de l'accueil et la généreuse espièglerie du geste.

Et ce fut ainsi que notre cher collaborateur Henri Duvernois commença sa belle et laborieuse carrière...

LE CENTENAIRE DE PASTEUR

Né le 27 décembre 1812, mort en 1895. C'est le 27 décembre de cette année que la France, le Canada français et tous les pays du monde fêteront le centenaire de Pasteur, bienfaiteur de l'humanité tout entière. C'est à Paris que seront conviés à cette fête les savants de l'univers. Ce sera du reste la seconde fois que Paris honorerait publiquement Pasteur. Les délégués de toutes les académies, des sociétés savantes, des facultés, des grandes écoles, des étudiants se pressaient dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour célébrer son jubilé. Pasteur connaissait la gloire; toutes les injustices dont il avait été la victime étaient réparées.

Pasteur n'appartient pas seulement à la France qui l'a produit, il est l'un des plus nobles représentants de l'humanité, avec les peintres, les sculpteurs, les poètes immortels.

Enumérons succinctement les grands travaux accomplis par Pasteur et qui profitèrent à l'univers. Il règle d'abord les mesures à prendre pour empêcher la fermentation lactique de l'alcool et sauve l'industrie du Nord de la France d'un désastre. Plus tard, il enseignera également aux brasseurs et aux vinaigriers les moyens de mener à bien la fabrication de la bière et du vin. C'est en étudiant les maladies des vins, vinaigres et bières qu'il donne le procédé pour les en préserver, procédé connu sous son nom et qu'on applique même au lait, la "pasteurisation".

Ses études sur la fermentation alcoolique l'amènèrent à démontrer que cette fermentation était le produit du développement d'un être spécifique. Mais d'où viennent ces êtres? Peuvent-ils naître spontanément de la matière morte? Ainsi s'engagèrent les fameuses polémiques sur la génération spontanée. Mais c'est surtout dans l'étude des maladies contagieuses que Pasteur devait trouver l'immortalité!

Après avoir découvert les vaccins par l'examen du choléra des poules, il donna la méthode pour vacciner les animaux contre ce terrible fléau. Enfin, pour terminer sa carrière, remplie de découvertes si nombreuses que nous ne pouvons toutes les énumérer en cet article malheureusement trop bref, Pasteur légua au monde sa méthode sur la guérison de la rage.

Les théories pasteurienne ont accompli une véritable révolution dans l'art de guérir; elles ont défini les modes de la contagion et indiqué les moyens de l'éviter. Grâce à ces modes, la chirurgie a pratiqué "l'antisepsie, l'asepsie, l'isolement" des malades, etc. Grâce encore aux enseignements de Pasteur, la médecine a pu atténuer les ravages de la diphtérie, de la rage chez l'homme, du charbon chez les animaux, ou sang-de-rate. Pasteur ne fut pas seulement le plus grand bienfaiteur de notre pauvre humanité souffrante; il rendit à l'industrie des services précieux. Ce sont ses méthodes de fermentation qui ont

donné un nouvel essor à la fabrication des bières et des alcools.

Et cet homme n'était pas médecin!

C'était un chimiste et de simple chimiste qu'il fut, il est devenu de nos jours le plus grand des thérapeutes.

Et toutes les méthodes que lui doivent industriels et agriculteurs, il les a formulées dans ses laboratoires.

Maintenant, pour les plus savants de nos lecteurs qui aimeraient à ce qu'on reconstituât à leur intention l'enchaînement des découvertes de Pasteur, nous avons emprunté au docteur Raoul Baudet, chirurgien-chef de l'hôpital Bicha, les lignes qui suivent:

1o Etude sur les cristaux.—2o Les paratartrates se dédoublent sous l'influence d'êtres vivants—3o Mais alors les êtres vivants qui font fermenter les paratartrates pourraient bien être les agents de la fermentation alcoolique.—4o Ils le sont; ils sont aussi ceux de la bière et du vin.—5o Mais quelle différence entre les fermentations et les maladies? Les microbes qui produisent les unes ne peuvent-ils produire les autres?—6o Certainement. Ce sont eux qui produisent les maladies infectieuses des animaux.—7o Ils produisent aussi celles de l'homme.—8o Mais ces petits êtres vivants, on peut les cultiver, entretenir leur vie, les séparer des autres microbes, et les retrouver quand on a besoin d'eux; on le peut grâce à la méthode des cultures.—9o Mais si l'on peut cultiver les microbes et exalter, quand on le veut, leur virulence, on peut aussi l'atténuer, l'affaiblir.—10o Ces microbes affaiblis à virulence atténuée, deviennent des vaccins.

La fête de Pasteur, fixée au 27 décembre, doit être célébrée par l'humanité tout entière et dans chaque pays,

par ses industriels et ses agriculteurs aussi bien que par ses savants.

—o—

LES FORCES HYDRAULIQUES DU CANADA

L'importance fondamentale des ressources hydrauliques du pays apparaît décisive si l'on consulte les données de levés faits sur une grande échelle et l'analyse des forces hydrauliques actuellement exploitées en Canada par les soins de la division des pouvoirs hydrauliques fédéraux. Le total des forces de développement d'énergie dans tout le Canada arrive à près de 2,418,000 h. p., à turbine ou à roue hydraulique, dont 2,215,000 h. p., servent actuellement à des fins pratiques. La capacité maximum des installations actuelles, jointe à celle des entreprises nouvelles en cours de construction, se totalise à 3,385,000 h. p. La totalité des capitaux engagés dans les stations centrales électriques seulement est de \$401,942,402.

Avec un déplacement de pouvoir hydraulique de 274 h. p., per capita, le Canada arrive bon premier pour l'existence et l'exploitation des ressources hydrauliques. Seule la Norvège nous dépasse en ce sens. L'énormité des forces hydrauliques encore vierges constitue une base substantielle à une exploitation progressive et au développement d'autres ressources naturelles, et si l'on fait marcher le tout en coordination avec le développement et l'utilisation des énormes réserves de combustible du pays, on en peut tirer l'assurance d'une expansion industrielle persistante et d'une prospérité constante.

LES PREFERENCES DE LA JUSTICE

Le meurtre d'une femme soulève l'indignation populaire en Angleterre. — Son auteur, un sinistre individu apparenté à une noble famille d'Angleterre, bien que déclaré coupable par le jury et le juge, est interné dans un asile d'aliénés, sur la requête du Secrétaire d'Etat.

Bien peu de crimes ont fait autant de scandale que le meurtre tout récent commis par Ronald True, qui porta au Canada et aux Etats-Unis le nom de "Lord de Freyne", étant le fils d'Annabelle, Lady de Freyne.

True fut dernièrement déclaré coupable par le jury du meurtre de Gertrude Yates, une artiste de la bohème londonienne, et condamné à mort. Il tua sa victime à coups de pied, de poing et de bâton et lui vola ses bijoux, qui étaient de grande valeur. Il en appela de sa sentence à la cour d'Appel qui confirma le verdict du jury.

Mais sa famille, représentée par de très habiles procureurs, ne se tint pas pour battue. Condamné à mort, des médecins aliénistes réussirent à relever chez lui des signes caractéristiques de folie et sur la requête du Secrétaire d'Etat, il fut interné dans l'asile des fous criminels.

La nouvelle qu'il échapperait à l'échafaud souleva une tempête de protestations dans tout le Royaume-Uni, tempête si violente et si menaçante que le Secrétaire d'Etat Shortt donna, raconte-t-on, sa démission.

Cependant, dans son asile, le détenu True est soumis à un châtement pire que celui de la mort, car il est sous le surveillance inlassable de médecins et de gardiens experts qui, à la moindre lueur d'intelligence qu'ils verront briller dans ses yeux, rapporteront aux autorités judiciaires qu'il a recouvert son intelligence et peut ainsi subir sa condamnation capitale.

Ainsi, Ronald True verra toute sa vie, dressé devant ses yeux terrifiés, l'échafaud où il peut mourir. Vaut cent fois mieux la mort que la perspective épouvantable d'une mort continuellement menaçante.

Le droit criminel anglais, le même que nous avons au Canada, est très explicite sur ce point. D'après l'acte des fous criminels de 1884, il est prévu que tout criminel, interné dans un asile par autorité de justice, peut à toute époque être trouvé sain d'esprit —c'est-à-dire guéri—et dans tel cas remis entre les mains des exécuteurs des arrêts criminels.

Des communiqués dignes de foi que nous avons reçus nous apprennent que True ignorait tout d'abord qu'une pareille épée de Damoclès fût suspendue sur sa tête.

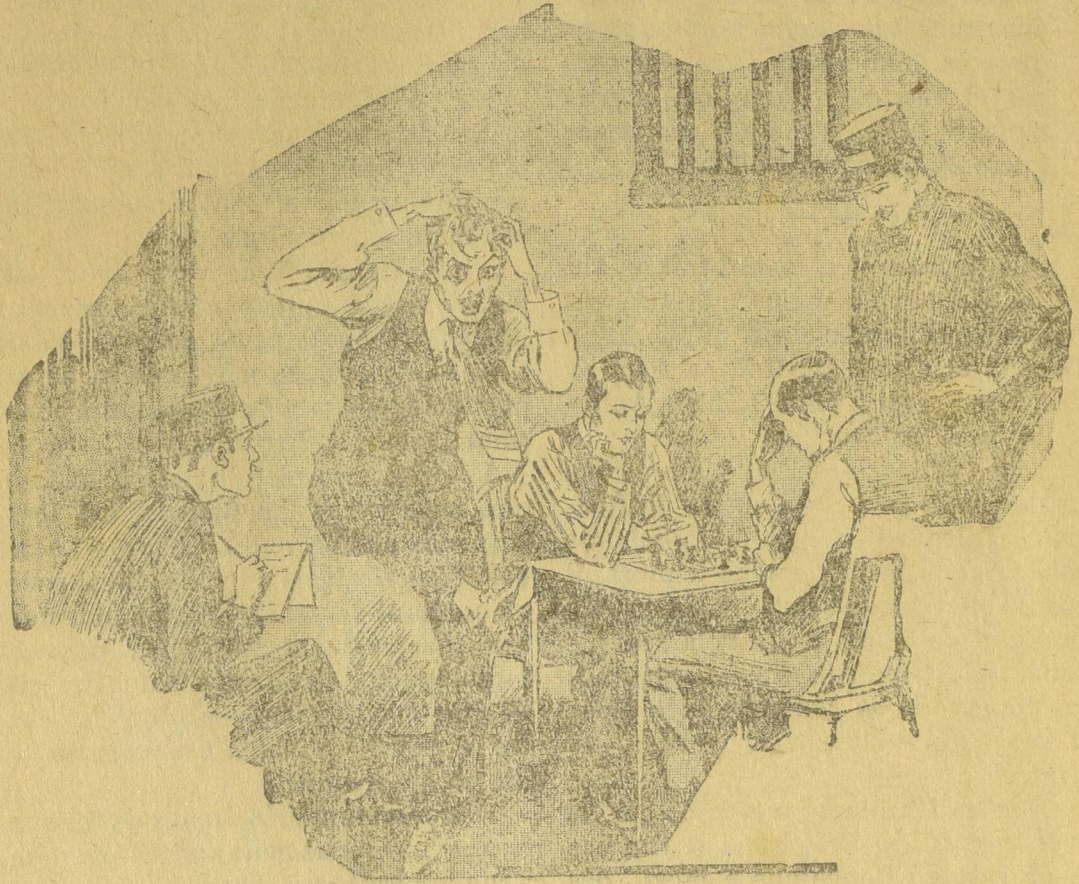
La façon dont s'est conduit ce procès et les égards de toutes sortes dont le criminel a été l'objet ont scandalisé la fière Albion. C'est dans la limousine du gouverneur de la prison qu'il était conduit au Palais de Justice, à chacune des séances, et quand il fut interné dans cet asile où il se trouve encore aujourd'hui, on lui donna une

cellule de luxe. Il y jouit de très nombreux privilèges. Au lieu de prendre ses repas avec les aliénés ordinaires et surtout de prendre le dîner à midi, lui et quelques autres privilégiés dînent le soir, dans une salle spéciale, d'un repas composé d'un potage, d'un rôti, de légumes et d'un dessert. Le

terres dans diverses contrées de notre ouest canadien.

Au lieu de l'uniforme d'interné, on l'autorise à porter ses habits bourgeois. Il n'a naturellement pas lâché son monocle.

Somme toute, ce monstre se trouve tout aussi bien dans son asile que dans



True ne manque pas de "piquer" chaque jour une crise de folie dans sa prison.

repas terminé, ces messieurs font la partie de bridge.

True est un splendide joueur de bridge et un compagnon charmant qui a dans son sac des histoires merveilleuses à raconter. Il a été aviateur pendant la guerre, membre de la Police à cheval du Nord-Ouest et éleveur au Canada, ainsi qu'agent des

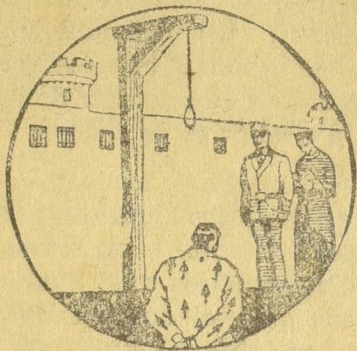
tous les autres milieux où il a vécu.

Alors, une personne du dehors venue le visiter, semble l'avoir prévenu que sa sentence n'était que suspendue et que s'il ne voyait pas à "piquer une crise de folie" de temps à autre, il se pourrait fort bien qu'il montât sur l'échafaud. Depuis cette époque True a sa crise de folie quotidienne.

Il fait, en plus du bridge, sa partie d'échecs tous les jours et semble prendre à ce jeu un intérêt énorme.

Mais il a le soin de l'interrompre à un moment difficile pour bondir comme un zèbre dans la pièce, pousser des cris stridents et s'arracher les cheveux, tout cela sous les yeux de ses observateurs.

On doit se rappeler que le jury et le juge furent tous deux convaincus de la pleine responsabilité des actes de True et n'admirent aucune circonstance atténuante. Bien qu'étant un habitué des drogues et un parfait dégénéré, ils jugèrent le bonhomme coupable en tous points. Cette folie peut cependant être causée par la brusque abolition des drogues chez cet individu qui en avait l'habitude.



Et pendant ce temps-là un meurtrier de moins bonne famille monte à l'échafaud.

Les trois médecins aliénistes le trouvèrent cependant complètement fou et c'est sous la foi de leurs dépositions qu'il fut ainsi maintenu à l'asile. Ce qui révolta le plus le public fut une malheureuse coïncidence entre l'internement dans une asile de True, déclaré coupable par le jury et le juge, et la condamnation à mort d'un pauvre diable, coupable d'un crime moindre et pouvant bénéficier tout au moins de circonstances atténuan-

tes. On cria au scandale, déclarant qu'il y avait sur la terre deux justices, l'une pour les grands et l'autre pour les petits...

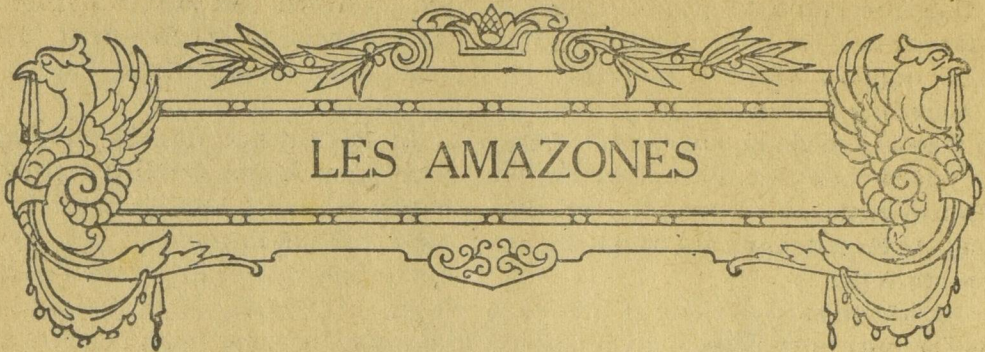
Le fait est que Ronald True appartient à une bonne famille. A propos de bonne et vieille famille, nous ne pouvons oublier le mot de cet excellent humoriste américain, Mark Twain, qui disait : "Some of our sought-after young men come from families so old they have begun to spoil", soit en français : "Quelques-uns de nos jeunes gens les plus en vogue descendent de familles si vieilles qu'ils commencent à se gâter!"

Il est né en 1891 à Manchester, de Thomas True, artiste distingué et célèbre bohème et d'Annabel Angus. Celle-ci divorça pour épouser l'honorable Arthur French, fils aîné de Lord de Freyne.

True n'avait aucun droit au titre de Lord de Frayne, qu'il porta après avoir déserté de la Police à cheval canadienne. Il fut pour cette raison arrêté pour faux en Californie durant l'année 1915.

UNE TRÈS VIEILLE CAVERNE INDIENNE

Une caverne indienne qui se dissimula pendant de nombreuses années aux yeux des blancs vient d'être redécouverte, si l'on peut dire, dans cet immense domaine que possède un certain Valentine Hememan, à Boothbay Harbor, Me. La caverne a 40 pieds de profondeur sous le versant d'une colline. Pour y entrer, il faut faire un saut de 15 pieds au bord de cette colline. Les murs sont tapissés de caractères indiens, vieux de plusieurs siècles. Un enchevêtrement de vignes en camoufle l'entrée.



Des femmes guerrières ont-elles existé en Asie, en Afrique et en Amérique ?

Il ne faudrait pas croire que le féminisme fût une chose propre aux XIXe et XXe siècles. Les mouvements de suffragisme féminin qui se sont dessinés en Angleterre surtout, il y a cinquante ans, ont mis en branle toutes les femmes de l'univers qui, depuis longtemps, rêvaient de leur affranchissement et de la reconnaissance de leurs droits civils. Aujourd'hui, le féminisme est intense, non pas seulement en Angleterre, mais aux Etats-Unis, au Canada, au Japon et en Chine même, sans parler de la Turquie, où, à la suite de la guerre, les femmes renversèrent leurs eunuques et franchirent les portes du harem pour se montrer sans voiles dans la rue. La France qui compte pourtant les féministes les plus ardentes et les plus préparées à la lutte n'a pas encore donné le droit de suffrage aux femmes. Depuis vingt ans, tout ce qu'elles ont obtenu est l'admission à toutes les carrières libérales, le notariat excepté. Mais qu'est le suffragisme moderne si on le compare au règne des Amazones ?

Des Amazones, femmes guerrières qui auraient étendu leurs conquêtes

jusqu'en Asie Mineure, ont existé, selon des traditions plus ou moins historiques et des historiens plus ou moins dignes de foi, Hérodote entre autres, le Père de l'histoire, en Asie, en Afrique et en Amérique, à différentes époques.

C'est surtout dans la mythologie grecque qu'il est fait mention des Amazones. Les femmes guerrières d'Asie se brûlaient ou se comprimaient le côté droit afin de tirer de l'arc avec plus d'aisance et de justesse.

Ces Amazones avaient à leur tête une reine et des héroïnes, restées célèbres. Nous avons conservé les noms quasi-légendaires de Sphione, Ménalippe qui, vaincue par Hercule, lui donna sa ceinture; Hippolyte, qui envahit l'Attique; Thalestris, qui visita Alexandre et plusieurs autres.

L'histoire de la Bohême a aussi son chapitre sur les Amazones, mais il est plus facile, plus raisonnable aussi de croire en celles-ci qu'en celles-là. Organisées en corporation militaire et même en société civile, sous le commandement d'une certaine Vlasta, ces femmes construisirent des forts et firent pendant huit années la guerre au duc de Bohême, exterminant ou réduisant en esclavage tous les hommes qui tombaient entre leurs mains.

Que dire maintenant des Amazones américaines? On n'a à leur sujet que le témoignage d'Orellana qui prétendit avoir eu à lutter sur les bords d'une rivière (devenue depuis pour cela la rivière des Amazones) avec des femmes guerrières américaines. Orellana fut un célèbre explorateur espagnol du XVI^e siècle. Il est fort possible qu'Orellana ait combattu contre des femmes qui suivaient leurs maris à la bataille, ou même qu'il se soit "fourré le doigt dans l'oeil", car personne après lui n'a pu retrouver une seule des femmes belliqueuses qu'il prétend avoir rencontrées en nombres incalculables.

Jusqu'ici, les seules Amazones connues historiquement, sont les Amazones du Dahomey qui donnèrent du fil à retordre aux troupes coloniales françaises, lors de l'occupation de ce pays, maintenant colonie française. Ces Amazones disparurent avec la conquête du pays.

Le type de l'Amazone a inspiré les plus grands statuaires de l'antiquité. Les sculpteurs de l'école de Phidias et de Praxitèle en firent le type féminin du guerrier. Ces sculpteurs nous les représentent belles de formes et robustes, avec des têtes altièrès et provocantes. Le costume est de deux sortes, soit dorien, soit asiatique. Vêtues à la doriennè, les Amazones portent le casque grec et n'ont pour tout vêtement qu'une légère tunique qui laisse bras, jambes et pieds découverts. Suivant la mode asiatique, elles ont le corps vêtu jusqu'au cou et les jambes prises dans une sorte de maillot. Autour de la taille une large ceinture portant le carquois; pour coiffure, un bonnet phrygien.

LES FORCES HYDRAULIQUES REMPLACENT LES BESOINS DU CHARBON

27,000,000 de tonnes de charbon sont remplacées par les installations actuelles.

A l'heure présente, la situation en ce qui concerne le charbon, qui menace de devenir encore plus rare durant l'hiver, comme résultat de la grève des mineurs qui dure depuis si longtemps, démontre de nouveau et avec plus de force la grande supériorité de la force hydro-électrique sur les autres sources d'énergie. Le charbon, comme les faits présents le font voir clairement, dépend du travail de l'homme, tandis que la force hydraulique est pratiquement indépendante des grèves et des unions pour sa production assurée et ininterrompue.

Il est bien reconnu que l'énergie hydro-électrique peut remplacer le charbon dans presque tous ses emplois comme producteur d'énergie, et en bien des cas pour le chauffage, exception faite du chauffage des édifices, où la chaleur provenant du charbon est employée directement sans autre transformation.

Le Canada a un bon approvisionnement de forces hydrauliques, et particulièrement au point de vue de la conservation du charbon. leur exploitation a une influence énorme sur les besoins en charbon du Dominion, dont une grande partie doit être importé. On estime que l'installation présente de force hydraulique, de plus de 2,700,000 h.p., en Canada, épargne annuellement environ 27,000,000 de tonnes de charbon, lequel devrait être dépensé pour produire le même montant d'énergie.

LE ROND DE CUIR

AIR : *Dis-moi, soldat, t'en souviens-tu?*

(DOCHE.)

Monsieur François, sous-chef au ministère,
 Mis en retraite à la fin de ce mois,
 Fait ses adieux au bureau solitaire
 Qu'il voit, hélas! pour la dernière fois.
 La larme à l'œil, l'âme tout attendrie,
 Il vient de prendre un objet dans ses bras
 Et, l'étreignant sur son cœur, il s'écrie: }
 Mon rond de cuir, ne nous séparons pas! } *bis*

“Voilà trente ans qu'en tes bords je m'incruste!
 Faudra-t-il donc qu'un rival abhorré,
 En t'écrasant sous le poids de son buste
 Pâlisse encor ton cuir décoloré!
 C'est grâce à toi que, sans nul artifice,
 Paisiblement digérant mes repas,
 J'ai pu dormir mes heures de service... }
 Mon rond de cuir, ne nous séparons pas! } *bis*

“Nous avons vu passer bien des ministres,
 Aucun n'a pu troubler notre repos;
 Nous ignorions leurs noms, doux ou sinistres,
 Et la couleur même de leurs drapeaux.
 Pauvre marin d'une barque échouée,
 Dans l'océan amer je me débats,
 Et l'on voudrait me ravir ma bouée!... }
 Mon rond de cuir, ne nous séparons pas! } *bis*

“Non! Je t'emporte, ami, dans ma retraite,
 Ah! viens jouir du repos qui t'est dû!
 Près de mon lit, ta place est toute prête,
 Par un clou d'or je t'y vois suspendu.
 Et mon “bonsoir”, en fermant la paupière
 Sera pour toi, qui me redonneras
 Les purs sommeils du bureau de naguère... }
 Mon rond de cuir, ne nous séparons pas! } *bis*

“Vienne la mort,—qui n'exempte personne,—
 Dans mon tombeau je veux, ô mon amour!
 Que l'on te mette, en guise de couronne,
 Non pas *sous* moi... *sur* moi... c'est bien ton tour.
 Peut-être aussi (sait-on le grand Mystère?)
 Qu'un autre monde existe, plein d'appas,

Où nous attend un autre ministère... }
 Mon rond de cuir, ne nous séparons pas!” } *bis*

Octave PRADELS.

NOËL TRAGIQUE ET NOËL JOYEUX

René était un enfant de six ans, doué d'un talent extraordinaire pour le chant. Il avait une voix si prometteuse que son père, bien que relativement pauvre, n'ayant pour toutes ressources que ses appointements de fonctionnaire municipal, songeait à le remettre aux mains du meilleur professeur de chant de la ville. En attendant qu'un grand maître fit l'éducation de sa voix, l'enfant chantait à l'église de sa paroisse. Et la réputation de l'enfant prodige se répandait chaque jour davantage dans toute la paroisse, puis, traversant ses limites pénétrait dans les milieux artistiques les plus fermés et les plus influents. Ses parents voyaient jaillir sur eux beaucoup de gloire et remerciaient le Ciel de leur avoir donné un enfant sur qui ils pussent fonder de si grandes espérances. La Noël approchait. Ce serait un très grand jour pour René qui croyait encore ou aimait à croire encore à tout le mystère dont on enveloppe cette fête pour la joie des petits. Mais ce n'était pas seulement la vision d'un bas de laine gonflé de jouets de de gourmandises qui faisait battre son petit coeur, mais aussi la perspective de chanter à la Messe du Jour, l'"Adeste Fideles".

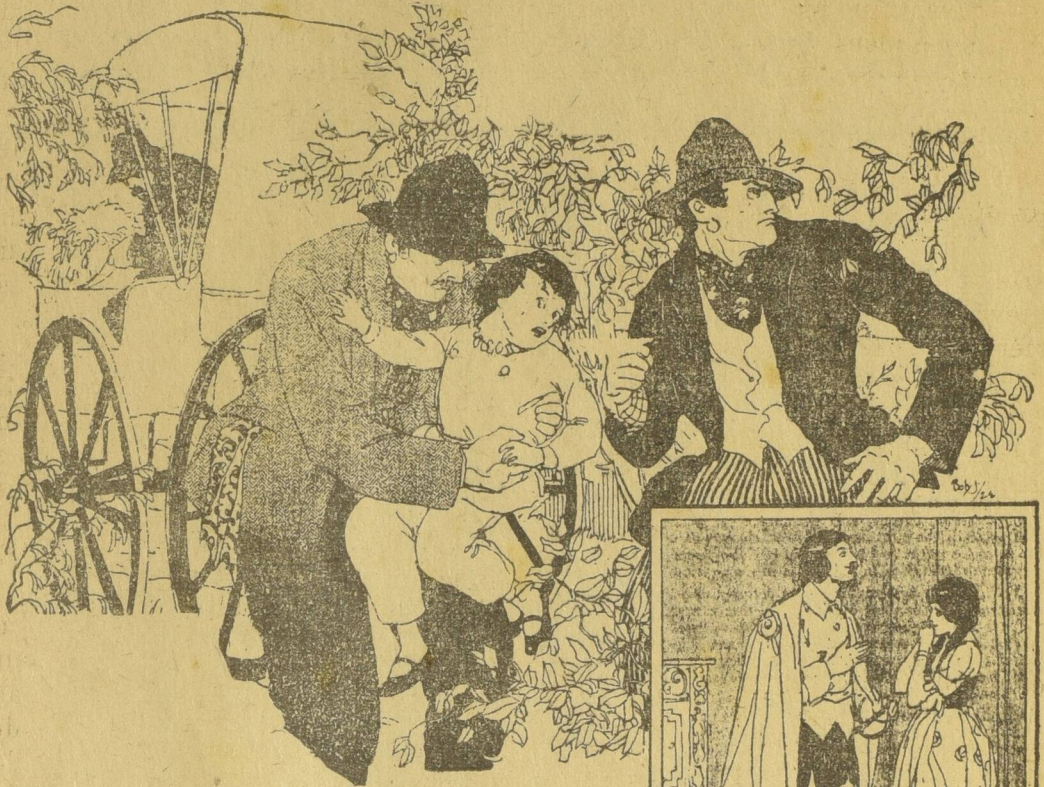
A la veille du grand jour, René vit à la dérobée ses parents monter dans la salle à manger le joyeux arbre de Noël et le garnir de tous ses brimborions et lumignons ordinaires, de toutes ces bagatelles de couleurs éclatantes qui brillent dans un saupoudrement de neige, de ces cornets de pa-

pier coloré qui font plier les branches du sapin.

A dix heures, sa mère, le borda dans son lit blanc lui faisant promettre de bien dormir s'il voulait que le bonhomme Noël ne l'oubliât pas dans sa ronde et le gâtât comme les années précédentes. Puis, les parents, comme chaque année, s'en furent à la messe de Minuit. Ils communièrent pour que l'Enfant-Dieu leur donnât encore de longs jours à vivre et les récompensât de leurs vertus dans leur enfant.

Ils étaient loin de songer au malheur qui allait bientôt les frapper ! Dans son lit blanc, René dormait comme un petit ange frileux quand il fut tout à coup réveillé par un bruit étrange. Pensant tout d'abord que c'était le bonhomme Noël qui s'était accroché dans son sac ou avait buté contre le pied de son lit en cherchant son bas, il fit mine de dormir profondément. Mais deux bras vigoureux l'empoignèrent, pendant qu'on lui mettait un bâillon sur la bouche pour étouffer ses cris. René perdit connaissance pendant que l'emportaient ses deux ravisseurs dont il ne distingua à la minute où ils se jetèrent sur lui que les moustaches énormes et les yeux d'un noir de jais.

Et quand rentrèrent à la maison les parents, ils trouvèrent le lit vide... Pendant ce temps-là, René, après un voyage de plusieurs semaines pendant lequel il n'ouvrit pas la bouche, ses bourreaux lui ayant dit que s'il se plaignait d'un geste ou d'une parole, ils le tueraient, débarqua dans un port d'Italie. Les deux hommes qui l'a-



Le petit Pierre fut emporté jusqu'en Italie.

vaient emporté le remirent aux mains de deux Italiens à grands chapeaux et à foulards rouges qui le déposèrent dans une calèche... Puis, les années passèrent; les Noël succédèrent aux Noël...

Le père et la mère de René, que nous retrouvons, vingt ans après cette terrible tragédie, restaient inconsolables. En dépit de toutes les recherches qu'ils avaient faites, l'enfant était resté introuvable. Tous les soirs, au coin du feu, le père et la mère, dont les têtes avaient blanchi prématurément, devisaient sur le sort de leur fils bien-aimé. Ni l'un ni l'autre ne le croyaient mort; l'envie seule avait pu motiver cet enlèvement et peut-être René était-il à cette heure, riche et heureux, ignorant complètement son



Il s'était épris d'elle — dès la première fois qu'ils chantèrent ensemble.

nom véritable et le lieu de sa naissance. Sans doute, quelques vagues souvenirs de sa ville natale, de ses vieux parents devaient-ils lui rester, mais ceux qui l'avaient adopté avaient dû former cette intelligence, ce cerveau de façon à lui faire oublier complètement son origine.

— Ne perdons pas tout espoir, femme, disait le père, chaque soir. Il suffit de bien peu de choses pour le ramener

au foyer. La terre est petite et il arrive souvent que par une espèce d'association d'idées, le souvenir de nos premières années nous revienne vivace à la mémoire. René nous aimait tendrement; qui sait si une figure rencontré par hasard dans ce pays lointain où il doit maintenant se trouver, ne lui rappellera-t-elle pas ses vieux parents? Continuons de prier Dieu; il entendra certainement un jour nos prières et nos supplications.

L'année s'écoula encore tout entière sans apporter de nouvelles et de nouveau les cloches de Noël carillonnèrent dans le ciel étoilé.

—Nous passerons encore les fêtes de l'An sans lui, pensaient les vieux sans vouloir se le dire.

Ainsi qu'ils avaient fait chaque année, le père et la mère, à petits pas, se rendirent à l'église paroissiale pour y entendre la messe de Minuit et, agenouillés devant la Crèche, supplier encore une fois le petit Jésus de leur rendre leur René, de faire qu'ils le voient au moins une fois avant de mourir...

Et tandis que la foule des fidèles se dispersait aux portes de l'église en se faisant les vœux d'usage avant d'aller réveillonner en joyeuse compagnie le couple de vieillards s'achemina vers la maison déserte. Un bruit inaccoutumé vint à leurs oreilles, comme ils arrivaient sur le palier de leur étage. Un peu tremblants, ils poussèrent la porte et entrèrent. Un cri qui dut se répercuter dans toute la maison jaillit pour ainsi dire du plus profond de leur cœur bouleversé: René!

La salle à manger, la seule pièce qu'ils occupaient pratiquement, était éclairée de bougies colorées et sur la table était disposé un somptueux réveillon.

—C'est moi qui vous recois, dit simplement René. Prenez place de chaque côté de moi que je vous distribue mes cadeaux et vous raconte l'histoire de ma vie.

Le père et la mère écoutèrent des larmes aux yeux l'histoire de leur fils. C'est en Italie que ses ravisseurs l'avait laissé, où il fut recueilli par un brillant professeur qui en formant sa voix, l'éleva comme son propre fils. A quinze ans, il était célèbre à Naples et à dix-sept il débutait à l'Opéra de Milan. Il avait été pendant trois ans l'une des idoles de l'Italie musicale. De sa naissance, il ne savait rien. Quelquefois de vagues ressouvenirs lui revenaient d'un pays de neige et de figures aimées qu'il revoyait ainsi comme un rêve. Mais il n'y attachait guère d'importance, croyant rêver réellement, étonné seulement qu'il pût ainsi, sans les avoir jamais vus, composer des gens et s'imaginer un pays où il n'avait jamais mis les pieds et dont jamais non plus il n'avait vu de photographies.

C'est alors, dans les premiers mois de sa vingtième année qu'il s'éprit à Milan d'une jeune chanteuse d'un charme divin et d'une beauté merveilleuse. Cette superbe créature, de deux ans plus âgée que lui, avait pris part à une tournée d'opéra à Montréal. C'est après la représentation de Faust, un soir, qu'elle lui apprit cela et lui parla de ce beau pays canadien dont elle avait gardé un inoubliable souvenir.

René sans qu'il s'en rendit compte, s'intéressait à son récit comme si la belle enfant avait réellement parlé de son pays natal. Puis, quelque temps après, elle lui raconta que des artistes rencontrés à Montréal lui avaient parlé d'un enfant enlevé une nuit de Noël et qu'on croyait en Italie où ses ravis-

seurs avaient dû exploiter sa voix extraordinaire. Pris de doute, aidé par diverses circonstances, René un jour interrogea sur sa naissance son protecteur avec une insistance telle que celui-ci lui avoua tout.

—Et cette jeune fille que tu aimes, dit le père, qu'est-elle devenue?

—Elle est restée là-bas, en Italie, où je dois retourner l'épouser, avec votre permission.

—Alors, tu vas encore nous quitter, nous qui t'attendons depuis vingt ans?

—Mon absence sera brève. Dans deux mois je serai de retour avec ma femme et nous finirons nos jours ensemble. L'an prochain, dans deux ans, peut-être, autour de l'arbre bien garni, un petit-fils, je l'espère, remplacera le René que vous avez retrouvé et qui vous aime de tout son cœur.

—o—

PRESERVATION DES VIEUX FORTS HURONS

Fort Ste-Marie II, où les Hurons firent leur dernière résistance contre les Iroquois.

Le Service des Parcs nationaux du Canada est à faire des démarches actives pour mettre en état de préservation les ruines du fort bâti par les Jésuites sur l'île Christian, à l'angle sud-ouest de la baie Georgienne. Ces ruines sont celles de la deuxième mission fortifiée de Ste-Marie, établie par les Jésuites (1649-1650), et outre qu'elles sont les derniers vestiges d'un des deux plus anciens forts de pierre de l'Amérique du Nord, elles sont intéressantes du fait qu'elles furent témoins d'un des plus tragiques épisodes de l'histoire primitive du Canada.

En 1639, les missionnaires jésuites au pays des Hurons bâtirent leur pre-

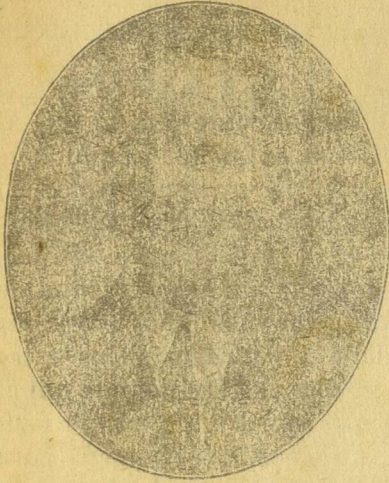
mier fort de pierre sur la terre ferme, non loin de l'endroit où se trouve aujourd'hui Penetanguishene (Ontario), sur la rivière Wye, comme mesure de protection contre les Iroquois. Ils établirent dans ce fort les quartiers généraux de la vingtaine de missions qu'ils avaient fondées pour desservir les Hurons. Par suite de la persécution iroquoise, les Jésuites rasèrent ce fort en 1649 et se rendirent avec les Hurons à l'île Christian où, avec l'aide des sauvages, ils bâtirent un autre fort de pierre qui fut connu sous le nom de Ste-Marie II. Le village huron qui s'éleva autour du fort fut protégé par des redoutes, de sorte qu'il se trouvait à l'abri de toute attaque soudaine.

Dans l'automne de 1649, quelque 8,000 Hurons et environ 50 missionnaires et leurs aides durent passer l'hiver avec des provisions tellement insuffisantes que, avant la venue du printemps, la plupart des Hurons avaient péri de faim et de maladie. Ils avaient emmagasiné du maïs et du poisson fumé pour l'hiver, mais leur approvisionnement était des plus insuffisants. Lorsque le printemps vint enfin, il ne restait plus que 300 Hurons en état de se joindre aux Jésuites pour entreprendre leur pénible voyage à Québec.

Le Service des Parcs nationaux se propose de déblayer, de drainer et d'enclore l'emplacement des ruines et d'y placer une plaque commémorant le fait que la nation huronne fit là sa dernière et vaine résistance contre les Iroquois. La narration des événements qui eurent lieu au fort Ste-Marie II est un des plus émouvants chapitres que l'on puisse voir dans l'histoire des premiers temps du Canada ou dans les annales des missions religieuses.

UN BON REMEDE EST UNE CHOSE TRES RARE

POUR CEUX QUI LE CONNAISSENT ET
S'EN SERVENT BIEN, C'EST PLUS
QU'UNE FORTUNE



Avec un bon remède on revient en santé et
heureux, on conserve sa vie, bien
le plus précieux.

Avec des richesses, des honneurs, sans santé,
tout paraît maussade, aucun bonheur réel: on lan-
guit et on meurt sans avoir joui de ses biens.

MES REMEDES VEGETAUX SONT DE
BONS REMEDES

Donc écrivez-moi, je répondrai gratis

Bien lire ce qui suit— Adresse postale:

Adresse, M. F. X. LACROIX, herboriste, 438 St-Joseph, Québec, Can.

(Lorsque vous écrivez: mentionnez "La Revue Populaire".)

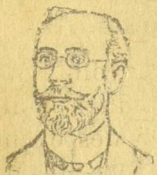
ACHETEZ

MAINTENANT A

LE FILM

10 cents l'exemplaire

DANS TOUS LES DEPOTS



Spécialiste **BEAUMIER** Opticien

DEMENAGE AU

No 266 rue Sainte-Catherine Est

EXAMEN GRATIS

Avis.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par dollar sur tout achat en lunetterie.
Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des peddlers ni aux magasins à tout faire
si vous tenez à vos yeux.

UN DRAME DANS LES AIRS

Un riche londonien, amoureux à en être fou dans le plus strict sens du mot d'une belle Anglaise, la poursuit de pays en pays pour la forcer à l'épouser.— Dans un de ses nombreux accès de folle provoqués par la jalousie, il tue le pilote qui le conduisait en France en avion et se noie.

C'est à Paris que vient de se dérouler dans les airs la première tragédie causée par l'amour. Il était tout naturel que cette première tragédie du genre se déroulât dans la ville de toutes les passions, des plus sublimes et des plus basses passions.

La fille d'un célèbre peintre et caricaturiste anglais, Hélène Reed, était poursuivi, depuis quelque temps, par un fou millionnaire qui avait juré sa mort parce qu'elle avait repoussé ses nombreuses demandes en mariage. Ce fou la suivait partout, dans quelque pays qu'elle se trouvât, et la prévenait toujours de façon dramatique de sa présence et de ses menaces de mort.

Après avoir échappé, à différentes reprises à son prétendant, un nommé Ley, qui quoique fou à lier vaguait à ses affaires dans la bonne ville de Londres comme un homme sensé, ce qui viendrait à prouver ce que dit Shakespeare dans Hamlet, qu'à Londres les fous se distinguent difficilement des gens intelligents...

Or, après avoir échappé en maintes occasions aux poursuites du londonien à qui manquaient quelques bardeaux, Hélène alla passer la belle saison à

Deauville, la plage à la mode de cette année où l'on raconte que le roi Alphonse XIII se fit snober par quelques Françaises et par quelques Américaines. Elle se trouvait là depuis quelques semaines et croyait en avoir fini avec son persécuteur amoureux quand celui-ci survint sur les lieux comme un bolide, dans des circonstances extraordinaires, dignes d'un homme qui n'a pas tout son esprit mais qui ne manque pas d'audace, précisément parce qu'il n'a pas conscience du danger.

Ley se rendit à Folkestone où il monta dans un avion faisant la traversée de la Manche. Il prit place derrière le pilote et l'avion prit son vol. La machine avait franchi les trente milles qui séparent Folkestone de Boulogne et survolé Abbeville, Dieppe et le Havre. Mais l'avion ne se rendit pas jusqu'à Deauville, son pilote ayant atterri précipitamment à quelques milles de là. Pourquoi? Pour cette raison assez justifiable que son passager, le dénommé Ley, tirait des coups de revolver à raison de cinquante à la seconde, depuis la moitié du voyage. Le pilote craignit avec raison pour sa vie et pour sa machine un sort funeste. Aux explications que lui demanda l'aviateur, Ley lui répondit: "Comment, vous avez été au front, vous vous y êtes conduit courageusement et vous redoutez quelques malheureuses balles de revolver que je tire comme ça pour me faire la main!"

Pris par les sentiments, le pilote ne fit pas un mauvais parti à son hôte, même qu'une fois à terre il le laissa

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ça n'est pas un envol "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

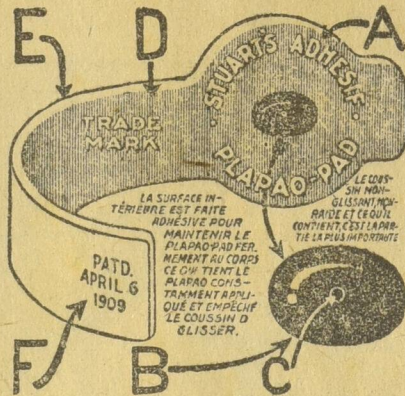
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



partir sans lui exiger son dû, celui-ci lui ayant donné rendez-vous à cet endroit pour le soir, lui jurant qu'il serait là à six heures pour rentrer à Londres.

Le fou prit la direction de Deauville et une fois sur la plage fit le tour

au lieu de se sauver pour se mettre à l'abri, la femme se leva et donna ordre au nommé Ley de cesser ce feu... Elle savait l'influence extraordinaire qu'elle exerçait sur lui. En effet, le fou jeta son revolver et se précipita à ses genoux. Puis, au lieu de le livrer aux gendarmes qui survinrent à ce moment, elle leur raconta que tout cela faisait partie d'une scène de cinéma qu'ils étaient à tourner tous les deux et sous les yeux des assistants stupé-



1. — La jeune fille, pour échapper à ce prétendant qu'elle n'aimait pas, s'enfermait pendant des mois dans son atelier de Paris.

2. — Mais le prétendant essayait néanmoins de gagner à sa cause la mère de la jeune artiste qu'il aimait.

des cafés pour surprendre Hélène. Il la trouva assise à un guéridon en train de déguster une limonade. Sans la mettre en garde, il tira sur elle trois coups de revolver qui manquèrent leur but. Ce fut, comme bien l'on pense, un émoi indescriptible dans le café. Mais

faits, ils commandèrent une bouteille de champagne pour mouiller leur rencontre. Pourquoi ce revirement? Parce que Hélène était convaincue qu'il était inutile de faire arrêter Ley, qu'il trouverait toujours moyen de reprendre sa vengeance un jour ou l'autre.

CE QUI FIT MON BONHEUR

“Je me félicitais d'avoir passé l'hiver sans attraper un rhume, alors que étant sans doute déprimée j'en pris un au commencement du mois de mai dernier. Dans ces conditions j'eus de la peine à me défaire de ce rhume. J'étais dans un état de nervosité presque inconcevable. Je me réveillais régulièrement tous les matins avec l'impression que quelque terrible calamité allait se produire, quoique nous soyons très à l'aise, j'avais la certitude que mon mari allait tout perdre. Les enfants me tourmentaient énormément, s'ils faisaient le moindre bruit, cela me jetait dans une terrible excitation. Je les grondais et je suis sûre qu'ils me détestaient. La crise passée je me faisais des reproches en prenant la résolution de ne plus recommencer. Le soir quand l'étais au lit je me représentais des choses effrayantes qui devaient m'arriver ainsi qu'à ma famille. Je restais des heures sans sommeil, quelquefois même jusqu'au jour et je devenais tellement faible que j'avais de la peine à lever la tête. Le jour suivant je me réveillais aussi fatiguée que lorsque je m'étais couchée. Au bout de quelque temps mon état empira au point que je ne me souciais plus de ce qui pouvait arriver. Les enfants m'agaçaient et je ne me serais même pas inquiétée s'ils m'avaient quittée pour toujours. Je me rendis compte que tôt ou tard j'en perdrais la raison. Je savais que mes symptômes étaient dus à ma faiblesse et que si je pouvais prendre quelque chose qui rétablirait mes forces je serais beaucoup mieux. Je savais qu'il devait y avoir quelques bons toniques, mais la plupart des réclames qui les faisaient connaître contenaient des affirmations si exagérées que j'en avais peur.

Un jour une annonce concernant le Carnol me tomba sous les yeux. Je fus impressionnée par la modération avec laquelle cette préparation était annoncée et je décidai d'en faire l'essai. Aujourd'hui je suis la femme la plus heureuse et la mieux portante qu'on puisse trouver. Je n'ai plus aucun souci. Au lieu de me fuir, mes enfants sont maintenant toujours avec moi. Mon mari me dit que je suis devenue presque un ange, autant qu'il est possible à un humain de l'être, mais je crois qu'il exagère. Il me semble tout de même n'avoir plus un seul nerf aujourd'hui dans mon corps.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai vous pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent.

6-622



Quelques jours plus tard, Hélène le perdit de vue, bien volontairement, et courut se réfugier dans son petit atelier de Paris.

Mais les lettres de son amoureux la poursuivirent au fond de sa retraite, lettres dans lesquelles il lui ordonnait de le rejoindre à Londres pour l'épouser. Apprenant qu'il se proposait de revenir à Paris pour lui jouer une seconde fois le tour de Deauville, elle se sauva en Suisse. Lui, ignorant son départ, reprit une seconde fois un avion géant pour traverser la Manche, mais cette fois, un avion français contenant



Se jetant sur lui elle le désarma.

dix passagers. Il avait encore apporté un revolver. Cette fois, la traversée fut plus tragique que la première, car, après avoir volé pendant une heure, l'avion piqua dans la Manche. Ley et le pilote se noyèrent, tandis que les neuf autres passagers étaient recueillis par un petit traversier.

Comment tout cela s'était-il passé? On ne le saura jamais exactement. Cependant, tout porte à croire que Ley, dans un nouvel accès de folie provoqué par son dépit et sa colère d'a-

moreux éconduit, joua encore du revolver, mais cette fois pour atteindre le pilote mortellement.

C'est grâce à ce drame effroyable si désormais la vie de la belle Hélène Reed est en sécurité.

— o —

DORMEZ LA TÊTE AU NORD...

Si les documents déterrés par un journal hebdomadaire français sont authentiques et si leur auteur a suivi la théorie qu'il y énonce, les glandes de singe du savant docteur Vorenoff sont enfoncées. Ces vieux papiers retrouvés datent de 1860 et sont signés du nom de von der Fischweiller, lequel vécut jusqu'à l'âge de 109 ans. Si vous voulez vivre jusqu'à une vieillesse avancée, suivez l'ordonnance de ce médecin:

"Quand vous vous mettez au lit, ayez soin de toujours prendre un compas et à l'aide de ce compas de placer votre lit de façon à ce que votre tête soit tournée directement vers le nord et vos pieds au sud. Dormez profondément dans une position complètement horizontale et vous vivrez longtemps."

Le médecin en question explique plus loin qu'après de patientes et minutieuses études, il avait découvert qu'un corps placé dans cette position se trouvait dans l'axe des différents courants magnétiques qui viennent du Nord, lesquels courants, traversant le corps, régularisent la circulation du sang et maintiennent les tissus.

Allons, ami lecteur, en plus d'une robe de nuit, si vous voulez vivre longtemps, il vous faut maintenant vous coucher avec un compas!



“ JE SUIS SI FATIGUEE ”

IL arrive parfois qu'on se sente temporairement fatigué par suite d'un travail pénible. Cet état de fatigue est soulagé par un bonne nuit de repos.

Mais quand le moindre effort vous épuise et que vous trouvez que la tâche quotidienne est trop forte pour vous, c'est le temps de s'occuper de la condition du système nerveux.

Vous êtes facilement irritable et vous vous inquiétez pour un rien, vous n'avez pas l'énergie et la force de faire votre labeur quotidien, vous ne dormez pas bien et vous vous levez fatiguée le matin, vous avez des migraines, vous vous sentez découragée et abattue.

Vos nerfs sont fatigués, épuisés et affaiblis, et vous avez besoin du secours, lequel est très bien donné par la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Mlle Amy L. Metcalf, R.R. No 3, Arthur, Ont., écrit :

“J'ai employé avec le meilleur résultat la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Un printemps j'étais très faible et épuisée, et ne dormais point. J'étais très nerveuse et je criais pour un rien. Mon coeur était faible et j'avais presque constamment mal à la tête. Les remèdes du médecin ne me firent aucun bien, et finalement je commençai à prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Après après pris six boîtes de ce remède je me sentis bien. Je n'avais jamais employé quelque chose qui me fit tant de bien que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et j'ai aussi trouvé que les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins étaient un excellent remède.”

(“Ceci est pour certifier que je connais Mlle Amy Metcalf, et que je crois sa déclaration touchant les remèdes du Dr Chase être vraie et conforme.” — A. R. Springer, ministre méthodiste, Arthur, Ont.)

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Cie, Limitée, Toronto.

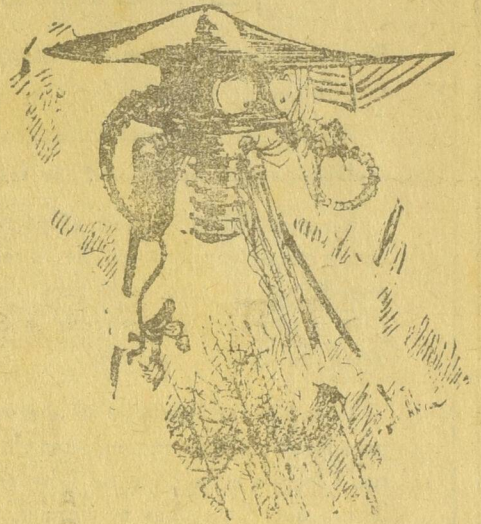
LES HABITANTS DE MARS

S'il est vrai que Mars est habité et que ses habitants y crèvent de faim et de froid en ce moment, une ruée des légions martiennes sur notre planète est à craindre. — Que serait cette Guerre des Mondes?

Nous sommes infiniment mieux renseignés sur les grands événements de la planète Mars que sur ceux du monde que nous habitons. Ainsi, aujourd'hui, nous savons vaguement que les choses se compliquent en Europe, qu'une reprise de la guerre est possible, mais c'est tout, tandis que nos savants astronomes qui, pour la plupart, admettent la pluralité des mondes habités, nous représentent comme une chose certaine que les Martiens traversent une crise terrible, sans doute une répercussion de la guerre de 1914... Ces pauvres gens sont si malheureux sur leur planète qu'ils cherchent un moyen d'en sortir pour échapper aux pires misères.

Nous voilà donc menacés — non plus par le péril jaune, non plus par les petits états balkaniques, non plus par la vague rouge, mais par une descente des Martiens sur la Terre. Cela s'explique très bien. D'ailleurs des savants en ont parlé sérieusement. H. G. Wells,

le grand phénomène anglais, Lowell, Pickering, peut-être le bon Flammarion, ont prévu cette catastrophe. Les habitants d'une planète ne peuvent plus vivre chez eux, il est tout naturel qu'ils cherchent à aller vivre sous des cieux plus cléments. Et la Terre se-



Guerrier martien tenant dans son puissant tentacule un habitant de la Terre.

(D'après H. G. Wells.)

rait plus habitable que Mars. Enfin, riez si vous voulez, ce sont des savants, gens très respectables et sérieux, veuillez le croire, qui nous l'ont dit. Mais comment déménageront-ils d'une planète à l'autre? M. Wells va nous le dire.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou **HUIT** chansons ;
DEUX ou **TROIS** morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☜

Mars en ce moment se trouve absolument dans le champ d'observation des astronomes, parce qu'il est plus rapproché de la Terre qu'il ne l'a jamais été. Il est maintenant à 42,350,000 de distance, tandis qu'à la même époque, l'an dernier, il était à 200,000,000 de milles. Dans deux ans d'ici, Mars se trouvera exactement à 34,900,000 milles. Donc, si les Martiens ne peuvent nous attaquer cette année (car leur occupation de la Terre se fera par la force des armes), ils ajourneront à l'an 1924, alors qu'ils auront eu le temps de perfectionner leurs instruments de guerre et de grossir leurs légions, leurs myriades, devrions-nous dire.



Fantassins de la planète Mars transportant un camarade blessé.

(D'après H. G. Wells.)

L'été est maintenant terminé sur la planète Mars. Les masses de neige ou de glace qui s'accumulent à ses pôles, taches blanches très brillantes révélées par le spectroscopie, augmentent plus que d'habitude et menacent de couvrir les territoires habités. Aucun doute que la vie est devenue impossible là-bas. Les Martiens supportent des tourments qu'aucune créature ter-

restre ne pourrait endurer. Mais les Martiens, nos frères ennemis, commencent à trouver ces tourments intolérables, malgré leur forte constitution.

Balayés par des ouragans terribles, incapables de trouver leur nourriture sur ce globe aride et glacé, incapables de respirer dans cette atmosphère trop lourde, n'ayant même pas une goutte d'eau à boire, les Martiens vivent dans un Enfer que seule pourrait décrire la plume de Dante.

C'est pourquoi tout indique qu'ils vont bientôt s'acheminer en masses redoutables vers la Terre ou quelque autre planète. Sinon, leur race tout entière est vouée à la destruction.

Ce sera, telle que l'a prévue l'écrivain Wells, la Guerre des Mondes. Nous verrons les Martiens s'avancer vers nous, sous la forme de cerveaux lumineux (!), les Martiens n'ayant pas d'os, pareils à des octopus (poules) géants. Leurs corps invertébrés seront enfermés dans des tubes métalliques mus par des échasses du même métal. Pour se nourrir, ils dévoreront les hommes. Mais c'est précisément ce choix de nourriture qui causera leur mort. Les hommes, mangés par eux, leur communiqueront leurs germes de maladies et comme ils ne sont pas armés contre nos maladies, ils mourront sans coup férir.

Mais pour les achever plus tôt, nous pourrions peut-être nous servir de nos gaz asphyxiants. Voilà encore une de nos bienfaisantes inventions qu'ignorèrent les Martiens, à moins qu'ils ne nous observent aussi bien que nos astronomes les regardent vivre...

Mais nos craintes sont peut-être oiseuses; qui peut affirmer que Mars est habité?

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL



NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, abcès, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aïnes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, atourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.
Mme Myriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

*Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO DE JANVIER

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

"LA PRINCESSE MARTYRE"

par

PAUL DARCY

Retenez d'avance votre prochain numéro.

LE FILM

*Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, soupes et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicer.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Retours à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.